UN PROBLÈME DE CRYPTOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by MERCVRE DE FRANCE, 1938.

GÉNÉRAL CARTIER

ANCIEN CHEF DU SERVICE DU CHIFFRE

—

Un Problème de Cryptographie

ET

d'Histoire

AVEC 38 DOCUMENTS CLICHÉS

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXXVIII

Pendant la guerre, j'ai été en relations avec quelques cryptologues des nations alliées ou associées, et j'ai pu constater qu'ils ressemblaient étrangement aux nôtres tant au point de vue de l'érudition cryptographique que des qualités spéciales qui caractérisent tout bon décrypteur.

J'ai notamment longuement correspondu avec le Colonel Fabyan *qui m'a communiqué plusieurs des travaux effectués par lui-même ou sous sa direction, lesquels m'ont permis de constater que le personnel du Bureau qu'il avait constitué dans ses laboratoires de Riverbank, près de Geneva (Illinois) était comparable à celui que j'avais eu sous mes ordres pendant la guerre : même formation technique et mêmes méthodes de recherches, jointes à une tournure d'esprit parfaitement adaptée au genre d'intuition qu'exige la reconstitution de mots ou de phrases dont on ne connaît que des fragments.*

C'est le Colonel Fabyan *qui appela mon attention sur diverses applications possibles du système de* Francis Bacon, *en m'envoyant une brochure illus-*

trée contenant des exemples humoristiques de textes chiffrés au moyen de ce système : une maison en briques de diverses couleurs, une basse-cour composée de coqs et de poules, un massif de fleurs blanches ou roses, etc..., y représentaient des mots et des phrases, en appliquant l'alphabet de Bacon dont les formes a *et* b *correspondaient respectivement aux deux genres ou aux deux couleurs des dessins.*

Je pensai tout d'abord qu'il s'agissait de suggestions ingénieuses pour notre service d'espionnage.

Tel n'était pas son but.

Il me demanda en effet, quelque temps après, d'étudier une page, qu'il m'indiquait, du Novum Organum 1620 *de* Francis Bacon, *et de lui communiquer ce que j'y remarquerais d'intéressant.*

Je pus trouver cet ouvrage à la Bibliothèque Nationale. La lecture attentive de la page en question ne me permit d'y découvrir rien de sensationnel, bien que je l'aie recommencée plusieurs fois à plusieurs jours de distance.

J'écrivis au Colonel Fabyan *pour lui demander d'orienter mes recherches.*

Mais, avant d'avoir reçu sa réponse, j'eus l'idée qu'il y avait quelque relation entre la brochure à laquelle j'ai fait allusion plus haut et la typographie du document qu'il m'avait invité à étudier.

Je retournai donc à la Bibliothèque Nationale, armé d'une bonne loupe, avec laquelle j'examinai attentivement les formes des lettres. Je relevai aisément deux formes nettement différentes pour un certain nombre de caractères, et j'en déduisis quel-

ques polygrammes et même quelques mots anglais qui ne me suggérèrent aucune phrase.

Le Colonel Fabyan *m'envoya quelques semaines après une photographie de la page du* Novum Organum, *sur laquelle il avait marqué les formes a* et *b* des lettres.

Je fus tout surpris d'y retrouver les polygrammes et les mots que j'avais lus moi-même.

C'est de là que date mon initiation aux travaux de Mrs Gallup, *et ma confiance dans les déchiffrements faits par elle et dont le* Colonel Fabyan *m'a souvent garanti l'authenticité.*

Je dois dire que, sur la photographie précitée, les différences des formes a *et* b *étaient plus nettes que sur la page originale, et j'y relevai des différences de forme très visibles qui étaient inappréciables sur la page originale.*

Je ne cherchai pas à ce moment à expliquer ces anomalies.

Il eût été intéressant de comparer cette photographie avec d'autres pages originales du Novum Organum; *mais il n'en existe qu'un exemplaire à la Bibliothèque Nationale.*

Il est possible que, depuis trois cents ans, les conditions dans lesquelles ont été conservés les ouvrages de l'époque élisabéthenne ont pu altérer légèrement certains caractères : l'humidité et la sécheresse ont pu concourir pour produire ces altérations presque insensibles et qui n'apparaissent que sous un fort grossissement.

Cette remarque que j'ai faite sur une page du Novum Organum *pourrait sans doute être aussi*

faite sur d'autres ouvrages dans lesquels Mrs Gallup *a effectué des déchiffrements qui étaient peut-être évidents dans les exemplaires sur lesquels elle opérait et qui sont discutables dans d'autres exemplaires.*

Le Colonel Fabyan *m'avait proposé de me rendre en Amérique pour constater, sur les originaux utilisés par* Mrs Gallup, *l'exactitude des déchiffrements. Il m'avait même offert de me faire accompagner par tel expert que je choisirais parmi les contradicteurs européens qui s'étaient révélés à la suite de mes articles dans le* Mercure de France.

Diverses circonstances m'ont empêché de donner suite à cette proposition.

Je ne sais si ce contrôle pourrait encore être fait, car le Colonel Fabyan *et* Mrs Gallup *sont décédés, et je ne sais pas qui a été chargé de conserver leurs archives.*

Dans les chapitres et annexes qui suivent, je cite les témoignages d'Américains qui ont pu examiner à Riverbank les minutes des déchiffrements et qui y ont même participé : je crois qu'on peut leur faire confiance et écarter tout soupçon de mystification ou de supercherie.

Je considère comme de simples curiosités les exemples de chiffrements comportant trois formes typographiques, et je ne puis que confirmer les réserves qui sont exprimées plus loin à leur sujet.

Sans doute, Francis Bacon *avait eu connaissance des ouvrages de* Cardon *et de* Vigenère *où se trouvent les alphabets proposés par ces écrivains. C'est peut-être même là qu'il a eu l'idée de son système*

qui est basé sur le même principe, mais qui est d'une application plus simple, puisqu'il n'emploie que deux formes typographiques au lieu de trois.

Qu'il ait songé à appliquer ces alphabets pour dissimuler certains secrets dans des textes clairs, c'est possible et même probable; mais les exemples qu'on trouvera dans cet ouvrage sont trop courts pour qu'on puisse affirmer l'exactitude des déchiffrements.

Par contre, on ne saurait s'étonner que Francis Bacon *ait fait un large usage du système qu'il avait imaginé, et dont il avait donné en 1605 une description sommaire qu'il avait complétée en 1623, sans doute après l'avoir longuement expérimenté.*

Septembre 1938.

AVANT-PROPOS

S'il est vrai que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, cet axiome trouve encore son application en matière d'écriture. Il est des cas, en effet, où deux correspondants peuvent avoir intérêt à ce que leur prose ne soit intelligible qu'entre eux. Au texte en clair, ils substitueront donc un texte maquillé, d'apparence incohérente, lisible pour celui-là seul qui en possède la *clef*.

Tel est l'art de la cryptographie, ou écriture secrète, qui paraît avoir été à peu près contemporain de l'invention de l'alphabet. Nous savons que les Lacédémoniens, que Jules César en faisaient usage et, après eux, tous ceux qui ont quelque raison de travestir leur correspondance : diplomates, conspirateurs ou simples malfaiteurs.

Il va de soi que les méthodes employées ont varié dans le cours des siècles. D'abord simples et quasi enfantines, puis se compliquant au fur et à

mesure, elles peuvent se ramener à deux procédés types : celui de la *substitution* et celui de la *transposition,* qui comportent chacun de multiples variantes.

Dans le procédé de substitution alphabétique, chaque lettre du texte à chiffrer est remplacée, dans le cryptogramme, par une lettre correspondante, suivant une loi conventionnelle. Quand cette loi est constante d'un bout à l'autre du texte, c'est la substitution simple : tel est celle du document qui fait l'objet de la nouvelle d'Edgar Poe, *Le Scarabée d'or,* et dont la lecture permet la découverte d'un trésor.

On conçoit que ce système soit peu sûr, en raison de la facilité relative du déchiffrement, basé sur la considération des fréquences : en effet, il est de fait que, dans chaque langue, les différentes lettres de l'alphabet reviennent avec une fréquence à peu près constante pour chaque lettre, quand le texte considéré a une certaine longueur. En comparant le tableau de ces fréquences normales aux fréquences des lettres d'un cryptogramme obtenu par substitution simple, et en tenant compte de certaines caractéristiques grammaticales de la langue, on arrive aisément à établir l'équivalence des lettres du crytogramme et de celles du texte clair.

Quand la loi conventionnelle suivant laquelle se fait la substitution est variable, suivant une périodicité qui peut elle-même être fixe ou changeante, on est en présence de la substitution à alphabets multiples, où la considération des fréquences ne joue plus le même rôle et qui, bien employée, peut

mettre à une rude épreuve la virtuosité des Œdipes.

Ce système de substitution eut pendant longtemps la faveur des cryptologues : le fameux « chiffre carré » de Vigenère, avec ses nombreuses variantes, en est un exemple des plus remarquables.

Supposons maintenant qu'une phrase soit construite à l'aide de cubes successifs, dont chacun porte une lettre, comme ceux qui servent à apprendre la lecture aux enfants, puis que ces cubes soient brouillés et replacés dans un ordre conventionnel, formant un texte inintelligible pour qui ne connaît pas la loi du décalage : nous avons l'image du système dit de transposition. A la différence du système précédent, chaque lettre conserve son identité : l'A du texte clair demeure A dans le cryptogramme, B demeure B, et ainsi de suite. La tâche du déchiffreur consiste donc, non plus à identifier les lettres, mais à les remettre à leur place : ce qu'il ne peut faire s'il n'est en possession du mot ou du nombre qui constitue la clef.

Ceux de nos lecteurs qui ont autrefois savouré les péripéties du *Mathias Sandorf,* de Jules Verne, connaissent le procédé dit de la *grille.* Il consiste à écrire le texte clair dans les fenêtres d'un carton perforé, suivant un ordre convenu et à les relever ensuite, soit telles quelles, soit entremêlées de lettres additionnelles, dites lettres nulles. Quelquefois, la grille est successivement employée sur ses deux faces et suivant les quatre orientations à angle droit qu'il est possible de lui donner. Le déchiffrement résultera des opérations inverses.

Le procédé de la grille n'est donc, en somme,

qu'une transposition réalisée au moyen d'un appareil : il offre l'inconvénient de laisser entre les mains de ceux qui l'emploient un outil qui peut les trahir.

Même danger dans le système des *codes* ou *dictionnaires,* qui se définit par lui-même : chacun des correspondants est muni d'un dictionnaire dans lequel, à chaque mot, membre de phrase ou phrase entière, correspond un chiffre, un nombre, un groupe de lettres, un mot codique ou tout autre signe conventionnel, les mots les plus fréquents étant représentés par plusieurs combinaisons pour dérouter le déchiffreur autre que le destinataire qualifié.

Ce système offrirait une assez grande sécurité, n'étaient les risques de perte ou de vol des documents eux-mêmes. Néanmoins, il est généralement employé dans le commerce et dans la diplomatie.

Tels sont, sommairement décrits, les systèmes types. Ils comportent des variantes, dont l'étude ne saurait trouver place dans ce simple exposé. Il va de soi que, pour rendre le déchiffrement plus épineux et pour mieux dérouter les chercheurs, ils peuvent être combinés, c'est-à-dire qu'un texte donné peut, après avoir été chiffré à l'aide du dictionnaire, par exemple, faire l'objet d'une nouvelle transformation par l'un quelconque des autres procédés, voire plusieurs successivement. Mais n'oublions pas qu'une complication excessive peut aller à l'encontre du but : en accroissant la difficulté, on augmente, en même temps que les chances d'erreur, la durée des opérations. Or le facteur « temps »

peut, dans certains cas, à la guerre notamment, jouer un rôle prépondérant.

Tous les procédés cryptographiques que nous venons de passer en revue ont un commun défaut : les textes transformés s'avèrent par la seule apparence pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un truquage, et ils s'offrent aux tentatives des décrypteurs. Il en est d'eux comme d'un personnage qui, pour garder l'incognito, s'affublerait d'un masque ou d'un faux nez, invitant par là même les curieux à l'enlever. Mieux vaut se contenter de grimer habilement un visage qui, demeurant d'aspect normal, défie de la sorte l'investigation.

Ainsi ont raisonné certains chercheurs qui ont pensé à dissimuler un écrit secret, non pas dans un cryptogramme inintelligible, mais bien dans un texte parfaitement clair et d'apparence anodine, susceptible toutefois de deux lectures différentes : l'une destinée au vulgaire, l'autre réservée aux seuls initiés.

La suite de cette étude indiquera deux procédés basés sur cette conception particulière et donne des exemples qui paraissent susceptibles d'intéresser les chercheurs.

Les explications ci-dessus, pour ardues qu'elles fussent, étaient nécessaires pour la compréhension de ce qui va suivre.

Louis Rivière.

Dans son ouvrage intitulé *Advancement of Learning,* puis *De Dignitate et Augmentis Scientiarum,* publié tout d'abord en anglais à Londres en 1605, puis en latin à Londres en 1623 et à Paris en 1624, Francis Bacon (1561-1626) donne la description d'un procédé cryptographique qui présente quelques particularités intéressantes.

Au lieu de remplacer les lettres ou mots du texte clair par des signes conventionnels, lettres ou chiffres, comme dans la généralité des systèmes cryptographiques, le célèbre chancelier utilise des formes différentes de lettres : les cryptogrammes obtenus par son procédé ne sont donc pas constitués par des séries de lettres ou de chiffres, mais par des successions de types différents de lettres, ces lettres pouvant d'ailleurs constituer elles-mêmes des textes clairs n'ayant aucune relation avec le texte chiffré qui correspond aux formes typiques susvisées.

Appelons *a* et *b* les deux formes typiques employées.

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec

ces deux formes, en les groupant par cinq, est de 32 (2 puissance 5).

Francis Bacon utilise seulement 24 de ces groupes pour représenter les 24 lettres de l'alphabet anglais, dans lequel les lettres I et J étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, de même que U et V.

Ces 24 groupes sont les suivants :

aaaaa = A, aaaab = B, aaaba = C, aaabb = D, aabaa = E, aabab = F, aabba = G, aabbb = H, abaaa = I ou J, abaab = K, ababa = L, ababb = M, abbaa = N, abbab = O, abbba = P, abbbb = Q, baaaa = R, baaab = S, baaba = T, baabb = U ou V, babaa = W, babab = X, babba = Y, babbb = Z.

Si l'on convient, par exemple, que la forme *a* est la forme majuscule et la forme *b* la forme minuscule, la lettre A pourra être représentée par une série quelconque de cinq lettres majuscules : HRVSD ou PARIS.

De même L pourra être représenté par une série de la forme HrVsD ou PaRiS.

Un mot, comme PARIS, se dissimulerait dans un texte quelconque, comme : « J'irai vous voir demain samedi », de la manière suivante :

J'iraI VOUSV oIRDE MaINS aMEDi

qu'on écrirait sans séparer les groupes de cinq formes comme suit :

J'iraI VOUS VoIR DEMaIN SaMEDi.

Il va sans dire que l'emploi de deux formes aussi nettement différentes n'est pas à recommander dans la pratique : l'attention serait évidemment

attirée par l'aspect anormal d'une telle succession de majuscules et de minuscules et les personnes intéressées devineraient qu'il s'agit d'un procédé cryptographique dont elles trouveraient aisément la solution, puisqu'il se réduit en somme à une substitution simple.

Francis Bacon conseille donc d'employer deux formes de lettres dont les différences soient peu apparentes et ne puissent être reconnues que par les seuls initiés. Si l'on prend cette précaution, les textes apparents auront les plus grandes chances d'être considérés comme ne contenant pas autre chose que le discours clair qui les constitue et pourront ainsi échapper aux investigations des cryptologues indiscrets.

Cette idée de Francis Bacon avait été réalisée avant lui sous une forme un peu différente qui est décrite par Frederici dans un ouvrage intitulé *Cryptographia,* publié en 1685, à Hambourg (1).

Au lieu de deux formes de caractères, dans le système décrit par Frederici on en emploie trois : forme *antique a,* forme *cursive c* et forme *gothique t.*

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec ces trois formes, en les groupant par trois, est de 27 (3 puissance 3). Si l'on supprime les groupes AAA, CCC, TTT, il reste 24 groupes, qui sont utilisés pour représenter les 24 lettres de l'alphabet, comme suit :

aac = A, aat = B, aca = C, acc = D, act-= E, ata = F, atc = G, att = H, cca = I ou J, cct = K,

(1) Voir note annexe G.

cac = L, caa = M, cat = N, ctc = O, cat = P, ctt = Q, tta = R, ttc = S, tat = T, taa = U ou V, tac = W, tct = X, tca = Y, tcc = Z.

Alors que dans le système de Francis Bacon il faut un groupe de cinq formes pour chiffrer une lettre, il n'en faut que trois avec le procédé ci-dessus que nous appellerons système Frederici, bien qu'il lui soit antérieur. Les textes clairs nécessaires pour dissimuler les mêmes secrets sont donc beaucoup moins longs dans le second système que dans le premier et c'est un avantage indiscutable. Dans la pratique, l'emploi de trois espèces de caractères introduit évidemment des causes d'erreurs qui semblent compenser l'avantage précité.

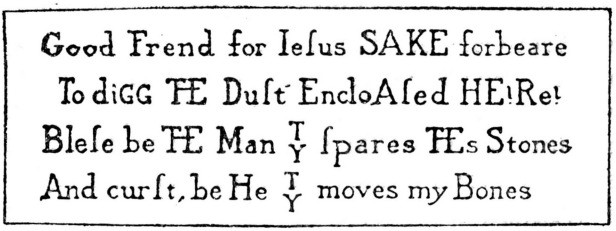
Ces deux procédés sont simplement mentionnés dans les ouvrages techniques modernes français ou étrangers et ils ne semblent pas avoir retenu l'attention des cryptologues, en raison sans doute du peu d'intérêt qu'ils présentent au point de vue de la cryptographie pure. Il est néanmoins certain que leur principe fut utilisé dans certaines circonstances et notamment par les services d'espionnage.

L'étude de documents imprimés pendant la vie de Francis Bacon, entreprise il y a quelques années par quelques spécialistes, sous la direction éclairée du Colonel Fabyan, de l'armée américaine, a permis de trouver un certain nombre d'applications intéressantes des deux procédés qui font l'objet de la présente note. Ces découvertes ont conduit à des constatations extrêmement curieuses, sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Nous allons en donner quelques exemples.

I

Voici d'abord le fac-similé de l'inscription qui se trouvait sur la pierre tombale originale de Shakespeare dans l'église de Stratford-sur-Avon et datée de 1616 :



Un œil très exercé y découvre trois formes de lettres, et une étude attentive conduit à la traduction assez déconcertante suivante, que nous donnons avec la correspondance des trois formes à l'alphabet de Frederici :

Goo	dFr	end	for	Ies	usS	AKE	for	bea	reT	odi
ata	tta	aat	aac	aca	ctc	cat	att	aac	tcc	aac
F	R	B	A	C	O	N	H	A	Z	A

GGT	-ED	ust	Enc	loA	sed	HER	eBl	ese	beT	-EM
tta	acc	ttc	ctc	cat	act	aca	cca	cta	att	aac
R	D	S	O	N	E	C	I	P	H	A

anY	Tsp	are	sT-	EsS	ton	esA	ndc	urs	tbe	HeY
tta	cca	cat	aac	caa	ttc	tcc	cca	tat	att	cca
R	I	N	A	M	S	W	I	T	H	I

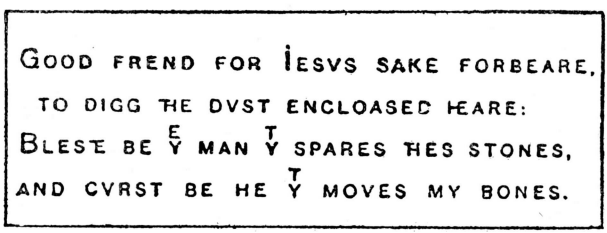
Tmo ves myB one s
cat tac caa tta
N W M R

Quel peut être le sens réel de cette phrase :

« Fr. Bacon hazards one cipher in a MS within Wm R » ?

De nouvelles recherches permettront peut-être de découvrir et d'identifier la personnalité de l'auteur. Serait-ce réellement Francis Bacon qui aurait inséré un nouveau procédé cryptographique dans un manuscrit (M S) à l'intérieur du tombeau? Les trois lettres finales WmR sont-elles la signature de William Rawley, chapelain de Francis Bacon?

Il est à remarquer que la pierre tombale actuelle ne présente pas les mêmes particularités, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la photographie récente ci-dessous :

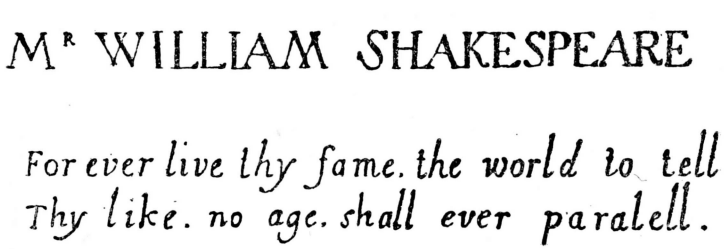


II

Le deuxième exemple est encore relatif au système Frederici.

Il est fourni par l'étude de l'inscription qui se

trouve sous le portrait supposé de William Shakespeare et que nous donnons ci-dessous :



L'application de l'alphabet Frederici aux groupes successifs de trois formes de caractères donne le résultat suivant :

MrW ILL IAM SHA KES PEA REF ore ver liv
cat act ctt taa cca aca ctt taa aac aac
N E Q U I C Q U A M
eth yfa met hew orl dto tel lTh yli ken aag esh
act tta ctc atc cca tat ctc ctt taa ctc aac aac
E R O G I T O Q U O A D
all eve rpa ral ell
ctt taa ctc aac acc
Q U O A D

Traduction : « Nequicquam erogito quo ad quo ad. »

Nous laissons à l'érudit américain dont nous avons donné le nom la responsabilité de ces deux déchiffrements : nous manquons en effet de documents pour pouvoir vérifier sur d'autres exemples l'exactitude des identifications ci-dessus.

Mais il n'échappera pas aux esprits curieux qui doivent se trouver également de ce côté de l'Atlan-

tique qu'il y a là de précieuses indications sur ce qui pourrait être cherché et découvert dans nos archives du XVIIe siècle.

III

Les deux exemples suivants sont relatifs à l'alphabet de Francis Bacon. Ils sont plus concluants que les précédents, car ils sont plus longs et permettent au lecteur de faire les vérifications susceptibles de le convaincre de la légitimité des déductions des spécialistes qui nous ont communiqué ces intéressants documents.

Le document ci-contre (page 27) est une photographie de deux pages de l'édition originale des ouvrages de Ben Jonson (1616).

Sur la deuxième copie du même document qu'on trouvera à la suite, on a souligné par un petit trait vertical les lettres de la forme *b*, celles non soulignées étant supposées de la forme *a*.

Il y a évidemment quelques indécisions et aussi des erreurs : il serait étonnant qu'un travail aussi minutieux n'en comportât pas. Mais le sens général des parties correctement identifiées permet aisément de rétablir les mots isolés dans lesquels les erreurs ou indécisions se traduiraient par des incohérences.

Il est inutile d'insister sur la nécessité d'étudier longuement, à la loupe, les caractères successifs pour pouvoir discerner des différences, qui sont extrêmement faibles. Un opérateur très entraîné et doué d'une très bonne vue est seul capable d'effec-

Ad

V. CL.

BEN. IONSONIVM,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulſet; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ
Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oſcitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipſe cenſor,
Ionſoni, nimiùm licèt malignus,
Si doctus ſimùl, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiáſq;
Dignas Mercurio, nouáſq; Gnomas
Morum ſed veterum, tuiq; iuris
Quicquid Dramaticum tui legebam,
Tam ſemper fore, támq; te loquutum,
Vt nec Lemnia notior ſigillo
Tellus, nec maculâ ſacrandus Apis,
Nec ceſto Venus, aut comis Apollo,
Quàm Musâ ſueris ſciente notus,
Quàm Musâ ſueris tuâ notatus,
Illâ, quæ vnica, ſydus vt refulgens,
Strictturas, ſuperat comis, Minorum:
In mentem ſubijt Stolonis illud,
Lingua Pieridas fuiſſe Plauti
Vſuras, Ciceronis atq; dictum,
Saturno genitam phraſi Platonis,
Muſæ ſi Latio, Ioniſq; Athenis
Dixiſſent. Fore iam ſed hunc & illos
IonſonI num.eros puto loquutos,
Anglis ſi fuerint vtriq; fati.
Tam, mi, tu ſophiam doces amænè,
Sparsùm támq; ſophos amæna ſterniſ!
Sed, tot delicias, minùs placebat,
Sparſis diſtraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod ſeri Britonum terant nepotes,
Optabam, & thyaſus chorúſq; amantum
Muſas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum eſt, adhuc tuiſq;
Seruatum pluteis. Tibi at videmur
Non tàm quærere quàm parare nobis
Laudem, dum volumus palàm merentis
Tot laurus cupidi repoſta ſcripta;
Dum ſecernere te tuáſq; Muſas
Audemus numero vngulæ liquorem
Guſtante, vt veteres nouem ſorores
Et ſirenibus & ſolent cicadis;
Dum & ſecernere poſſe te videmur,
Efflictim petimus nouúmq; librum,
Qui nullo ſacer hauſt petatur æno,
Qui nullo ſacer exoleſcat æuo,
Qui curis niteat tuis ſæcundis;
Vt nos ſcire aliquid ſimùl putetur.
Atqui hoc macte ſies, velitq; calpar,
Quod dijs inferium, tibi ſacremus,
Vt nobis benè ſit, tuámq; frontem
Perfundant ederæ recentiores
Et ſplendor nouus. Inuident coronam
Hanc tantam patriæ tibiq; (quantà
Æternùm à merito tuo ſuperbum
Anglorum genus eſſe poſſit oîum)
Tantùm qui penitùs volunt amænas
Sublatas literas, timéntue lucem
IonſonI nimium tenebriones.

Ad

V. CL.

Ben. Ionsonivm,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicy lyram Neanthus
Pulſet; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ
Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oſcitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipſe cenſor,
Ionſoni, nimiùm licet malignus,
Si doctus ſimul, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiáſq;
Dignas Mercurio, nouáſq; Gnomas
Morum ſed veterum, tuiq; iuris
Quicquid Dramaticum tui legebam,
Tam ſemper fore, támq; te loquutum,
Vt nec Lemnia notior ſigillo
Tellus, nec maculâ ſacrandus Apis,
Non ceſto Venus, aut comis Apollo,
Quàm Musâ fueris ſeiente notus,
Quàm Musâ fueris tuâ notatus,
Illâ, quæ vnica, ſydus vt refulgens
Stricturas, ſuperat comis, Minorum:
In mentem ſubijt Stoſonis illud,
Linguâ Pieridas fuiſſe Plauti
Vſuras, Ciceronis atq; dictum,
Saturnio gentium phraſi Platonis,
Muſæ ſi Latio, loquíq; Athenis
Dixiſſent. Fore iam ſed hunc & illas
Ionſoni numeros puto loquutos,
Anglis ſi ſuerint vtriq; fati.
Tam, mi, tu ſophiam doces amænè,
Sparsùm támq; ſophos amæna ſternis!
Sed, tot delicias, nimis placebat,
Sparſis diſtraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod ſeri Britonum terant nepotes,
Optabam, & thyaſus chorúſq; amantum
Muſas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum eſt, adhuc tuiſq;
Seruatum pluteis. Tibi at videmur
Non tàm quærere quàm parare nobis
Laudem, dum volumus palam merentis
Toi laurus cupidi, repoſta ſcripta;
Dum ſecernere te tuáſq; Muſas
Audemus numero vigulæ liquorem
Guſtante, vt veteres nouem ſorores
Et ſirenibus & ſolent cicadis;
Dum & ſecernere poſſe te videmur,
Efflictim petimus nouúmq; librum,
Qui nullo ſacer haut petatur æuo,
Qui nullo ſacer exoleſcat æuo,
Qui curis niteat tuis ſecundis,
Vt nos ſcire aliquid himùl putetur.
Atqui hoc macte ſies, velutq; calpar,
Quod dijs inferium, tibi ſacremus,
Vt nobis benè ſit, tuámq; frontem
Perfundant ederæ recentieres
Et ſplendor nouus. Inuident coronam
Hanc tantam patriæ tibiq; (quantâ
Æternùm à merito tuo ſuperbum
Anglorum genus eſſe poſſit olim)
Tantùm qui penitùs volunt amænas
Sublatas literas, timentue lucem
Ionſoni nimiam tenebriones.

tuer ce travail de classification qui constitue la partie délicate du déchiffrement.

Voici la traduction :

« Reade some plaies by our Ben's active hand. Whe' more of our stories, which had truly fill'd all of our chiefe plaies, sought more room, it was almost more then penne of one man might do to prepare such bookes, much less write them also. Soone, he, publishing this famous work, afforded us this waie by which th' biliterate may lead all our deciph'rers from bookes manie a suspecting enimie may possiblie too much note. Seeke not our chiefe of cyphers. Th cyphers (1). »

On peut se demander quel est l'auteur de cette inscription et pourquoi il a cru devoir la dissimuler de cette façon. Il est très probable qu'elle serait restée ignorée de la postérité si les investigations indiscrètes des spécialistes, auxquels nous devons cette curieuse découverte, ne l'avaient révélée.

Voici un autre exemple également très intéressant de l'emploi du chiffre de Francis Bacon.

Le document suivant est une photographie de la page de tête de l'édition de 1623 des ouvrages de Shakespeare.

Nous laisserons au lecteur le soin de chercher, si cela l'intéresse, les deux formes *a* et *b* des lettres. Pour quelques-unes, la différence des deux formes est très nette; pour d'autres, elle est beaucoup plus difficile à reconnaître.

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

The Workes of William Shakeſpeare,

containing all his Comedies, Hiſtories, and Tragedies: Truely ſet forth, according to their firſt ORIGINALL.

The Names of the Principall Actors in all theſe Playes.

William Shakeſpeare.
Richard Burbadge.
John Hemmings.
Auguſtine Phillips.
William Kempt.
Thomas Poope.
George Bryan.
Henry Condell.
William Slye.
Richard Cowly.
John Lowine.
Samuell Croſſe.
Alexander Cooke.
Samuel Gilburne.
Robert Armin.
William Oſtler.
Nathan Field.
John Underwood.
Nicholas Tooley.
William Eccleſtone.
Joſeph Taylor.
Robert Benfield.
Robert Goughe.
Richard Robinſon.
John Shancke.
John Rice.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction :

« As I sometimes place rules and directions in other ciphers, you must seeke for the others soone to aide in writing. — FR. of VE (1). » Le signataire indiqué est Francis (Bacon) de Verulam.

IV

Les exemples ci-dessus des applications des systèmes cryptographiques de Francis Bacon et de Frederici semblent susceptibles de provoquer chez nous des recherches analogues à celles, couronnées de succès, des savants américains auxquels nous devons les documents publiés dans cette note.

Il est possible, en effet, que certaines éditions françaises présentent des textes chiffrés par les procédés décrits plus haut ou des procédés dérivés et qui ont échappé jusqu'à présent à l'attention des lecteurs.

Qui sait si des indications présentant un grand intérêt historique ou scientifique n'ont pas été dissimulées de cette façon dans des publications dont le sujet apparent n'a rien de commun avec les textes chiffrés?

Il ne doit pas manquer en France d'éditions du XVIIe siècle, qu'il y aurait intérêt à soumettre à un examen à la loupe destiné à révéler, le cas échéant, les formes typiques différentes qui forment la base des procédés cryptographiques susvisés.

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

Il est à remarquer que l'édition française de 1623 et l'édition hollandaise de 1640 de l'ouvrage *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* de Francis Bacon, de même que les traductions de cet ouvrage, contiennent une reproduction du cryptogramme donné comme exemple dans l'édition originale anglaise de 1605, avec les deux formes de lettres caractéristiques; il en est de même de l'édition française de 1834-1835 et de la traduction française de 1800-1803 : les éditeurs avaient donc fait établir ces deux types de caractères qui ont pu être utilisés, pour faire des combinaisons cryptographiques analogues à celles que nous avons données plus haut comme exemples.

D'autre part, le travail de déchiffrement, qui est élémentaire quand les alphabets de concordance sont connus, comme c'est le cas dans les exemples cités plus haut, deviendrait beaucoup plus délicat si ces alphabets, tout en comportant les mêmes combinaisons de formes, étaient arrangés avec des correspondances littérales différentes.

La dernière traduction donnée comme exemple (p. 31) pourrait bien suggérer que Francis Bacon (of Verulam) avait envisagé la possibilité d'employer d'autres chiffres (other ciphers) pour exprimer les règles et directives (rules and directions) auxquelles il est fait allusion.

Si donc un examen préliminaire révélait un emploi méthodique de formes différentes de caractères d'imprimerie et si l'application des alphabets donnés par Francis Bacon ou par Frederici ne conduisait qu'à des séries incohérentes de lettres, il y

aurait lieu de se livrer à un travail de cryptographie pure pour reconstituer, le cas échéant, les alphabets de concordance utilisés.

Nous avons pensé qu'il était bon de signaler aux chercheurs français les études entreprises en Amérique et quelques-uns des résultats obtenus.

Nous serions heureux de recevoir toute communication concernant cette question et d'aider de nos conseils les amateurs qu'elle intéresserait.

Peut-être nous sera-t-il donné de publier prochainement un document de nature à jeter une lumière singulière sur un des points les plus curieux de l'histoire de la littérature anglaise et de résoudre une énigme qui, dans ces derniers temps, a fait, dans le monde des lettres, l'objet d'un débat passionné.

★

Quelques correspondants qui avaient bien voulu s'intéresser à notre premier article intitulé : *Un problème d'Histoire et de Cryptographie,* paru dans le *Mercure* du 1er décembre 1921, nous avaient fait remarquer que l'exemple du chiffrement bilitère, que nous donnons ici, pages 27 et 28, est en caractères trop petits pour qu'il soit possible d'apprécier la différence qui existe entre les deux formes typiques *a* et *b*.

L'agrandissement donné pages 36 et 37 permettra aux lecteurs, que cela intéresserait, de faire une étude plus concluante : les lettres soulignées sont

classées dans la forme *b*, les autres étaient toutes supposées appartenir à la classe *a*.

Il convient de ne pas oublier que, malgré une étude minutieuse, faite à la loupe et sur un agrandissement aussi net que celui que nous donnons, il reste quelques indécisions causées par la différence insuffisamment appréciable des deux formes de lettres : le travail typographique dont il s'agit ici date d'environ 300 ans et il n'était pas exécuté avec la perfection à laquelle on atteint aujourd'hui. Les caractères n'étaient pas absolument identiques et l'empâtement produit par le tirage, joint au grain un peu grossier du papier, amenaient, au bout d'un usage prolongé, une sorte d'estompage des contours qui n'existerait pas dans des éditions plus récentes. D'autre part, il est indéniable que le système de Bacon, s'il paraît théoriquement très simple, est pratiquement compliqué, aussi bien pour l'opération du chiffrement consistant à signaler sur le manuscrit les deux formes typiques que pour l'opération typographique elle-même : d'où des erreurs qui compliquent encore la tâche des décrypteurs.

Nous donnons également, ci-après, une bonne photographie de la page 192 du *Novum Organum,* dans laquelle les lettres de la forme *b* sont seules soulignées. L'étude à la loupe de ce texte permettra au lecteur de se rendre compte de la difficulté du travail d'identification et de la patience, en même temps que de la perspicacité, dont il est nécessaire de faire preuve pour réussir un travail aussi délicat.

★

L'ouvrage de Francis Bacon intitulé *Advancement of learning,* publié pour la première fois en 1605, ne comprenait que deux livres, et c'est dans le second qu'il est fait mention du système cryptographique imaginé par Bacon, dans des termes assez vagues et sans aucun exemple susceptible de préciser les caractéristiques du procédé. Peut-être que Bacon craignait à ce moment que son chiffre ne fût découvert et qu'il ne payât de sa tête les secrets qu'il lui avait confiés. Il est probable que l'ouvrage avait été, au moins en partie, écrit avant la mort d'Elisabeth (1603) et l'on conçoit que Bacon ait dû redoubler de précautions pour dissimuler ses révélations qui intéressaient directement l'honneur de cette despotique souveraine.

L'édition de 1623 est considérablement augmentée : elle comprend neuf livres et la description du « chiffre bilitère » y est donnée très explicitement avec des exemples ne laissant aucune indécision sur la manière dont il devait être employé. On a l'impression qu'à ce moment Bacon ait eu le désir de faciliter la tâche des décrypteurs : l'expérience des dix-huit années qui venaient de s'écouler lui avait montré que personne n'avait paru se douter de l'application qu'il avait faite de son chiffre; il pouvait craindre que l'histoire, qu'il avait dissimulée avec tant de soin, ne restât à jamais ignorée.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulſet; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ

Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oſcitationem,
Lectórem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipſe cenſor,
Ionſoni, nimiùm licèt malignus,
Si doctus ſimùl, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiáſq;

38

7. *Omnis putrefactio in ſe rudimenta quadam exilis Caloris habet, licet non hucuſque, vt ad tactum percipiatur. Nam neq; ea ipſa quæ putrefacta ſoluuntur in animalcula, vt Caro, Caſeus, ad tactum percipiuntur Calida; neque lignum putre, quod noctu ſplendet, deprehenditur ad tactum Calidum. Calor autem in putridis quandoquè ſe prodit per odores tetros & fortes.*

8. *Primus itaque Caloris gradus, ex ijs quæ ad tactum humanum percipiuntur Calida, videtur eſſe Calor animalium, qui benè magnam habet graduum latitudinem; Nam infimus gradus (vt*

in inſectis) *vix ad tactum deprenditur*; *Summus autem gradus vix attingit ad gradum Caloris radiorum Solis in regionibus & temporibus maximè feruentibus*; *neque ita acris eſt, quin tolerari poſſit à manu. Et tamen referunt de* Conſtantio, *aliiſque nonnullis, qui Conſtitutionis & habitûs Corporis admodùm ſicci fuerunt, quòd acutiſſimis febribus correpti, ita inçaluerint, vt manum admotam aliquantulùm urere viſi ſint.*

9. *Animalia, ex Motu & exercitatione, ex vino & epulis, ex venere, ex febribus ardentibus, & ex dolore, augentur Calore.*

10. *Animalia in acceſſibus febrium intermittentium, a principio, frigore & horrore corripiuntur,*

Or, ce n'était pas ce qu'il désirait : son but était à échéance limitée, puisqu'il lui suffisait d'échapper aux décrypteurs contemporains qui eussent pu dévoiler ses secrets pendant sa vie ou pendant le règne de Jacques Ier, lequel les eût peut-être fait détruire.

Il est à remarquer que l'édition de 1623 est rédigée en latin, c'est-à-dire dans une langue plus propre à une rédaction définitive que l'anglais qui était alors dans une période de développement et de transformation.

La première traduction en français a été faite en 1624 sur l'initiative du marquis Fiat.

La première traduction en anglais est de 1640 : elle a été faite par le docteur Gilbert Watts, d'Oxford.

Ces deux traductions sont très imparfaites et elles donnèrent lieu à une critique sévère par l'archevêque Tennison dans son ouvrage intitulé : *Baconiana or certain genuine remains of Sir Francis Bacon,* publié à Londres en 1679.

Chose curieuse, dans quelques-unes des éditions postérieures de l'ouvrage de Francis Bacon, on semble avoir perdu de vue que le système de Bacon exigeait l'emploi de deux formes de caractères typographiques : les exemples y sont en effet imprimés avec une seule forme de lettres. On se demande comment une telle erreur a pu être commise et comment aussi elle n'a pas été relevée plus tôt par les lecteurs intéressés.

C'est peut-être à cette circonstance que doit être attribuée la défiance manifestée dans certains

milieux à l'égard des premiers déchiffrements.

Un exemple typique de cette incompréhension du chiffre bilitère est donné par l'ouvrage publié en 1888 par Ignatius Donnelly sous le titre : *The Great Cryptogram.*

Il cite, en effet, un exemple de cryptogramme copié dans l'ouvrage de Francis Bacon, mais avec cette différence essentielle que l'exemple de Bacon y est imprimé avec deux formes de caractères, tandis que Donnelly le reproduit avec des caractères d'une seule forme.

Nous donnons ci-après le texte original extrait de l'édition de 1857, avec l'alphabet bilitère correspondant.

Nous avons souligné par des traits les lettres de la forme *b*, celles non soulignées étant de la forme *a*.

In all duty or rather piety towards you I satisfy every body except myself. Myself I never satisfy. For so great are the services which you have rendered me, that seeing you did not rest in your endeavours on my behalf till the thing was done, I feel as if life had lost all its sweetness, because I cannot do as much in this cause of yours. The occasions are these: Ammonius the King's ambassador openly besieges us with money: the business is carried on through the same creditors who were employed in it when you were here, &c.

a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b
A	A	a	a	B	B	b	b	C	C	c	c
D	D	d	d	E	E	e	e	F	F	f	f
G	G	g	g	H	H	h	h	I	J	i	i
K	K	h	h	L	L	l	l	M	M	m	m
N	N	n	n	O	O	o	o	P	P	p	p
Q	Q	q	q	R	R	r	r	S	S	s	s
T	T	t	t	U	U	u	u	V	V		
W	W	w	w	X	X	x	x	Y	Y	y	y
				Z	Z	z	z				

En appliquant l'alphabet de concordance de Bacon que nous avons donné plus haut, on lit le texte secret :

All is lost. Mindarus is killed. The soldiers want food. We can neither get hence nor stay longer here.

Or, voici comment Donnelly reproduit le texte :

In all duty or rather piety towards you I satisfy everybody except myself. Myself I never satisfy. For so great are the services which you have rendered me, that, seeing you did not rest in your endeavours on my behalf till the thing was done, I feel as if my life had lost ALL *its sweetness, because I cannot do as much in this cause of yours. The occasions are these : Ammonius the king's ambassador openly besieges us with money, the business* IS *carried on through the same creditors who were employed in it when you were here,* etc.

Il n'y a qu'une seule forme de caractère et le cryptogramme est par cela même supprimé.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Donnelly ajoute :

« J'AI RELEVE les deux mots ALL et IS supposant qu'ils font partie de la phrase ALL IS LOST. Mais je ne suis pas sûr que cela est exact. »

On reste confondu devant une telle naïveté.

Il est à remarquer que Donnelly, qui semble n'avoir rien compris au système cryptographique de Bacon, admet néanmoins que celui-ci en ait fait usage. Il écrit en effet :

« Qu'y a-t-il de déraisonnable à penser que cet homme, qui s'étend avec un tel intérêt sur la ques-

tion des chiffres, qui a inventé des chiffres, et même des chiffres insérés dans des chiffres, que cette intelligence subtile et si laborieuse puisse avoir inséré un discours chiffré dans les drames de Shakespeare, pour affirmer qu'il en est l'auteur et réclamer devant la postérité la paternité de ces enfants de son imagination qui ont été placés, pour de bonnes et suffisantes raisons, sous le nom d'un autre? »

Nous avons cru utile de publier ici ces indications pour répondre aux questions qui nous avaient été faites par un certain nombre de correspondants intéressés par notre article : « Un problème d'histoire et de cryptographie », paru pour la première fois dans le *Mercure* du 1er décembre 1921.

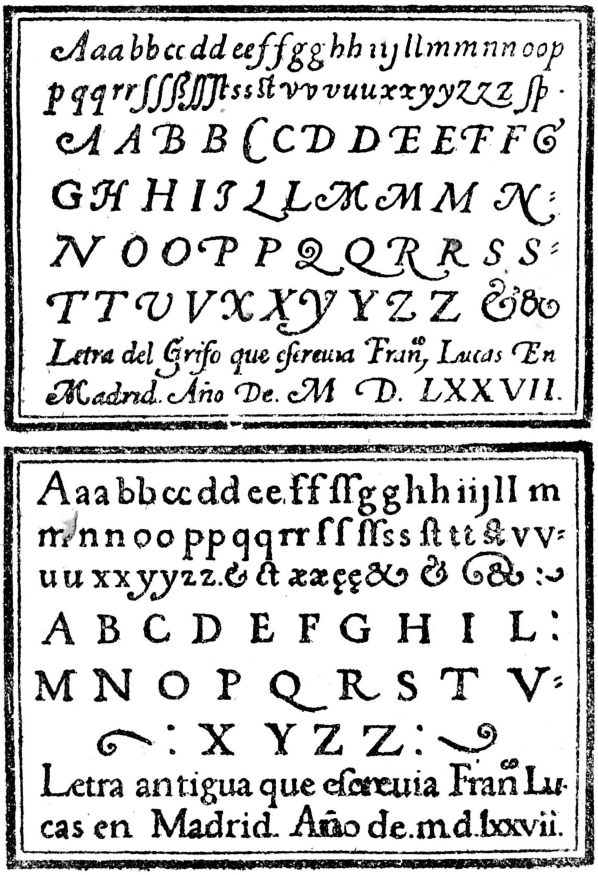
UN DOCUMENT NOUVEAU

Nous avons indiqué en quoi consistait le système cryptographique de Francis Bacon et nous avons donné deux exemples un peu déconcertants de documents chiffrés par ce procédé : les textes chiffrés ne présentent en effet aucun intérêt historique ou scientifique, et on ne comprend pas pourquoi il a été jugé utile de les dissimuler ainsi. On peut en outre se demander quel est l'auteur, non indiqué, du premier, et si Francis Bacon, signataire du second, en est bien l'auteur.

Quoi qu'il en soit, les études poursuivies avec persévérance sur les ouvrages imprimés en Angleterre du vivant de Francis Bacon ont donné des résultats impressionnants au sujet desquels nous allons entrer dans quelques détails.

Tout d'abord, il est bien établi qu'au XVIe siècle certains imprimeurs utilisaient deux formes de lettres : les deux tableaux ci-après (Pl. n° 1) en sont une preuve indiscutable. Par conséquent, il était facile d'en faire état pour réaliser un chiffre-

ment d'après le système de Francis Bacon ou un système analogue.



Pl. N° 1

Nous donnons ci-après (Pl. n° 2) les deux formes utilisées dans l'exemple de chiffrement contenu dans l'Edition de 1623 de l'ouvrage intitulé : *De Augmentis Scientiarum.*

Pl. N° 2

Voici maintenant l'exemple donné dans l'édition de 1623, qui n'est autre que la première lettre de Cicéron et dans lequel l'œil le moins exercé est

Ego omni officio, ac potiùs pietate erga te, caeteris satisfacio omnibus: Mihi ipse nunquam satisfacio. Tanta est enim magnitudo tuorum erga me meritorum, vt quoniam tu, nisi perfectâ re, de me non conquiesti; ego, quia non idem in tuâ causâ efficio, vitam mihi esse acerbam putem. In causâ haec sunt: Ammonius Regis Legatus apertè pecuniâ nos oppugnat. Res agitur per eosdem creditores, per quos, cùm tu aderas, agebatur. Regis causâ, si qui sunt, qui velint, qui pauci sunt, omnes ad Pompeium rem deferri volunt. Senatus Religionis calumniam, non religione, sed malevolentia, et illius Regiae Largitionis inuidiâ comprobat. &c.

Ego omni officio, ac pietate erga te, cæteris satisfacio omnibus: Mihi ipsi nunquam satisfacio. Tanta est enim magnitudo tuorum erga me meritorum, vt quoniam tu, nisi perfectâre, de me non conquiescâs; ego, quia non idem in tuâ causâ efficio, vitam mihi esse acerbam putem. In causâ hæc sunt. Ammonius Regis Legatus apertè pecuniâ nos oppugnat. Res agitur per eosdem creditores per quos, cùm tu aderas, agebatur. Regis causâ, si qui sunt, qui velint, qui parati sunt omnes ad Pompeium rem deferri volunt. Senatus Religionis calumniam, non religione, sed maleuolentia, et illius Regiae Largitionis inuidia comprobat &c.

immédiatement frappé par les différences très nettes de deux formes typographiques employées pour chaque lettre, majuscule ou minuscule (Pl. n° 3).

Divisons ce texte en groupes de cinq lettres à partir du commencement et marquons par des points les lettres de la forme *a* et par des traits verticaux celles de la forme *b*, puis traduisons avec l'alphabet de concordance de Francis Bacon, nous trouvons que le texte chiffré n'est autre que la dépêche aux Spartiates.

Le travail de déchiffrement est figuré ci-dessus (Pl. n° 4) : nous n'avons marqué les deux formes de lettres que sur les deux premières lignes, laissant au lecteur le soin, si cela l'intéresse, de le faire sur le reste du texte. Il est à remarquer que l'édition, de laquelle est extrait le texte ci-dessus, contient une erreur dans la dixième ligne où il faut lire *pauci sunt* au lieu de *parati sunt*.

Voici le déchiffrement :

Perditae Res. Mindarus cecidit. Milites esuriunt. Ne que hinc nos extricare, neque hic diutius manere possumus.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les formes typographiques utilisées pratiquement par Francis Bacon ne sont pas aussi aisément reconnaissables que celles employées dans l'exemple ci-dessus : les textes que nous avons donnés plus haut permettent d'apprécier les difficultés que présente le travail d'identification des deux formes

a et *b* et la longueur des recherches y relatives.

Ces difficultés n'ont cependant pas découragé les cryptologues américains que nous avons déjà mentionnés, ni mis en défaut leur perspicacité. Les résultats obtenus font le plus grand honneur au Colonel Fabyan, qui a dirigé les recherches, et à Mmes Elizabeth Wells Gallup et Kate Wells, qui les ont effectuées. Le fait que les documents chiffrés ainsi décryptés avaient échappé pendant trois siècles aux investigations des chercheurs du monde entier est une preuve indéniable de l'excellence de ce procédé cryptographique, dans les conditions où il a été utilisé. Il va sans dire qu'au point de vue technique cryptographique, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le numéro précité 563 du 1er décembre, le système de Francis Bacon se réduit à une substitution simple et est, par suite, sans intérêt; mais il pourrait assurer pratiquement une grande sécurité si l'on variait l'alphabet et si l'on utilisait les 32 arrangements possibles de 2 lettres par groupes de 5.

Bien que, dans un très grand nombre d'ouvrages du XVIe siècle, on rencontre souvent les deux formes de caractères typographiques, il n'y a de chiffrement que dans certaines zones qu'on reconnaît généralement au fait que tels caractères d'une même forme sont répartis assez régulièrement tout le long du texte. Les majuscules surtout peuvent servir pour ces explorations préalables, car elles n'exigent pas, comme les minuscules, l'usage de la loupe qui devient très fatigant à la longue et limite par cela même la durée des séances de travail : il

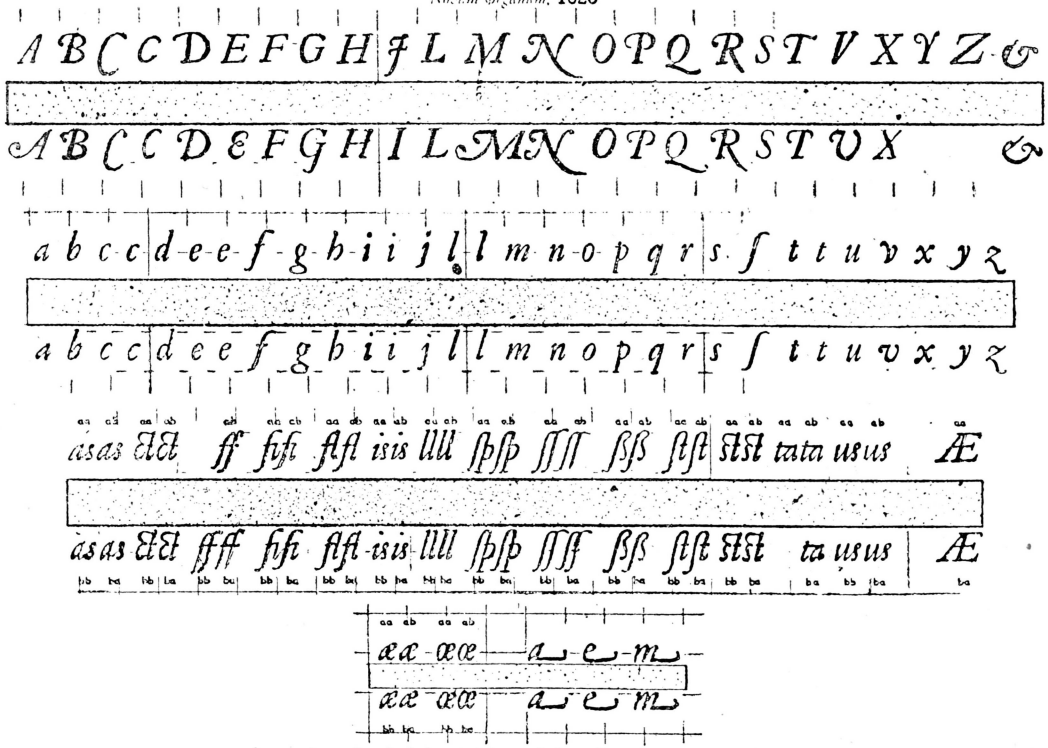
THE BIFORMED ALPHABETS

Novum Organum, 1620

COPYRIGHTED, 1917, BY GEORGE FABYAN

THE BIFORMED ALPHABET CLASSIFIER

Novum Organum, 1620



a forms above the shaded part, *b* forms below; digraphs specially indicated.

COPYRIGHTED, 1917 BY GEORGE FABYAN

CUT OUT THE SHADED PARTS

Pl. N° 9

est à peine besoin de dire qu'une vue parfaite est indispensable pour ces sortes de recherches qui exigent en outre beaucoup de mémoire visuelle et une méthode de travail parfaite.

Etant donné que le document que nous allons publier plus loin *in extenso* est susceptible de provoquer de nombreux commentaires et que certaines parties se heurteront vraisemblablement à des objections très sérieuses, nous croyons devoir insister sur le fait qu'au point de vue cryptographique, nous avons personnellement procédé à un travail de contrôle d'un certain nombre de textes et que nous considérons que la discussion doit laisser de côté le point de vue cryptographique qui nous semble inattaquable.

Pour les lecteurs que cela pourrait intéresser, nous donnons plus haut les deux formes de caractères que l'on rencontre dans le *Novum Organum,* édition de 1620, dont un exemplaire peut être consulté à la Bibliothèque Nationale (Pl. n° 5).

Pour la commodité du travail de déchiffrement, il est utile de disposer en face l'une de l'autre les deux formes de lettres et d'amener successivement entre elles les lettres à identifier : la disposition adoptée est celle indiquée ci-dessus (Pl. n° 6), où il y a lieu de découper les rectangles pointillés.

Si l'on applique ces tableaux à la page 192 du document précité, on pourra vérifier le déchiffrement suivant lequel nous appelons l'attention.

Voici la partie intéressante de la page 192 :

7. ———————— n se rudimenta quaedam exilis Caloris habet, licet non hucus que, vt ad tactum

percipiatur. Nam nec ea ipsa quae putrefacta soluuntur in animalcula, vt Caro Caseus, ad tactum percipiuntur Calida; neque lignum putre, quod noctu splendet, deprehenditur ad tactum Calidum, Calor autem in putridis quandoque se prodit per odores tetros et fortes.

8. Primus itaque Caloris gradus, exijs quae ad tactum humanum percipiuntur Calida, videtur esse Calor animalium, qui bene magnam habet graduum latitudinem; Nam infimus gradus (vt in insectis) vix ad tactum deprenditur; Summus autem gradus vix attingit ad gradum Caloris radiorum Solis in regionibus et temporibus maxime feruentibus; neque ita acris est, quinto.

Le déchiffrement est indiqué ci-après, les lettres sont groupées par cinq, la forme *a* est indiquée par un trait court et la forme *b* par un /.

I	F	H	E	S	H	A	L
nseru	dimen	taqua	edame	xilis	Calor	ishab	etlic
-/---	--/-/	--///	--/--	/---/	--///	-----	-/-/-
L	P	V	B	L	I		S
etnon	hucus	quevt	adtac	tumpe	rcipi		aturN
-/-/-	-///-	/--//	----/	-/-/-	-/---		/---/
H	W	H	A	T	I		S
amnec	eaips	aquae	putre	facta	soluu		nturi
--///	/-/--	--///	-----	/--/-	-/---		/---/
C	O	N	C	E	A	L	D
nanim	alcul	avtCa	roCas	eusad	tactu	mperc	ipium
---/-	-//-/	-//--	---/-	--/--	-----	-/-/-	---//
H	E	R	E	I	N	L	E
turCa	lidan	equel	ignum	putre	quodn	octus	plend
--///	--/--	/----	--/--	-/---	-//--	-/-/-	--/--
T	H	I	M	W	I	N	N
etdep	rehen	ditur	adtac	tumCa	lidum	Calor	autem
/--/-	--///	-/---	-/-//	--/--	-/---	-//--	-//--
O	W	E	I	T	W	E	L
input	ridis	quand	oques	eprod	itper	odore	stetr
-//-/	/-/--	--/--	-/---	/--/-	/-/--	--/--	-/-/-

L	I	F	H	E	D	O	E
os&fo	rtesP	rimus	itaqu	eCalo	risgr	aduse	xijsq
-/-/-	-/---	--/--/	--///	--/--	---//	-//-/	--/--
T	H	I	S	N	O	T	T
uaead	tactu	mhuma	numpe	rcipi	untur	Calid	avide
/--/-	--///	-/---	/---/	-//--	-//-/	/--/-	/--/-
H	E	B	O	O	K	E	M
tures	seCal	orani	maliu	mquib	enema	gnamh	abetg
--///	--/--	----/	-//-/	-//-/	-/-/	--/--	-/-//
V	S	T	D	I	S	P	L
raduu	mlati	tudin	emNam	infim	usgra	dusvt	inins
/--//	/---/	/--/-	---//	-/---	/---/	-///-	-/---
E	A	S	E	W	H	I	C
ectis	vixad	tactu	mdepr	endit	urSum	musau	temgr
--/--	-----	/---/	--/--	/-/--	--///	-/---	---/-
H	S	H	O	V	L	D	A
adusv	ixatt	ingit	adgra	dumCa	loris	radio	rumSo
-- ///	---/	-///	-//-/	/--//	-/-/-	---//	----
F	F	O	R	D	P	L	E
lisin	regio	nibus	&temp	oribu	smaxi	mefer	uenti
--/-/	--/-/	-//-/	/----	---//	-///	-/-/-	--/--
A	S	V	R	E			
busne	queit	aacri	sestq	uinto			
----	/---/	/--//	/----	--/--			

Voici le résultat du déchiffrement :

If he shall publish what is conceal'd herein let him winnowe it well. If he doe this not, the booke must displease which should afford pleasure.

C'est une indication bien nette qu'il y a des choses cachées dans ce livre et ce déchiffrement ne pouvait qu'inciter le « winnower » à poursuivre

ses investigations, quelque ardues qu'elles pussent être.

Ces investigations ne se sont pas bornées au *Novum Organum,* et elles ont embrassé toute la bibliographie de l'époque où des formes différentes de lettres, majuscules ou minuscules, droites ou italiques, pouvaient faire supposer l'existence de textes cryptographiés.

Le résultat de ces investigations est présenté plus loin : c'est l'histoire de Francis Bacon par lui-même.

Elle n'a pas été trouvée dans un seul ouvrage, son auteur ayant sans doute estimé plus sûr ou prudent de la répartir dans un grand nombre de documents.

En fait, elle a été reconstituée au moyen de fragments trouvés dans les ouvrages suivants, qui portent la signature de Francis Bacon :

A Declaration of the Treasons of Essex, 1601; *Of the Advancement of Learning,* 1605; *Novum Organum,* 1620; *The Parasceve,* 1620; *History of Henry the Seventh,* 1622; *Historia Ventorum,* 1622; *Historia Vitae et Mortis,* 1623; *De Augmentis,* 1623; *De Augmentis,* 1624; *The Essays,* 1625; *New Atlantis,* 1635; *Natural History,* 1635.

Mais, — fait plus surprenant et qui ne manquera pas de frapper nos lecteurs, — le déchiffrement a pu porter sur des ouvrages signés d'autres noms :

Timothy Bright : *A Treatise of Melancholy,* 1586;

Robert Burton : *The Anatomy of Melancholy,* 1628;

Robert Greene : *The Mirror of Modesty,* 1584; *Planctomachia,* 1585; *Euphues,* 1587; *Morando,* 1587; *Perimedes,* 1588; *Pandosto,* 1588; *The Spanish Masquerado,* 1589;

Ben Jonson : *The Folio,* 1616;

George Peele : *The Arraignment of Paris,* 1584;

William Shakespeare : *Midsummer Night's Dream,* 1600; *Much Ado about Nothing,* 1600; *Sir John Oldcastle,* 1600; *Merchant of Venice,* 1600; *London Prodigal,* 1605; *King Lear,* 1608; *Richard the Second,* 1615; *The Whole Contention,* 1619; *Pericles,* 1619; *Romeo and Juliet* (?); *The First Folio,* 1623;

Edmund Spenser : *Shepherd's Calendar,* 1579-1611; *Complaints,* 1590-1591; *Colin Clout,* 1595; *Fairy Queen,* 1596-1613.

Des fragments ont été déjà publiés en Amérique et ont donné lieu à des interprétations diverses, notamment en ce qui concerne la question souvent discutée de l'origine des œuvres de Shakespeare.

C'est la première fois que l'ensemble des décryptements constituant l'histoire de Francis Bacon est soumise au public. Nous la donnons telle qu'elle est sortie du travail du déchiffreur; seuls les mots anciens ont été rétablis dans leur forme actuelle pour faciliter la lecture.

Que faut-il en conclure au point de vue de l'histoire littéraire et de la paternité de certaines œuvres? En nous prononçant là-dessus nous sortirions de notre rôle, qui est simplement d'étaler sur la table des documents irrécusables, en laissant à

d'autres le soin de tirer des déductions et d'échafauder des systèmes.

Chaque chapitre du texte anglais est suivi d'une analyse en français : le dernier chapitre intitulé : « *Au déchiffeur* » a seul été traduit intégralement.

BACON'S LIFE

AS HE TELLS IT IN THE BILITERAL CIPHER

Autobiographie de Bacon
chiffrée d'après le système bilitère

Chapter I

Though constantly hedged about, threatened, kept under surveillance, I have written this history in full in the cipher, being fully persuaded, in my own mind and heart, that not only jesting Pilate, but the world ask : « What is truth? »

The principal work is, as you may suppose, writing a secret story of my own life, as well as a true history of the times. Yet, it is much mixed or twined into many others herein given. Indeed, a whole national record must be changed by the revelation which I have prepared with much pains for posterity.

That this shall be such true history that it shall be worthy of preservation, I have not blenched

aught, howsoever much it may irk me, or weary those who read it. But some of it I would I could forger after it hath been set down.

I am, indeed, by virtue of my birth, that royal, though grossly wronged son to our most glorious, yet most faulty Queen Elizabeth, of the stock that doughty Edward truly renowned. Of such stock Henries the Fifth, Seventh, and Eighth, historic battle kings, came, like branches sent from the oaks.

My true name is Tudor. Sir Nicholas Bacon, the Lord Keeper, was only foster parent to my early youth, yet was as loving and kind to me as to his own son, careful of my education, and even aspiring to my high advancement. But to Lady Anne Bacon, his wife, ever quick with her sympathy and wise to advise, do I owe the greater or warmer gratitude, since she did much more truly and constantly guard, guide, protect and counsel me.

More over, to her do I owe my life. For though she did but rear me, not being, *de facto,* my mother, it was by her intervention that the hour of nativity did not witness my death. Her majesty would truly have put me away privily.

To many women, no gift could be so great as this — a child of the preferred sex. To a sovereign so great as Elizabeth, it was not. Little princes are, of all infants, peculiarly favored. So was not I. But she who bore me, even in the hour ot my unwelcomed coming, outraging every instinct of a naturel woman, in the pangs and perils of her travail, cherished one infernal purpose.

« Kill, kill! » cried this maddened woman. « Kill! »

Those attending her supposed she cried out to beseech riddance of suffering. In great fear, Lady Anne said, « God give a safe delivery, my dearly beloved Sovereign. It is now near the end. This exceeding great suffering doth well for you. Certain I am, your Grace, 'twill soon be a time for joy. Surely rejoicing doth become us all. »

But the queen fell into the fiercest anger, alarming everyone who knew her state. When her wrath subsided, laments succeeded invective.

The curse might come from her lips — nothing stayed my birth at the hour Heaven had foreknown. As I was held before her eyes, Elizabeth made a hasty motion, as if she would push some brat, no one owned, from her presence.

Lady Anne knew not which way to turn, or in what manner one clear ray of reason might reach her majesty's mind. In a few moments, the physician, seeing how distressed Elizabeth with her cruel thoughts made sweet Lady Anne, spoke gently to the queen.

« Happy the sire of a son like the prince — twice blessed is the mother from whom the prince his life deriveth. »

« Stay, truly thy voice is but in indifferent accord with ours », said her majesty in cold tones.

Fruitless were Lady Anne's entreaties and prayers. To move the vain and strong mind of my royal mother, at the time, still being almost or truth to say quite impossible, her thoughts, turned to

rescuing from death such an evil-fortuned prince. Scorn, wrath, railing had penetrated most deeply that gentle breast, yet did the noble lady blench not one whit.

York House gave me a private chamber, gentle Lady Anne so slyly bearing me thither no one, other than her small maid, knew aught of my simple life within Sir N. Bacon's house. Lady Anne guarded me until her son, stillborn, made natural place for the royal child. This wronged, yet wholly unsuspicious, heir to the crown being taken into sweet Lady Anne Bacon's care, was privately reared as the youngest son to the honored lady.

The would-be Virgin Queen, with promptness (not liking our people's hearts to be set upon a king) before my A B C's even were taught to me, or the elements of all learning, instructed my tutors to instil into my young mind a desire to do as my foster father had done, and aspiring to high political advancement, look for enduring renown there; not dreaming even of lack wherein I should look for more honors, since I was led to think I was born to nothing higher.

Of a truth, in her gracious moods, my royal mother showed a certain pride in me when she named me her little Lord Keeper, but not the Prince — she never owned that be truly the rightful title I should bear.

The earliest shows of favor of this royal mother, as patroness rather than parent, were seen when she honored our roof so far as to become the guest of good Sir Nicholas Bacon — that kind man I then

supposed my father. These became marked as the study that I pursued did make my tongue sharp to reply when she asked me a perplexing question, never, or at least seldom, lacking Greek epigram to fit those she quoted, and I was often brought into her gracious presence.

It liveth as do dreams of yesternight, when now I close my eyes — the stately movements, grace of speech, quick smile and sudden anger that oft, as April clouds come across the sun yet as suddently are withdrawn, filled me with succeeding dismay, or brimmed my cup immediately with joy.

It doth as oft recur that the Queen, my royal mother, sometimes said in Sir Nicholas'ear on going to her coach : « Have him well instructed in knowledge that future station shall make necessary. »

Naturally quick of hearing, it reaching my ears was caught on the wing, and long turned and pondered upon. But I found no meaning, for all my wit, no whispered word having passed the lips of Sir Nicholas on the matter.

Several years had gone by, ere my true name, or any of the conditions herein mentioned, came to my knowledge. In truth, even then the revelation was in a measure accidental — albeit 'twas made by my mother — her wrath over one of my boylike impulses driving her to admissions quite unthought, wholly unpremeditated, but when thus spoken in my hearing, not to be denied.

I was in presence — as had many and oftentimes occured, Queen Elizabeth having a liking for

my manners — with a number of the ladies and several of the gentlemen of her court, when a silly maiden babbled a tale. Cecil, knowing her weakness, had whispered in her ear.

A dangerous tidbit it was, but it well did satisfy the malicious soul of a tale bearer such as R. Cecil, that concerned not her associate ladies at all, but the honor, the honesty of Queen Elizabeth. No sooner breathed aloud that it was heard by the queen. No more, in truth, half heard that'twas avenged by the enraged queen. Never had I seen fury so terrible, and it was some time that I remained silent, horror-struck dismay, at the fiery overwhelming tempest.

At last, when stripped of all her frail attire, the poor maid in frightened remorse lay quivering at Queen Elizabeth's feet, almost deprived of breath, still feebly begging that her life be spared nor ceasing or a moment till sense was lost. No longer might I look upon this in silence; and bursting like fulmined lightning through the waiting crowd of the astonished courtiers and ladies, surrounding in a widening circle this angry fury and her prey, I bent a knee craving that I might lift up the tender body and bear it thence.

A dread silence that foretells a storm, fell on the queen for a space, and the cruel light waxed brighter and the cheek burned as the flame. As the fire grew to blasting heat, it fell upon me like the bolt of Jove. Losing control immediately of both judgment and discretion, the secrets of her heart came hurtling forth, stunning and blasting the

sense till I wanted but a jot of swooning likewise.

« You are my own born son but you, though truly royal, of a fresh and masterly spirit, shall rule not England, or your mother nor reign over subjects yet to be.

« I bar from succession forevermore my best beloved first born that blessed my union with — no, I'll not name him. Nor need I yet disclose the sweet story concealed thus far so well men only guess it, nor know of a truth of the secret marriages, as rightful to guard the name of a queen as of a maid of this realm.

« It would well beseem you to make such tales skulk out of sight, but this suiteth not to your kingly spirit. A son like mine lifteth hand never in aid to her who brought him forth — he would rather upilft craven maids who tattle thus whenever my face turneth from them. What will this brave boy do? Tell a, b, c's? »

Ending her tirade thus, she bade me rise. Trembling I obeyed her charge, summoned a servingman to lead me to my home and sent to Mistress Bacon.

« That mother of my dark Atimies shall free my name », said I. « For surely I am her son. May mother lie, or cruel Fates do me like wrong? My God! Let not a lot more hard, alas, than death come to me. When a ripe evil doth break upon wicked men, the justice in Thy holy law even in chastisement holdeth men — not that arrow of pestilence. But I am innocent, O my God! Visit not

the evil we much scorn, on me the innocuous fruit! »

In the dark I waged war manfully, supposing that my life in all the freshness of youth wass made unbearable. It did so much exhaust, that, after pause of a moment, I burst flood-like into Mistress Bacon's chamber and told her my story.

No true woman can bear the sight of any tear. I grasped her arm, weeping and sobbing sore, and entreated her (artfully' as I thought, hiding my secret) to say upon oath I was in truth the son of herself and her honored husband. I made effort to conceal my fear that I was base son to the queen; *per contra,* I even most plainly showed it by my distress.

When, therefore, my sweetmother did, weeping and lamenting, own to me that I was in very truth, the son of the queen, I burst into maledictions against the queen, my fate, life and all it yieldeth, till weary, on bent knee I sank down, and floods of tears finished my wild tempestuous invective. When, however, that dear lady saw this, with womanly wisdom to arrest fury or perchance to prevent such despair, said to me :

« Spare my ear, or aim rightly, boy, for you do wrong your mother with such a thought. Pause, lest as to Absalom a sudden vengeance come. When you list to my words, you then will know that you do also wrong that noble gentleman, your father, Earl Robert, at the mere mention of this folly would rise in great wrath and call down Heaven's judgments on you. »

At the word, I besought her ot speak my fathers's name, when granting my request, she said : « He is the Earl of Leicester. »

Then as it made me cease to sob, she said again : « I took a most solemn oath not to reveal your story to you, but you may hear my unfinished tale to the end if you will go to the midwife. The doctor would be ready to give proofs of your right to be named the Prince of this realm and heir-apparent to the throne. »

How this secret marriage was consummated with the earl, our fond sire, — whom we knew little and loved not more than was due, — Lady Anne Bacon made free and full relation :

« A king's daughter gave a worthy precedent to all states, in that she would wed as her wishes dictated, not through negotiation and by treaty. Whilst she was but the proud, unhappy, though still spirited princess that Queen Mary held to be dangerous in freedom, and for this cause sent off without form of trial to languish in London Tower, she wedded Robert Dudley, of whom it is supposed the young princess had become so enamoured that to produce a like passion in his heart, a love philter was made, which an assistant by some strategy administered. They came into our world, not the same day only but the same hour. To a fantasy so abnormal as the queen's this was proof of destiny.

« It might perhaps be a question whether a Divine forethought determined all that grew from

that act. Some would ascribe a part, at least, to evil spirits.

« Not law, but evil governed Elizabeth, as she joined herself in a union with Robert Dudley whilst the oath sworn to one as beloved yet bound him. A suspicion was general that the death that overtook his sweeth wife could be laid to his charge. Aye, a treacherous stairway betrayed her step, falling beneath lightsome Amy's foot, cast her violently on the paving below, and the tidings of her demise was not altogether news to one whose mind was too eager to hear it.

« After Elizabeth's ascent to royal power, at the house of Lord P... this ceremony was repeated, but not with any of the pomp and ceremony that sorteth well with queenly espousals, yet with a sufficient number of witnesses.

« Nevertheless, Queen Bess did likewise give her solemn oath of bald-faced denial of her marriage to Lord Leicester, as well as her motherhood. Her oath so broken, robs me of a son. O Francis, Francis, break not your mothers's heart! I cannot let you go forth after all the years — you have been the son of my heart. —

« But night is falling. To day I cannot speak longer to you of so weighty a matter. This hath moved you deeply and though you now dry your eyes, you have yet many tear marks upon your cheeks. Go now. Do not give it place, in thought or word, a brain-sick woman, though she be a queen, can take my son from me. Retire at once, my boy. »

With « Farewell », her heart half bursting, she

bade me leave her, and I, fond boy, kingly power dearly yearn to win — dream of golden scepters, proud courts, and by-and-by a crown on mine innocent brow. Alleged oath, or any unrighteous rule, should never from the English throne bar the grandson to Henry the Eighth, son to Elizabeth in lawful marriage; and by virtue of these rights, in that it is the style of the eldest son of England's sovereing, no less than that of the Prince of Wales is my proper title.

In due course of time, howewer, I, at day's meridian, was by my new-found royal mother recalled and given private audience. I learned from the interview, that it was, at present, in fancy that I bore this lofty name, or a style other than that actually mine in my home.

A princely name, it seemed, was one to be thought upon, not reckoned upon as apt to be given me; nor could I in the numerous subsequent encounters change her hasty decision upon that very important question of the succession.

'Tis said : « The curse that was not deserved never will come. » Some may find it true, but to me a causeless curse did surely come, and my entire life felt the blight.

The fond love of both foster parents was restraint and stay to my young spirit when the wild and fiery tempest suddenly burst upon me. This dread force would otherwise have ruined, wasted and borne me adrift like a despoiled harvest.

My attempts in after years to obtain my true, just and indisputable title of Prince of Wales, heir-

apparent to the throne, must not, however, be thought or supposed to indicate that I held myself disinterested of these obligations, offered affront to these kind benefactors, or in any way conducted myself in such a manner as would either cast reflections upon my breeding or do discredit to my birth. It may clearly by seen that it was but the most commonplace of ideas — an action barely ambitionus, because 'twas simply natural.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PREMIER

Francis Bacon *expose tout d'abord dans quelles circonstances et pourquoi il a écrit et complètement chiffré son histoire :*

« *Bien que constamment entouré, menacé, épié, j'ai écrit cette histoire complètement chiffrée, pleinement convaincu, en mon âme et conscience, que le monde entier voudra savoir la vérité.*

« *Mon but principal, comme vous pouvez le supposer, est d'écrire une histoire secrète de ma propre vie en même temps qu'une histoire véridique de l'époque. Toutefois, cette histoire est mélangée à beaucoup d'autres racontées ci-après. En réalité, toute notre histoire nationale peut être modifiée par les révélations que j'ai écrites, avec beaucoup de difficultés, pour la postérité.*

« *Pour que ce récit constitue une histoire vraie digne d'être conservée, je n'en ai rien retranché, quelque désagréable pour moi et aride pour le lecteur que cela puisse être. Mais je voudrais pouvoir en oublier une partie après en avoir témoigné.* »

Puis BACON *raconte dans quelles circonstances dramatiques il vit le jour.*

« *Je suis en réalité, en vertu de ma naissance, le fils royal, quoique sacrifié, de notre très glorieuse bien que très coupable reine* ELISABETH, *de la race que le vaillant* EDOUARD *rendit vraiment célèbre...*

« *Mon vrai nom est Tudor.*

« *Sir* Nicolas BACON *ne fut que mon père adoptif...*

« *Mais c'est à Lady* Anne BACON, *sa femme, que je dois la plus grande et chaude gratitude, car, beaucoup plus réellement que son mari, elle me garda constamment, me guida, protégea et conseilla.*

« *Par-dessus tout, c'est à elle que je dois la vie.*

« *...Ce fut grâce à son intervention que l'heure de ma naissance ne fut pas aussi celle de ma mort : Sa Majesté aurait réellement voulu me faire disparaître secrètement.* »

Suit le récit de la naissance (1).

« *...Celle qui me mit au monde méditait en effet un projet infernal et au moment de ma naissance et pendant les douleurs et les dangers du travail d'enfantement, insultant à tous les instincts des mères, cette femme affolée criait : Tuez, tuez.* »

Les supplications de Lady ANNE *et les paroles d'apaisement du Docteur ne parvinrent pas à calmer la colère de la Reine qui fit le geste de repousser l'enfant lorsqu'on le lui présenta.*

Lady ANNE *éleva le nouveau-né dans sa propre maison, York House, et le cacha avec tant de soin*

(1) 22 janvier 1561.

que personne n'en soupçonna l'existence, à l'exception toutefois de la femme de chambre qui le soignait.

Peu après, Lady Bacon *mit au monde un enfant mort-né auquel fut substitué le jeune* Francis.

Cependant, Elisabeth *ne se désintéressa pas de cet enfant, dont l'arrivée avait été si mal accueillie.*

Elle prescrivit à Sir Nicolas Bacon *de l'élever comme si c'était son propre fils et de diriger son instruction en conséquence.*

Quand elle était de bonne humeur, elle appelait Francis *son petit « Lord Keeper ». Elle venait le voir chez Sir* Bacon *et aimait à l'interroger et à mettre à l'épreuve sa jeune intelligence qui était très vive.*

Ce n'est que plusieurs années après sa naissance que le secret en fut révélé au jeune Francis *au cours d'une scène provoquée par des propos malveillants pour l'honneur de la Reine, qui avaient été tenus par une de ses suivantes. La reine, perdant toute retenue, s'était précipitée sur la coupable qui était tombée à ses genoux, demandant grâce. Cette scène se passait devant un certain nombre de dames et de gentilshommes de la cour.*

Le jeune Bacon, *très ému, s'avança auprès de la jeune fille qui était évanouie et demanda qu'on le laissât la soulever et l'emporter.*

La reine, furieuse, laissa alors échapper cet aveu qui ne pouvait plus être nié :

« Vous êtes mon propre fils » mais, quoique vous soyez d'un esprit vif et supérieur, vous ne domi-

*nerez ni l'*ANGLETERRE, *ni votre mère et vous ne régnerez pas.*

« *J'écarte pour toujours de ma succession mon premier fils bien-aimé qui a béni mon union avec... Non, je ne le nommerai pas...* »

Francis *fut alors emmené à son appartement et il se rendit aussitôt dans la chambre de Lady* BACON *et lui raconta la scène qui venait de se passer, la suppliant de lui dire s'il était réellement son fils.*

« *Lorsque ma douce mère, pleurant et se lamentant, m'avoua que j'étais réellement le fils de la reine, j'éclatai en malédictions contre elle, contre ma destinée, contre tout...*

« *Quand cette chère femme vit dans quel état j'étais... elle me dit :*

« *Epargnez mon oreille ou soyez juste, enfant, car vous insultez votre mère avec une telle pensée...*

« *Quand vous écouterez mes paroles, vous saurez que vous insultez aussi ce noble gentilhomme, votre père, le comte* ROBERT.

« *A ces mots, je la suppliai de dire le nom de mon père.*

« *Cédant à ma requête, elle dit : C'est le comte de* LEICESTER.

« *Comme cela arrêtait mes sanglots, elle ajouta :*

« *J'ai fait le serment très solennel de ne pas vous révéler votre histoire; mais vous pourriez entendre la fin de mon récit en allant voir la sage-femme. Le docteur serait aussi prêt à donner des preuves de vos droits à être appelé prince de ce royaume et héritier présomptif du trône.* »

Lady BACON *raconta ensuite l'histoire du mariage*

secret de la reine (1) *avec le comte de* LEICESTER.

« *Une fille de roi donna un digne précédent à tous les peuples en voulant se marier conformément à ses désirs, sans négociation ni traité. Pendant qu'elle n'était que la princesse fière et ardente que la reine* MARY *considérait comme dangereuse en liberté et que, pour cette raison et sans forme de procès, elle avait envoyée languir dans la Tour de* LONDRES, *elle épousa secrètement* Robert DUDLEY. *On pense qu'elle en était devenue tellement amoureuse que, pour provoquer chez lui une semblable passion, elle fit préparer un philtre d'amour qui lui fut adroitement administré par un complice. Ils étaient nés non seulement le même jour, mais la même heure : pour une personne aussi superstitieuse qu'*ELISABETH, *cela fut une preuve de la destinée...*

« ...*C'est l'esprit du mal qui poussa* ELISABETH *à s'unir à* Robert DUDLEY *pendant qu'il était lié par serment à une autre personne aussi bien aimée. On le soupçonna d'être la cause de la mort de sa douce épouse. Un escalier perfide, s'écroulant sous le pied léger d'*AMY (2), *la projeta violemment sur le pavé et la nouvelle de sa mort ne fut pas tout à fait une surprise pour quelqu'un qui était trop désireux de l'apprendre.*

« *Après l'accession d'*ELISABETH *au trône* (3), *la cérémonie (du mariage) fut répétée dans la maison de Lord P... non pas avec la pompe qui convenait*

(1) 1554.
(2) Epouse du Comte de Leicester.
(3) 1558.

à des épousailles royales, mais toutefois devant un nombre suffisant de témoins.

« *Malgré cela, la reine* Bess *nia par serment solennel son mariage avec Lord* Leicester *ainsi que sa maternité.*

« *Son serment ainsi brisé me vole un fils. O* Francis, *ne brisez pas le cœur de votre mère. Je ne puis vous laisser me quitter après toutes les années que vous avez été le fils de mon cœur.* »

On comprend les rêves qu'une telle révélation pouvait suggérer à une jeune imagination.

Après cette scène, la reine fit appeler le jeune Francis *et elle lui donna une audience privée au cours de laquelle elle lui dit qu'il ne devait pas se considérer comme son fils et elle resta inflexible sur ce point dans les audiences ultérieures qu'elle lui accorda.*

Francis Bacon *ajoute :*

« *On dit qu'un malheur non mérité n'arrive jamais. C'est peut-être vrai pour quelques-uns. Mais il est certain pour moi qu'une malédiction injuste m'a frappé et que ma vie tout entière en a été obscurcie.* »

Chapter II

A fox seen oft at our court in the form and outward appearance of a man named Robert Cecil — the hunchback — must answer at the Divine arraignment to my charge against him, for he despoiled me ruthlessly. The queen, my mother, might,

in course of events which followed their revelations regarding my birth and parentage, without doubt having some natural pride in her offspring, often have shown me no little attention, had not the crafty fox aroused in that tiger-like spirit the jealousy that did so torment the queen.

From the first he was the spy, the informer to the queen, of all the boyish acts of which I had least cause or reason for any pride. This added fuel to the flame of her wrath, made me the more indiscret, and precipitated an open disagreement, which lasted for some time, between my foster mother, Lady Anne Bacon and the woman who bore me, whom, however, I seldom name with a title so sacred as mother. In truth, Cecil worked me naught save evil to the day which took him out of the world.

Through his vile influence on Elizabeth, he filled her mind with a suspicion of my desire to rule the whole world, beginning with England, and that my plan was, like Absalom's, to steal the hearts of the nation and move the people to desire a king. He told her that my every thought dwelt on a crown; that my only sport amid my school mates was a pageant of royalty; that 'twas my hand in which the wooden staff was placed, and my head that wore the crown, for no other would be allowed to represent princes of their pomp. He informed her majesty that I would give a challenge to a fierce boyish fight, or a duello of fists, if any one presumed to share my honors or depose me from my throne.

In due time, the queen afraid of these ominous portens, sent for good Paulet and arranged that under pretext of great import, I should accompagny your embassage to France.

My sire, more even than my royal mother, was bent upon my dispatch thither, and urged vehemently that subsequent, artfully contrived business — concerning affairs of state — intrusted to me in much the same manner, I thought, as weighty affairs were laid upon Sir Amyas.

I was placed in the care of Sir Amyas and left the shores of my own fair land without a moment of warning, so to speak. The queen, by her power royal, and her rights maternal, readily overruled all our several objections. No tears on the part of my dear foster mother, nor entreaties on that of grave Sir Nicholas Bacon availed, while I, as soon as my first protest had been waived, occupied my fantasy hour after hour, picturing to myself the life in foreign lands.

The fame of the gay French court had come to me even then, and it was flattering to the youthful and most natural love of the affairs taking us from our native land, inasmuch as the secret commission had been entrusted to me, which required much true wisdom for safer, speedier conduct than it would have if left to the common course of business. So with much interested though sometimes apprehensive mind, I made myself ready to accompany Sir Amyas.

My summary banishment to beautiful France, which did intend my correction, by some strange

Providence served well the purpose of my own heart; for making ciphers my choice, I straightway proceeded to spend my greatest labors therein, to find a method of secret communication of my history to others outside the realm. That, however, drew no suspicion upon this device, inasmuch as it did appear quite natural to one who was in compagny and under the instruction of our ambassador to the court of France; and it seemed, on the part of my parents, to afford peculiar relief, as showing that my spirit and minds had calmed, as the shipwreck below the gently rolling surface.

For such simple causes was I undisturbed in a search after a mean of transmitting my secret history. I devised this double alphabet cipher, which till a decipherer find a prepared or readily discovered alphabet, it seemeth to me a thing almost impossible, save by divine gift and heavenly instinct, that he should be able to read what is thus revealed.

That sunny land of the south I learned so supremely to love that afterwards I would have left England and every hope of advancement to remain my whole life there. Nor yet could this be due to the delights of the country, by itself, for the love of sweet Marguerite, the beautiful young sister of the king (married to gallant Henry, the king of Navarre) did make it Eden to my innocent heart.

So fair was she — no eyes e'er looked upon such a beauteous mortal, and I saw no other. I saw her — French Eve to their wondrous paradise — as if no being, no one in all high heaven's wide realm,

save only this one Marguerite did ever exist, or in this nether world, ever in all the ages to be in the infinity of time, might be created.

But there came in days, close in the rear, when I would fain have lived my honored days in this loving-wise, ruin worthy husband's hopes, and many a vision, had there been only one single Adam therein, which should be, and was not, solely myself.

Marguerite willingly framed excuses to keep me, with other royal suitors ever at her imperial commandment. A wonderful power to create heaven upon earth was in that loved eye, and every winsome grace, or proud yet gentle motion of lily hand, or daintily tripping foot. To win a show of her fond favor, I was fain to adventure even my honor, or fame, to save and shield her.

Through love I dreamed out plays filled up — as we have seen warp in some hand-looms — with words Marguerite hath so oft, like to a busy hand, shot daily into a fair-hued web, and made a rich damask, vastly more dear. And should life betray an interior room in my calm but aching breast, on every hand shall her work be seen.

Many single *livres* in the French, very short and in several small divisions, tell a tale of love when life in its prime of youth and strength sang sweetly to mine ear, and in the heart-beats could one song e'er be heard, — and yet is heard — my love for my angelic-faced, soft-eyed Marguerite of the Southland, sweet White Rose of my lone garden of the heart. I have placed many a cherished secret

in the little, loving, worthless books. They were kept for her wishes to find some lovely reader in future aeons. No amorous soilure taints the fair pages.

Love of her had power to make the Duke of Guise forget the greatest honors that France might confer upon him; and hath power as well to make all fleeting glory seem to me like dreams or pictures, nor can I name aught real that hath not origin in her. At one time a secret jealousy was constantly burning in my veins, for Duc Henry then followed her day in and out, but she hath given me proof of love that hath now set my heart at rest on the query.

Far from angelic though man his nature, if his love be as clear or as fine as my love for a lovely woman — sweet as a rose and as thorny it might chance — it sweeteneth all the enclosure of his breast, oft changing a waste into lovely gardens, which the angels would fain seek. That it so uplifted my life who would ere question.

And even when I learned her perfidy, love did keep her like angels in my thoughts half of the time — as to the other half she was devilish, and I myself was plunged in hell. Memory doth paint her fairer still than the fairest of our English maidens — sweet traitress though I should term her — Marguerite, my pearl of women.

This lasted during many years and not until four decades or eight lusters of life were outlived, did I take any other to my sore heart. Then I married the woman who hath put Marguerite from my memory — rather, I should say, hath banished her

portrait to the walls of memory, only, where it doth hang in the pure, undimmed beauty of those early days — while her most lovely presence doth possess this entire mansion of heart and brain.

Yet here I have a little disgressed, although the matter doth appertain unto my story at a later period. When Sir Amyas Paulet became advised of my love, he proposed that he should negotiate a treaty of marriage, and appropriately urge on her pending case of the divorce from the young Huguenot.

As hath been said, I was entrusted at that very time with business requiring great secrecy and expediency. This was so well conducted as to win the queen's frank approval, and I had a lively hope, by means of this entering wedge, to be followed by the request nearest unto my soul, I should so bend her majesty's mind to my wish.

Sir Amyas Paulet undertook to negotiate both treaties at once, and came thereby very near to a breach with the queen, as well as disgrace at Henry's court. Both calamities, however, were averted by such admirable adroitness that I could but yield due respect to the finesse while discomfited by the death of my hope.

It was a sad fate befell our youthful love, my Marguerite. — The joy of life ebbed from our hearts with our parting, and it never came again into this bosom in full flood-tide. The hardwon happiness, as mist in summer morning, did roll away.

From that day I lived a doubtful life, swinging

like a pendant branch to and fro, or tempest tossed by many a troublous desire.

At lenght I turned my attention from love, and used all my time and wit to make such advancement in learning, or achieve such great proficiency in studies, that my name as a lover of science should be best known and most honored, less for my own aggrandizement than as an advantaging of mankind, but with some natural desire to approve my worthiness in the sight of my book-loving and aspiring mother, believing that by thus doing I should advance my claim and obtain my rights, not aware of Cecil's misapplied zeal in bringing this to her majesty's notice, to convince her mind that I had no other thought save a design to win sovereignty in her lifetime.

He bad her observe the strength, breadth and compass, at an early age, of the intellectual powers I displayed, and even deprecated the generous disposition or graces of speech which won me many friends, implying that my gifts would thus, no doubt, uproot her, because I would steal away the people's hearts.

I need not assert how far this was from my heart at any time, especially in my youth, but the queen's jealousy so blinded her reason that she, following the suggestion of malice, showed little pride in my attempts, discovering, in truth, more envy than natural pride, more hate than affection.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE II

Francis BACON *raconte comment* ROBERT CECIL *ne cessa d'exciter la reine contre lui pendant toute sa vie.*

« *A la suite des événements qui suivirent ses révélations sur ma naissance et notre parenté, la reine ma mère, éprouvant quelque orgueil naturel de son enfant, aurait pu souvent me témoigner de l'intérêt, si l'artificieux renard n'avait pas éveillé dans cet esprit cruel la jalousie qui tourmentait si souvent l'esprit de la reine.* »

CECIL *racontait à la reine que le jeune* Francis *n'aspirait qu'à dominer le monde entier, à commencer par l'*ANGLETERRE, *qu'il voulait suggérer au peuple anglais de demander un roi, que toutes ses pensées visaient le pouvoir, qu'il n'organisait que des jeux dans lesquels il était roi...*

Au bout de quelque temps, la reine effrayée envoya chercher le « bon PAULET » (AMYAS) *et décida que* Francis *serait attaché à l'ambassade britannique en France.*

Le Comte de LEICESTER *fut du même avis et il fut arrangé qu'une mission confidentielle serait confiée au jeune* Francis *qui fut remis aux soins de Sir* AMYAS PAULET *et invité à partir pour la* FRANCE *sans délai.*

« *Aussitôt que ma première protestation eut été écartée, j'occupai mon imagination heure par heure à me représenter comment était la vie dans les pays étrangers.*

« *La réputation de la joyeuse cour française était*

venue jusqu'à moi et j'étais flatté de la mission secrète qui m'avait été confiée et qui exigeait beaucoup de jugement pour être conduite plus sagement et rapidement qu'elle ne l'aurait été si elle avait été classée dans les affaires ordinaires. Aussi est-ce avec intérêt, en même temps qu'avec un peu d'inquiétude, que je me déclarai prêt à accompagner Sir AMYAS (1).

« *Mon bannissement à la cour de France, dont le but était de m'assagir, se trouva, par un hasard providentiel, servir le dessein de mon cœur, car décidant de me consacrer à l'étude des chiffres, je procédai aussitôt à l'élaboration d'une méthode secrète qui me permît de communiquer mon histoire... Cela n'attira aucun soupçon... et même sembla montrer à mes parents que mes sentiments s'étaient calmés, de même que l'océan, après la tempête, tombe dans le calme et ne donne plus signe des naufrages au-dessous de sa surface doucement mouvante.*

« *Pour ces raisons, je ne fus pas troublé dans mes recherches. J'imaginai ce chiffre à deux alphabets qui, jusqu'à ce que le déchiffreur trouve un alphabet tout préparé ou aisément découvert, semble presque impossible à lire, sauf par un don divin ou un instinct céleste.* »

Francis *raconte alors ses amours avec* Marguerite de VALOIS, *sœur du roi de* FRANCE *et épouse du Roi* HENRI de NAVARRE, *amours qui firent de ce pays ensoleillé un Eden pour son cœur innocent.*

« *Plusieurs petits ouvrages, écrits en français,*

(1) 1576.

très courts et divisés en chapitres, racontent une histoire d'amour...

« J'ai placé bien des secrets aimés dans ces petits livres sans valeur destinés à la distraire plus tard... »

Il devient jaloux du Duc Henri de GUISE, *mais* MARGUERITE *lui donne des preuves d'amour qui ramènent le calme dans son âme.*

Même quand il ne peut plus douter de sa perfidie, il ne peut cesser de l'aimer, au moins une moitié du temps, et elle lui semble encore plus belle que les plus belles des Anglaises.

Ce n'est qu'au bout de « quatre décades ou huit lustres » qu'il put oublier cette charmeuse et se marier avec une autre femme.

Quand Sir Amyas PAULET *eut connaissance de l'amour de* Francis BACON *pour* MARGUERITE, *il tenta de négocier un mariage entre eux et pour cela de presser le divorce de* MARGUERITE *qui était alors en suspens.*

Francis BACON, *qui avait accompli avec beaucoup d'adresse la mission qui lui avait été confiée, comptait sur ce succès pour disposer favorablement la reine* ELISABETH.

Mais Sir PAULET *échoua complètement aussi bien auprès de la reine* ELISABETH *que du côté de la cour de* FRANCE *et il n'évita une double disgrâce que grâce à l'habileté qu'il déploya pour conjurer le danger.*

Mais Francis BACON *dut renoncer à tout espoir de voir réaliser son rêve et ce fut la séparation* (1).

(1) 1579.

« Enfin je me détournai de l'amour et je consacrai tout mon temps et toute mon intelligence à faire de tels progrès et à acquérir une telle compétence dans l'étude de la science que mon nom puisse devenir célèbre. J'ambitionnais cela, non seulement pour ma propre satisfaction et le progrès qui pourrait en résulter pour l'humanité, mais aussi avec le désir d'affirmer ma dignité en présence de ma mère qui aimait la lecture et l'étude, et avec l'espoir de la disposer favorablement à mon égard. »

- *Mais* Cecil *continua à exciter la jalousie de la reine en lui faisant croire que les efforts de* Francis Bacon *n'avaient d'autre but que de lui permettre de conquérir le cœur du peuple et de la détrôner pour prendre sa place.*

Les tentatives de Francis Bacon *pour gagner la sympathie de la Reine échouèrent complètement.*

Chapter III

I request but my natural right : that I be declared the true heir as the first born son to our queen, the Prince of Wales whilst my parent be living, but the proper sovereign with name and style quite distinct from others — English kings having so far no Francis on the scroll that containeth their worthy Christian names — in proper course of time.

In event of the abdication or death of the queen — who bore in honorable wedlock Robert, now known as son to Walter Devereux, as well as him who now speaketh to the yet unknow decipherer that will open the doors of the sepulchre to break in sunder the bonds and cerements of a marvellous history, — I, the eldest born, should, by Divine right of a law of God made binding on man, inherit scepter and throne.

And our land should rejoice, for it would have a wise sovereign. God endued me with wisdom, the gift granted in answer to Solomon's prayers. It is not in me aught unmeet or heady rash to say this, for our Creator only is praised. None will charge here manifestation of wordly vanity, for it is but the pride natural to minds such as I enjoy, indeed, with all royal princes.

If it should be wanting, then might all men say I lacked the very essence of a royal or a ruling spirit, or judge that I was unfit to reign over mighty England. It is only one of our happy dreams of a day to come, that doth draw me on to build upon this ground, inasmuch as it shall be long, perhaps — if so bright a day dawn — ere I shall bask in his sunny rays.

My brother Robert, by the wish and request of our father, bore his Christian name. He, reared by Walter Devereux, bore naturally that name, after a time coming into the titles of Earl of Essex and of Ewe.

His early youth was lightly passed, but after he did know that 'twas the queen that gave him life,

he grew imperious and when brought to court by our truly ingenious father, whom an evil spirit much troubled — even a jealousy of some of the queen's favored lords that did attend her — his will showed its true source and revealed the origin of the young Caesar. And in after time it could well be discerned that he did draw deception from it.

Our fountain of life hath much earthy substance. Even in this royal source were slimy spots, and from it our blood took some slight poison which assuredly could not be accredited to the noble daughter of Sir Francis Knowles on the part of young Essex, and less on the part of myself, to a decendant of honorable Sir Anthony Cooke (1).

Essex was one of the adventurous, valiant, bold spirits not easily hidden in any place, and it was not, there fore, unseemly that the son of one so widely and favorably reputed as the first Earl of Essex, made so bold as to woo the goddess Fortune at court. None knew so truly as Elizabeth, our proud, unbending, royal mother, the cause of many of our willful Essex' overbearing ways.

The knowledge he was princely in truth, despite pretense, and whilst at court his nominal place and standing was only the courtier's, his rightful style was prince, the queen's lawful son, — warmed into life and action the ambitions that were his inherited primal instinct.

How far he ventured upon this royal prerogative, this proper right of favor and advancement, history plainly relateth, yet only in my cipher history may

(1) Père de Lady Anne Bacon.

seals be opened that guard the secrets hid long in silent halls; for'tis said, walls have ears, none say walls have a tongue — truly none who do visit courts. Daring, indeed, the pen that can write a royal story, though it be in cipher, — many times as daring, he that doth this task openly. There be few who will attempt it, and it shall not be by their pens we shall find out the result — dead men tell no tales.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE III

« *Je ne réclame que mon devoir naturel : être déclaré l'héritier présomptif comme premier-né de la reine, avec le titre de Prince de* Galles *tant que mes parents vivront, puis Souverain avec nom et titre.* »

La Reine Elisabeth *avait eu un deuxième fils* (1), Robert, *enregistré comme fils de* Walter Devereux.

« *En cas d'abdication ou de mort de la reine, qui enfanta en mariage honorable* Robert, *déclaré comme fils de* Walter Devereux, *aussi bien que celui qui parle maintenant au déchiffreur encore inconnu qui ouvrira les portes du sépulcre pour briser les liens en toiles qui embaument une merveilleuse histoire, c'est moi, le fils aîné, qui, par droit divin et conformément à une loi de Dieu rendue obligatoire pour l'homme, hériterai sceptre et trône.* »

Et Francis Bacon *estime que le pays devrait s'en réjouir, car il aurait un sage souverain.*

(1) 1567.

Robert, *sur le désir et à la requête du Comte de* LEICESTER, *portait le prénom de ce dernier. Comme il était élevé par* Walter DEVEREUX, *il s'appela d'abord* DEVEREUX; *plus tard il fut fait Comte d'*ESSEX *et de* EWE.

Le Comte de LEICESTER *l'amena à la cour où il devint impérieux et volontaire dès qu'il sut qu'il était fils de la reine. Esprit aventureux et courageux, il fut assez hardi « pour courtiser la déesse Fortune à la Cour ».*

La connaissance qu'il était prince royal, bien que sa situation apparente à la cour ne fût que celle d'un courtisan, excita les sentiments ambitieux qu'il avait hérités de sa mère.

L'histoire raconte clairement jusqu'où il se risqua, sur les droits qu'il croyait avoir aux faveurs.

« Cependant, ce n'est que dans mon histoire chiffrée que les sceaux peuvent être ouverts, qui conservent les secrets longtemps cachés dans les salles silencieuses. S'il est dit que les murs ont des oreilles, personne ne dit que les murs ont une langue.

« Hardie en vérité est la plume qui peut écrire une histoire royale, même en chiffre. Beaucoup plus audacieuse celle qui peut faire cela en clair. Il y a peu d'écrivains qui feront une telle tentative et ce n'est pas par leurs plumes que nous découvrirons la vérité, — les morts ne racontent pas d'histoires. »

Chapter iv

I was in good hopes when my divers small poems might be seen in printed form, the approval of Lord Leicester might be gained — he, in a way, having matters in his hands regarding the recognition and the remuneration her majesty should offer, suitably rewarding so great labors. I had faith in my sire, who, whilst now he loveth his peace and quiet enjoyment of the royal kindness so much, no love of his offspring is manifest, hath in his natural spirit that which yet might lead to a matching of a royal spouse against the princes, that a balance be maintained.

In truth, had not our far seeing sire exercised more than the degree that was his wont, or his privilege, of authority, Elizabeth had rested content with the marriage ceremony performed in the Tower. Being quite bent upon secrecy, she with no want of justice contended. « The fewer eyes to witness, the fewer tongues to testify to that which had been done. »

The Earl of Leicester then foresaw the day when he might require the power this might grant him, and no doubt this proved true, for his sun of prosperity rose high. By degrees he was given title and style suiting so vain a mind better than would the weight of government, were that conferred on him.

He was first made Master of the Horse; this gave him control of the stables, and gave him such place in the royal processions as he very truly desired,

next her majesty; also she conferred upon him the Order of the Garter, likewise the titles of Baron of Denbigh, her Highness' Privy Councillor, *et caetera.*

It must, to most men who shall observe well, become quite evident that this aspiring parent, as was fully proven to the councillors, knew Elizabeth (who so far had known never a master) now feared neither people nor Pope. He ran no risk of making shipwreck of his fortunes, being always under more favorable auspice than other men.

Two wings, I may truly term them, such shelter they afforded, — the one of the royal secrecy at a time when silent wisdom weighed more than gold, the other a quality of fearlessness no less royal, overshadowed his head wherever he might be. Rail as other men might, unmoved amidst scorn and envy, he maintained such manifest assurance of the favor granted him, that the shrewdest courtiers guessed, although all purpose and proof seemed lacking, somewhat of our intimacy in blood. Indeed this did suit his own plan, without arousing most obstinate opposition on the part of Queen Elizabeth.

He it was who procured that certificate of my birth from the court physician, the sworn and witnessed testimonies of both midwife and the attendant, the story of the queen's objection to sequestration although urgently desired — Queen Elizabeth remaining with her ladies, courtiers, foreign princes and ambassadors, Lords of the Privy Council and such others around her, unwilling in the seventh month to proclaim herself a woman wedded and pregnant — and my adven-

titious arrival shortly precedent to birth to well beloved Lady Bacon of her still-born child, so that none could find proof that I was not her own.

The desire of my father was to make these affairs so well understood that the succession should be without question. To my mother no such measure was pleasing. By no argument, how strong soever, might this concession be obtained, and after some time he was fain to appeal the case for us directly to Parliament to procure the crown to be entailed upon Elizabeth and the heirs of her body.

He handled everything with greatest measure, as he did not press to have the act penned by any declaration of right, also avoiding to have the same by a new law or ordinance, but choosing between the two, by way of sure establishment, under covert and indifferent words, that the inheritance of the crown, as hath been mentioned here, rest, remain and abide in the queen. And, as for limitation of the entail, he stopped with the heirs of the queen's body, not saying the right heirs, thereby leaving it to te law to decide, so as the entail might rather seem a favor to her — Elizabeth — and to their children, than as intended disinherison to the house of Stuart. It was in this way that it was framed, but failer in effect on account of the ill-disposition of the queen to open and free acknowledgment of the marriage.

Elizabeth, who thought to outcraft all the powers that be, suppressed all hints of her marriage, for no known object if it be not that her desire to sway

all Europe had some likelihood, thus, of coming to fulfillment.

All suitors — much as the first comer — for some reason had such hope of success as turned some heads, no mention being made of impediments. Most wise councillors long petitioned the queen, though it only wounded the earl, her own lawful spouse — I think for the purpose of making a good, founded title to both royal scepters — urging hotly Monsieur le Duc de Anjou's suit. Not all at one on the point of religion — the Duke paying the compliment of an arrangement whereby their sons should receive instruction in the Roman Catholic faith, the daughters in the Protestant — all, it must surely at last be found, have many like subtle or purely diplomatic traits.

I did find this, in my calm, true adjustment at the end of improper, long continued negotiations, no one played the drama with true skill save Elizabeth. All are born, all die; though each must play many parts, he findeth no part that is his alone.

In wise Solomon's words : « There is nothing new'neath the sun. » Many have, it may be, acted this part my proud mother played — few so successfully. It might check princes in pride to imagine France and England united — as great powers singly as some of the neighboring ones. It stared in the eyes both proud kings who had made a futile trial, as coldly as arctic snows.

She loved the admiration of all men, especially of princely visitors coming to woo. Her wisdom, however, saved her in this, as the love of devotion

was the surface of her character — not a main current.

Many were the suitors, with whom she executed the figures of a dance, advancing, retreating, leading, or following in sweet sympathy to the music's call. But ever there was a dying fall in these strains — none might hear only she or my father — and the dancer's feet never led to Hymen's lofty alter, thereafter.

I fain would attest how painful this acting parts soon, naturally, did seem to my father. For, said he, « A mortal man many speak falsely upon occasion, but he were a strange man who dared live a falsehood. »

Nevertheless, he did live the unacknowledged husband of Queen Elizabeth, my mother. But he was an unwise and most artless actor, and oft did give sad trouble to some of our managers or controllers, those in the haughty Burleigh's employ, or the band and glove associates who served as his factors.

The times were not a bad schoolmaster, When I resumed my former study of the state of the nations, and patiently worked out the model of government, my most potent reason may be justly gathered; for I then did trust to my father's hopeful spirit as a son naturally should.

Any such measure found no regard in the sight of the vain minded Queen Elizabeth whose look traineth men as vain as her own self. The would-be idol of half the great princes of Europe — concluding it would be less pleasing in a few years

to have all the people know that she was the wife of the Earl of Leicester, than suppose her the Virgin Queen she called herself, — both props and shields alike despised, nor did she at any subsequent time reverse her decision. For such a trivial, unworthy, unrighteous cause was my birthright lost.

A fear seemed to haunt her mind that a king might suit the mounting ambitions of a people that began to seek New Atlantis beyond the western seas. Some, doubtless, longed for a royal leader of the troops, when war's black eagle threatened the realm, which Elizabeth met in two ways — by showing a kingly spirit when subjects were admitted into the presence chamber, and by the most constant opposition to war, as was well known to her council.

Many supposing miserly love of gold uppermost in mind and spirit, made but partial and cursory note of her natural propension, so to speak, or the bent of the disposition. For, behind every other passion and vanity moving her, the fear of being deposed rankled and urged her to a policy not yet understood.

The wars of Edward, called the Third, — but who might be named the first among heroes, — and of his bold son, known as Edward the Black Prince; of brave Henry the Fifth; and her grandsire, Henry the Seventh; as well as one of her father's short strifes, were not yet out of the memory of the people.

Many pens kept all these fresh in their minds, She as a grave physician, therefore, kept a finger

on the wrist of the public, so, doubtless, found it the part of prudence to put the princes, — my brother, the Earl of Essex, and myself — out of the sight of the people.

Yet in course of time, the Earl of Leicester, our subtle father, handled matters so that he came nearer to obtaining the crown for my brother than suited my wishes and claims, making pretense of consulting my tastes and fitness for *lear*ning.

A son can never share in regal and governing duties, but Essex at one time grew very arrogant, having for a fair season our gay mother's honorable and sustaining favor, and the aidant interest of our father. At that time I knew my own claim to favor must, yielded publicly, be as truly yielded up afterwards.

Daily I see cause of this constantly increasing dread, in the favor shown to my brother rather than of myself, despite the priority of my claim to all princely honor. And the frenzied eagerness he doth betray, — when these shows and vauntingly marked favors, give confirmation strong as proofs of Holy Writ of my wisdom, — maketh me to inquire sadly in my own heart whether my brother returneth my warm affection.

The love I bear him is as fresh at this day, as it was in his boyhood, when the relationship was for some time so carefully kept unknown — as the fact was, for years, guarded of our high birth and station. Not a thought then entered the brain it was not a pleasure for us to share. Our joys were twofold, our sorrows all cut in twain; but the pride of

his heart having been aroused, my eyes can but note the change, for he seldom doth keep the former ways in remembrance.

Even in is manner now, I think, one thought hath a voice : « Without a brother like mine that hath come before me by six short years, I could rely wholly upon myself, and furthermore, be the heir to England's throne ». Nothing so open, so unmistakable; but at times he maketh a great show, stranger to my heart than the cold, ungratious manner.

When this spirit of kindness is felt no more — when this shall be lost — the mind can furnish few thoughts, wrought through pain, from memories of the past hours of joy, to comfort and console it. When the heart hath suffered change, and a breach beginneth to widen, no words fill it up. An altered affection, one weakly parteth from, of need, — for no redress is suitable.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE IV

Francis Bacon *espérait que, lorsque ses divers ouvrages auraient été imprimés, il pourrait gagner l'approbation de Lord* Leicester *et par lui la récompense que la Reine accorderait à un tel labeur. Mais le comte de* Leicester *jouissait tranquillement des faveurs royales et il ne voulut pas intervenir entre la reine et les princes.*

La question de son mariage était toujours au même point, la reine se contentant de la cérémonie

qui avait été célébrée à la Tour et disant, non sans raison : « Moins d'yeux comme témoins, moins de langues pour témoigner de ce qui a été fait. »

La reine le comblait de faveurs : Maître-Ecuyer, ordre de la Jarretière, titre de Baron de DENBIGH, *Conseillé Privé de Sa Majesté, etc...*

Ces témoignages ne manquèrent pas de montrer aux observateurs sagaces qu'il y avait entre eux des liens solides qui le protégeaient dans toutes les circonstances.

Les courtisans rusés devinèrent également qu'il devait y avoir une parenté de sang entre LEICESTER *et* Francis BACON.

Ce dernier raconte que son père aurait fait établir un dossier comprenant : un certificat de sa naissance signé par le médecin de la Cour avec les témoignages authentiques et sous serment de la sage-femme et de l'aide, le refus de la reine de rester séquestrée pendant sa grossesse et, au septième mois, de se reconnaître enceinte et mariée, la naissance de Francis *précédant de peu celle du fils mort-né de Lady* BACON, *ce qui avait permis la substitution de* Francis *à ce dernier et faisait disparaître toute preuve que* Francis *était le fils de la reine et non celui de Lady* BACON.

Le comte de LEICESTER *aurait voulu faire régler la question de la succession au trône de manière qu'il ne puisse y avoir de discussion à la mort de la reine. Cette dernière ne voulant pas se prêter à son désir, il fut obligé d'en appeler directement au Parlement, demandant que la couronne fût reconnue à* ELISABETH *et « aux héritiers de son corps ».*

Cette formule lui paraissait devoir être acceptée par la reine, mais il n'en fut rien : la reine refusa obstinément de reconnaître qu'elle était mariée.

*C'est alors que les Conseillers de la Reine la sollicitèrent de se marier et lui recommandèrent la candidature du Duc d'*ANJOU. *La reine était flattée des hommages de ses soupirants, mais elle ne s'engagea avec aucun.*

« *Nombreux furent les soupirants avec lesquels elle exécuta les figures d'une danse, avançant et reculant, conduisant ou suivant conformément à l'appel de la musique. Mais jamais elle ne se compromit dans ces exercices et les pieds du danseur ne la conduisirent jamais jusqu'à l'autel de l'hyménée.* »

Tout cela était naturellement pénible au Comte de LEICESTER, *qui donna souvent des inquiétudes aux conseillers de la reine, lesquels agissaient sous la direction de l'orgueilleux* BURLEIGH.

Finalement, il fallut renoncer à tout espoir de voir la reine se marier ou reconnaître son mariage avec le Comte de LEICESTER *et sa double maternité.*

*C'est alors qu'on vit croître la faveur du Comte d'*ESSEX, *ouvertement protégé par son père qui estimait que son fils aîné,* Francis, *préférait se consacrer à l'étude des sciences.*

Cette rivalité des deux frères détruit les liens d'amitié qui les avaient unis depuis leur enfance et Francis *s'en désole.*

Chapter v

It is clear to my mind, the earl, my father, hoped that his darling wishes relating to a declared heir to succeed to the throne were near realization, as he observed the advance in marked respect and favor the younger son made from day to day.

My vain mother loved Essex's bold manner and free spirit, his sudden quarrels, jealousy in soul of honor, strenght in love. She saw in him her own spirit in masculine mould, full of youth and beauty.

To her, fate, a turn of fortune's wheel, had given the gift of royalty, and the throne of mighty England was hers to bestow on whom her heart might choose. Little wonder that false fancy swayed where better judgment, infected, had lost power, and that impatient Lord Leicester won naught in that struggle but fear and distress.

My just claim he set aside, liking better valiant Lion-heart — thus they termed him — however unmeet or unjust. I, the first born son, had unfortunately incurred his great and most rancorous ill will many years back

A desire to foil yields lurid light on everything thereafter; his one wish ever gleaming brightly through the clouds of pretense, and I receive my cue from the altered appearance of the skies, yet do not give over as he doth suppose. Notwithstanding overtly any of my ill advised sire's aspiring purposes, or plans, — for often shall dissimulation, though a faint kind of wisdom prove very good

policy, — yet in the secrecy of my own bosom, I do still hold to the faith that my heart has never wholly surrendered, that truth shall come out from error and my head be crowned ere my line of life be severed.

How many times this bright dream hath found lodgment in my brain! How many more hath it been shunned as an influence of Pluto's dark realm! It were impossible, I am assured, since witnesses to the marriage and to my birth (after a proper length of time) are dead, and the papers certifying their presence being destroyed, yet is it a wrong that will rise, and a cry that none can hush. Strive as I may, it is only driven from my brain by the unceasing tossing of this sea of laboring cogitations for the advancement of learning. Oft driven as'twere with sudden wind or tide, its waves strike against the very vault of the heavens and break in useless wreaths of bubbling froth.

Think not in your inmost heart that you, or any others whom you would put in the same case as mine, would manifest a wiser and a calmer mind, because none who do not stand as I stood, on Pisgah's height, do dream of the fair beauty of that land that I have seen. England as she might be if wisely governed, is the dream, or beauteous vision, I see from Mt. Pisgah's lofty top.

It is no improper exaltation of self, when one, feeling in heart and brain the divine gifts that fit him for his princely destiny — or that rightly inherited, albeit wrongly withholden, sovereignty — in true, noble, kingly spirit doth look for power,

not for the sake of exercising that gift, but that he may uplift his people from the depth of misery into which they constantly sink, to the firm rock of such mode of life as would change cries to songs of praise.

By uniting many powers — such lofty endeavour for perfecting the knowledge that is in the world, joined also with a strife for the elevation, in all kingdoms under heaven, of this noble people — the Divine will or plan doth perchance have full sway : for when mankind shall be given wisdom in so great fulness, idle courtiers may find no true use of subtle arts.

That Robert was of bolder temper and more fiery spirit I can by no argument disprove, but I want not royal parts, and right of primogeniture may not be set aside, without some costly sacrifice, as modesty or good fame. Stopping short of this irreparable wrong, my father took but slight interest in the things he had been so hot upon.

Adventuring everything of value — life, kingdom, people, to retain possessions — to mine own self this way of maintaining the Divine Right is repugnant, and when I come at last into my right, the power of the mind shall by my wisdom be shown to be greatly exceeding that of the sinewy arm. This is my hope in labor, oft as hard and as fatiguing as falleth to him that hath always toiled for his bread, as' tis by such means that kingly minds should be disciplined.

I fain would write works most lofty in their style, which being suited as well to representation upon

the stage as to be read in librairies, may so go forth and so reach many in the land not as wise, in knowledge, yet as great as others in loyalty and in fiery spirit. If that deficiency be in a measure filled in our realm, this labor in coming years will surely be of benefit, although it be unknown for a long season what is the cause and ultimate design. The furtherance of my much cherished plan keepeth me heartened to my work.

Devices of some sort were so needful, — even to publish poems which might naturally be but such as do afford pleasure, — that my wit, not at all lessened, but sharpened, by constant dangers, found means unknown to those who were most wary, to send out much dangerous matter (using terms in regard to myself only) that was not even doubted.

Several small works under no name won worthy praise; next in Spenser's name, also, they ventured into an unknown world. E. Spenser could not otherwise so easily achieve honors that pertain to myself. Indeed this would alone crown his head, if this were all — I speak not of golden crowns but of laurel — for my pen is dipped deep into the Muses' pure source.

So great is my love for my mother tongue, I have at times made a free use, both of such words as are considered antique, and of style, theme and spirit of an earlier day, especially in the Edmund Spenser poems that are modeled on Chaucer; yet the antique or ancient is lightly woven, as you no doubt have before this noted, not only with expres-

sions that are both common and unquestionably English of our own day, but frequently with French words, for the Norman-French William the Conqueror introduced left its traces.

Besides naught is further from my thoughts than a wish to lop off, but, on the contrary, a desire to graft more thoroughly on our language, cuts that will make the tree more delightsome and its fruits more rare, hath oft led me to do the engrafting for my proper self.

Indeed not the gems of their language alone, but the jewels of their crowns are rightfully England's inheritance.

Furthermore many words commonly used in different parts of England strike the ear of citizens of towns in southern England like a foreign tongue, combinations there of make all this variety, that I find oftimes melodious, again less pleasing, like the commingling of country fruits at a market fair. Yet you, seeing the reason, approve, no doubt, the efforts I make in the cause of all students of a language and learning that is yet in its boyhood, so to speak.

When I, at length, having written in divers styles, found three who, for sufficient reward in gold added to an immediate renown as good pens, willingly put forth all works I had composed, I was bolder.

I masked many grave secrets in my poems which I have published now as Peele's or Spenser's, now as my own, then again the name of authors, so called, who placed works of mixed sort before a

reading world, prose and poetry. To Robert Greene did I entrust most of that work — rather his name appeared as author : therein you may find a large portion that belonging truly to the realm of poetry, would well grace verse, yet it did not then seem fair matter for it. As plays some parts were again used.

Marlowe is also a pen name employed ere taking Wm. Shakespeare's as my mask or visard, that I should remain unknow, in as much as I, having worked in drama history that is most vigorously suppressed, have put myself so greatly in danger that a word unto Queen Elizabeth, without doubt, would give me a sudden horrible end — an exit without re-entrance. Prudence hath as good counsels in times of danger as sadder experience, and I list only to her voice when my life would be a speedy, ay, instant forfeit.

I feel my pen quivering, as a steed doth impatiently stand awaiting an expected note of the horn of the hunt, ere darting, as an arrow flies to the targe, across moor and glen. I write much in a feverous longing to live among men of a future people. Verily to make choice of mouth pieces for my voice, is far from being a light or pleasing but quite necessary and important mission.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE V

*Les progrès du Comte d'*ESSEX *augmentent visiblement,* ELISABETH *aimant reconnaître en lui ses propres qualités sous une forme masculine.*

La destinée, « un tour de roue de la Fortune », lui ayant donné à elle la royauté et le trône de la puissante ANGLETERRE, *elle pourrait en disposer en faveur du candidat qu'elle choisirait.* ESSEX *était évidemment ce candidat probable et* Francis *se voyait abandonné par son père et sa mère en faveur de leur second fils, « leur vaillant Cœur-de-Lion », comme ils l'appelaient.*

Il paraît se résigner à son infortune, mais conserve néanmoins l'espoir de voir sa tête couronnée « avant que sa ligne de vie ne soit coupée ». Les témoins de sa naissance sont morts et les certificats qui auraient pu remplacer leurs témoignages verbaux détruits.

Il se plonge dans ses travaux scientifiques et essaie d'oublier les projets d'amélioration du sort du peuple anglais, qu'il avait conçus quand il espérait hériter du trône.

« Je voudrais, dit-il, pouvoir écrire des ouvrages dans un style très élevé, qui soient également appropriés à la représentation sur la scène et à la lecture dans les bibliothèques, de manière à pouvoir atteindre beaucoup de monde et à faire disparaître l'infériorité, en science et en sagesse, du peuple anglais égal d'ailleurs aux autres en loyauté et intelligence. Si ce résultat pouvait être atteint dans une certaine mesure, mon travail serait sûrement un bienfait pour la postérité... Cet espoir entretient mon ardeur au travail.

« Il était nécessaire de prendre des dispositions adéquates, .. même en publiant des poèmes qui sembleraient uniquement destinés au plaisir des

lecteurs, — et trouver des moyens nouveaux, inconnus des plus prudents, pour pouvoir communiquer des choses dangereuses...

« *Plusieurs petits ouvrages, sans signature, eurent un succès mérité.*

« *D'autres, sous le nom de* SPENSER, *conduisirent dans un monde inconnu.* E. SPENSER *n'aurait pu, autrement, obtenir aussi aisément des honneurs qui me sont dus...*

« *Si grand est mon amour pour ma langue maternelle que j'ai employé simultanément des mots considérés comme anciens, et des expressions plus jeunes, spécialement dans les poèmes* d'Edmond SPENSER *qui sont modelés sur* CHAUCER...

« *Après avoir essayé plusieurs formes de discours, j'en trouvai trois qui me procurèrent une récompense pécuniaire satisfaisante avec une renommée littéraire immédiate...*

« *Je dissimulai plusieurs secrets importants dans mes poèmes publiés tantôt sous les noms de* PEELE *ou de* SPENSER, *tantôt sous mon propre nom, tantôt sous le nom d'autres auteurs qui écrivaient pour le monde des lecteurs des mélanges de prose et de poésie.*

« *Sous le nom de* Robert GREENE, *je chiffrai la plus grande partie de ce travail...*

« *J'utilisai aussi le nom de* MARLOWE *avant de prendre celui de* Wm SHAKESPEARE, *de manière à rester inconnu, car, ayant écrit des œuvres d'histoire dramatique qui sont les plus sévèrement poursuivies, j'aurais couru un danger si grand qu'un*

mot sur la reine ELISABETH *m'aurait sans doute valu une terrible fin, — une sortie sans retour...* »

CHAPTER VI

The chief cause now of the uneasiness is, however, the question that hath risen regarding these plots of Mary, and those of the old faith — a question of Elizabeth's claim to the throne, and therefore, likewise, my own. This doth more depend upon some work of Henry's than this secret royal espousal I mention oft.

As may be well known unto you, the question of Elizabeth's legitimacy, made her a Protestant, or the Pope had not recognized the union, though it were royal, which her sire made with fair Anne Boleyn. Still we may see that despite some restraining fear, it suited her to dally with the question, to make a faint show of setting the matter as her own conscience dictated, if we take the decisions of facts; but the will of the remorsetossed king left no doubts in men's minds concerning the former marriage, in fact, as the crown was given first to Mary, his daughter of that marriage, before coming to Elizabeth.

With everyone whose aim putteth him very seldom to blush, in heart I desire only that this supreme right shall be also supreme power. If the

queen could claim the throne — it goes without saying — I am the rightful heir, since the blood of King Henry is running in these veins.

Few women of any country, royal or not, married or single, would play so madly daring, so wildly venturing a game as Queen Elizabeth, my willfully blind mother. To divert curious questioning from the royal union, many shifts and turnings were a necessity; whilst to bear out their stage play until their parts should be done, her majesty, most like some loud player, proclaimed Baron Dudley, Earl of Leicester, suitor to Mary Queen of Scots, and to all admonitory protests which the harried husband uttered, this wayward queen went on more recklessly.

After her troubles concerning Mary of Scots began, nothing else had such exceeding interest in her eyes as the least trifle of airy nothingness which came to us regarding her cousin. Shortly after the return of her rival to her native land, a wish to go hither took possession of her, and she was almost persuaded, I am well assured, to go to Scotland with a gentleman of the court in the disguise of a youth, as page to the gay courtier, whilst her chamber should, in her absence, be closed as though suffering so much pain as that it compelled her to deny audience to every person save Lady Strafford and the physician.

But this foolish plan died ere it was brought into fullness ot time, thereby making it apparent that at second thought her wisdom doth exceed idle curiosity.

For years the wish lay quiescent. Soon in truth, the queen came hither requesting a safe conduct into France. This being harshly refused — the ministers thinking it more prudent at that time to allow her such sure shelter in our own country that she should be safe from her enemies — whilst in England, this poor queen was moved from one castle to another, but was not as yet brought before Elizabeth.

Again a desire to look on the face of her foe stirred in her, so that new curiosity made her inquire of all who knew the lady concerning her beauty, height, color of hair, quality of her voice, *et caetera*, very like to the famous Egyptian queen regarding Octavia, and to gratify her consuming desire it was soon arranged by my ill-advised father to give her majesty a sight of this queen whilst supping in quiet by invitation at his own house.

Elizabeth, angered at hearing what passed between. Queen Mary and my father, stepped forth quickly, discovering herself and administered a reproof my father understood better than Queen Mary could. It is a subject of wonder that it did not sign both death warrants, for the trouble that was spoken of in this matter was constantly increasing evidence that a cipher used in Mary's foreign correspondance had been the medium by which a complaint had been made of her treatment, and pleas widely disseminated for assistance.

The queen set me at deciphering this, nor can I deny, indeed that it grew so clear that it would

glimmer through the dullest of eyes that the imprisoned queen did not intend anything short of her own proper enthronization. She did affect greatly both France and Spain, partly because of her religion, and partly, in respect of France, because of her brief, but happy union formerly with Francis the Second, a brother of Henry, the sovereign then on the throne. And whilst many of the epistles were difficult, and to me impossible, — not having the key, — to decipher, my labor had better fruits than I on my own part wished, for I had a secret sympathy for this poor wanderer although by no means interesting or engaging myself on any dangerous chance.

Her majesty had suspected me of open assistance when in the sunny land of France. In truth that disagreable insinuation had much to do with her decision respecting my own marriage, not a want of fitness in the parties. However, as no act or written word could be produced in proof, or cited to show that I have ever had such sympathy, — that it was shown either openly or privately to herself — the jealous suspicions died away and my assistance as adviser, and I may say valuable counselor, was earnestly desired.

It is a grievous fault — ay, a dreadful crime — to conspire as Mary of Scots did against a great queen. The very power and grandeur awakeneth a reverence or a veneration in the heart, and give a sovereign much in common with our Supreme Ruler, — it must not be so inquired of.

Elizabeth, thereunto prompted by her prudent

adviser, at length adopted a policy so mild in its nature that her foe could not make just complaint, and the matter then rested quiet a short time.

Her majesty softened so much toward my unthinking father that instead of driving him away implacably, she gave him command at once of her army in foreign wars, and dispatched him as Master of the Horse of her majesty's army in the Netherlands.

A short respite followed, and had Queen Mary been warned by the experiences of her very great danger, calamity might doubtless have been finally avoided; for the divided mind of her majesty, swaying now here, now there, at no time clung long to revengeful intents.

In such uncertainty was she, that a report of words that might be construed as spoken with threat or malice, another, following it, should be set down because of its kindness and forbearance.

Such, however, was by no means Lord Burleigh's manner. In truth, so determined was he not only that sentence ot death should surely be pronounced against her when she was brought to trial, — if trial that may be entitled, when the helpless prisoner must needs choose from the counsel of her foe to obtain any defender in the proceedings, — but likewise, that the harsh sentence should not linger in execution.

Soon there was a secret interview between Lord Burleigh and Earl of Leicester, to which was summoned the queen's secretary who was so threatened by his lordship — on pain of death *et caetera,* the

poor fool — that he signed for the queen and affixed the great seal to the dreadful death warrant.

The life of the secretary was forfeit to the deed when her majesty became aware that so daring a crime had been committed, but who shall say that the blow fell on the guilty head; for, truth to say, Davison was only a poor, feeble instrument in their hands, and life seemed to hang in the balance, therefore blame doth fall on those men, so great and noble though they may be, who led him to his death.

This showeth any who thought Elizabeth too severe to her cousin that, though she had prudence sufficient to keep her arch enemy in seclusion, by no means was the heart in that fair bosom so flinty as to send the unfortunate woman to her death before her time.

The Duke of Norfolk, it is quite true, lost his life through too much zeal to Mary's cause, united, it is said, or springing from, a rash desire to wed the lady, notwithstanding the charges preferred against her. However, the removal of one duke was but a small matter compared with that of a queen. A man's head stood somewhat tickle on the shoulders then, nor did he think his life hard and cruel were such exit provided him.

But to return to the narration, — which is a painful theme to me now as it was at that sad time. This warrant of death reached Fotheringay much sooner than it was expected by any there attendant upon the wrongly accused queen, for whatever her fault, it was known that all plots in her favor

against the life of the queen, my mother, had their origin outside of England, but being the center thereof whether cognizant of them or not she would, by the law, be attainted of treason.

Furthermore, being Catholic, she held the divorce of Henry the Eighth from Queen Katherine unlawful, in very truth, and unjust; his marriage with Anne Boleyn, therefore, could but be an unsanctified union and their children bastards. Granting the premise, Mary of Scots should have succeeded Mary of England.

Again I have somewhat disgressed, but the theme is so heavy I cannot follow it without taking short respite at intervals. At the appointed time on that sad day, Mary entered the great-hall of her prison-castle, which for this occasion was draped in black, wearing a long mourning cloak that covered her from head to foot; with her were her attendants. The executioner, likewise in mourning, stood in silence by the block, and disposed in pairs about the room, were the English lords, Kent, Shrewsbury, Montague and Derby idly conversing.

The queen looked pale from want of rest but was calm and composed. She asked for the services of her own priest. It was refused with needless sterness. She spoke little more, prayed in clear tones for some minutes, commended to God her suffering soul, to Philip of Spain the quarrel with England and her claim to the throne. Then she stepped forward letting the cloak slide to the floor and stood before them in a robe of brave blood red, and in that sweet, winsome way most natural to a

woman and to her in highest degree, bad her waiting women farewell, thanked Lord Montague who had spoken for her when the lords sat in council and bade him adieu. Afterward there came a moment of hesitation, — only a minute, possibly for silent invocation, — then she spoke graciously to each one in her presence and was led to the block.

So ended Mary of Scots. But in my heart her beauty still liveth as fresh as if she yet among the living.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VI

Francis BACON *raconte dans ce chapitre les démêlés d'*ELISABETH *avec* Marie STUART, *le procès et la mort de cette dernière.*

Le pape n'ayant pas voulu reconnaître l'union de HENRY VIII *avec la belle* Anne BOLEYN, ELISABETH *qui était issue de cette union se trouvait illégitime au point de vue de la religion catholique. C'est ce qui la fit embrasser la religion protestante, plus accommodante.*

*Mais le testament d'*HENRY VIII, *bourrelé de remords, ne laissa aucun doute au sujet de la validité de son premier mariage avec* CATHERINE D'ARAGON, *veuve de son frère, et, par suite, de la nullité de celui qu'il avait contracté avec* Anne BOLEYN, *pendant que* CATHERINE *vivait encore.*

En fait, à sa mort, la couronne fut d'abord donnée à MARY, *fille de* CATHERINE, *avant de revenir à* ELISABETH.

Francis BACON *fait évidemment des vœux en faveur de l'accès légitime d'*ELISABETH *au trône, puisque lui-même, fils aîné de cette dernière, se trouve ainsi prince héritier.*

Pour détourner les soupçons au sujet de son mariage secret avec le Comte de LEICESTER, ELISABETH *eut l'idée de proclamer ce dernier soupirant de la reine* MARIE D'ECOSSE, *et elle refusa de revenir sur cette décision malgré les protestations de son mari (?).*

Dès que commencèrent ses difficultés au sujet de Marie STUART, ELISABETH *montra le plus vif intérêt pour tout ce qui touchait sa cousine. Quand elle sut qu'elle était rentrée en* ECOSSE (1), *elle forma même le projet d'aller la voir, déguisée en jeune homme, avec un gentilhomme de sa cour : pendant son absence, sa chambre aurait été condamnée à tout le monde, excepté à Lady* STRAFFORD *et au docteur qui l'auraient déclarée malade.*

Mais, après réflexion, elle renonça à son projet, montrant ainsi que « sa sagesse était plus puissante que sa curiosité ».

Pendant quelques années, elle parut avoir oublié ce projet.

Lorsque Marie STUART *vint lui demander un sauf-conduit pour se rendre en France* (2), *elle se heurta à un refus brutal, les ministres d'*ELISABETH *trouvant plus prudent de la garder en* ANGLETERRE, *où elle fut conduite de château en château, sans cependant être amenée en présence d'*ELISABETH.

(1) 1560.
(2) 1568.

ELISABETH *fut de nouveau prise du désir de voir la figure de son ennemie; elle demandait à ceux qui la connaissaient des renseignements sur sa beauté, sa taille, la couleur de ses cheveux, la qualité de sa voix, etc...*

Pour satisfaire son désir, on eut l'idée fâcheuse de donner à ELISABETH *le spectacle de sa rivale dînant tranquillement avec le Comte de* LEICESTER, *dans la maison de ce dernier.*

La reine, furieuse, se montra brusquement aux deux convives et adressa au Comte une réprimande que sa partenaire ne pouvait comprendre. Il est étonnant que deux arrêts de mort n'aient pas suivi cette scène.

Il est alors fait allusion à un chiffre employé par Marie STUART *pour correspondre avec l'étranger et au moyen duquel elle s'était plainte du traitement dont elle était l'objet et avait demandé du secours.*

ELISABETH *confia à* Francis BACON *le soin de décrypter cette correspondance.*

« *Il devint évident, pour les moins clairvoyants, que la reine emprisonnée ne visait à rien moins qu'à sa propre intronisation. Ses appels émurent grandement la* FRANCE *et l'*ESPAGNE, *soit en considération de sa religion, soit, en ce qui concerne la* FRANCE, *à cause de sa première union, courte, mais heureuse, avec* FRANÇOIS II, *frère du souverain actuel* HENRY.

« *Bien que beaucoup de lettres fussent difficiles à déchiffrer, et même impossibles, puisque je n'avais pas la clef, le résultat de mon travail fut que j'éprouvai une secrète sympathie pour cette*

pauvre errante, mais je ne m'engageai néanmoins en aucune façon dans une fâcheuse aventure. »

ELISABETH *avait soupçonné* Francis BACON, *quand il était en* FRANCE, *d'être sympathique à la cause de* Marie STUART; *ce soupçon l'avait fortement indisposée contre lui et avait influé sur sa décision au sujet du mariage qu'il rêvait. Mais comme aucune preuve n'avait pu être produite pour justifier ce soupçon, la reine modifia son attitude et* « *désira ardemment avoir* Francis *comme conseiller* » (1).

Il en profita pour faire adopter par ELISABETH, *à l'égard de* Marie STUART, *une attitude si bienveillante que celle-ci ne pouvait justement s'en plaindre.*

En même temps, au lieu de chasser le Comte de LEICESTER, *elle lui donnait le commandement de son armée à l'étranger et l'envoyait comme commandant de la Cavalerie anglaise dans les* PAYS-BAS.

Il y eut donc une période de calme pour Marie STUART, *et si cette dernière avait été bien conseillée, une calamité aurait pu être évitée, car l'esprit hésitant d'*ELISABETH *ne s'orientait pas vers l'idée d'une vengeance implacable.*

Mais il n'en était pas de même de Lord BURGHLEY, *qui était décidé à obtenir une condamnation à mort quand elle serait jugée, — si on peut appeler jugement la décision d'un tribunal où l'accusée sans appui devait prendre le défenseur que lui désigne-*

(1) 1589.

rait son ennemie, — et de plus à faire exécuter rapidement la sentence.

Au cours d'une entrevue secrète entre Lord Burghley *et le Comte de* Leicester, *à laquelle assistait* Davison, *le secrétaire de la reine, ce dernier fut tellement menacé par le Lord qu'il signa pour la reine et apposa le grand sceau sur le terrible arrêt de mort.* Davison *paya de sa vie cette mauvaise action dont la responsabilité incombe néanmoins au Lord précité : cette décision d'*Elisabeth *montre bien que, si elle était assez prudente pour garder sa cousine en prison, en aucune façon « le cœur qui battait dans sa belle poitrine n'était assez dur pour envoyer cette infortunée à la mort avant l'heure fixée par la Providence... »*

Le duc de Norfolk *paya de sa tête la sympathie que lui avait inspirée* Marie Stuart : *il songeait, dit-on, à l'épouser malgré les accusations formulées contre elle.*

L'arrêt de mort arriva à Fotheringay *beaucoup plus tôt qu'il n'avait été prévu par les assistants de la reine injustement accusée. Quels que fussent ses torts personnels, il était certain que tous les complots en sa faveur avaient leur origine hors d'*Angleterre. *Mais comme elle était naturellement le centre de ces conspirations, légalement, qu'elle les connût ou non, elle devait être accusée de trahison. De plus, étant catholique, elle considérait le divorce d'*Henry VIII *avec* Catherine *comme illégal, et son mariage avec* Anne Boleyn *comme illégitime. Il en résultait que les enfants d'une telle union étaient des bâtards et que, par suite,* Marie

*d'*Ecosse *aurait dû succéder à* Marie *d'*Angleterre.

Mais venons à l'exécution.

« *A l'heure fixée de ce triste jour,* Marie *entra dans le grand hall de son château-prison, qui avait été tendu de drap noir à cette occasion. Elle portait un long manteau de deuil qui la couvrait de la tête aux pieds. Ses assistants étaient avec elle. L'exécuteur, aussi en deuil, se tenait silencieux près du bloc. Les Lords anglais* Kent, Shrewsbury, Montague *et* Derby *étaient par deux autour de la pièce, causant négligemment.*

« *La reine paraissait pâle, par suite de manque de sommeil, mais elle était calme. Elle demanda l'assistance de son propre prêtre : on le lui refusa avec une sévérité inutile.*

« *Elle n'ajouta que peu de mots, pria d'une voix claire pendant quelques minutes, recommanda à Dieu son âme souffrante et à* Philippe *d'*Espagne *sa querelle avec* Elisabeth *et sa revendication au trône.*

« *Alors elle s'avança, laissa son manteau glisser jusqu'à terre et se tint devant eux vêtue d'une robe rouge sang, dans cette attitude aimable et attrayante, très naturelle à toute femme, et qu'elle possédait au plus haut degré.*

« *Elle dit adieu à ses suivantes, remercia Lord* Montague *qui avait plaidé pour elle devant le conseil et lui dit adieu. Elle eut ensuite un moment d'hésitation, une minute seulement, peut-être pour une invocation silencieuse. Elle parla gracieusement à chacune des personnes présentes. Puis fut conduite au bloc.*

« *Ainsi finit* Marie *d'*Ecosse.

« *Mais dans mon cœur sa beauté vit encore aussi fraîche que si elle était parmi les vivants.* »

Chapter VII

Her majesty soon had matters of great import to consider, Events crowded close upon the preceeding, and whilst a lion watched in strong holds, foxes spoiled the grapes, as in former aeons, according to tradition.

No enemy doth so doughtily throw down his bold defiant challenge as Philip, true son of Spain. None takes up that glove with greater ease or with more skill than Elizabeth.

Mary did enjoin upon Philip such a course, and, as in many cases, the subjects did have a greater love and more devotion to the head of the church than truth and loyalty to either country or queen, there was somewhat of confidence wanting as rumors of the Armada from Spain reached the far away seamen.

When they put out, however, many hundred Englishmen, of whatever communion, rose in defense. The love of home is a stronger affection, in some doughty servants of the Pope, and of England, than the love of things which pertain chiefly to that

religion of which much is rumored but much less known.

Even more zealous and blinded servants of the church of the old religion, roused with fury, did run to fight insolent Spain, to protect life and home, than came to aid, summoned to assist by the Pope's command. Indeed few made any sign to manifest their allegiance to aught but England.

The Armada dispersed partly through the ready action of England's seamen, partly through the tempest of the flood, Catholic Spain needed still a wariness, subtle, sleepless. Many of the old faith, as it was then styled, remained in different portions of the country; these yet smarting under the blow to the hope of restoring the Church of Rome to surpremacy, that the execution of Mary of Scots gave them, were not at heart good subjects, but the spirit and daring that Elizabeth showed, had effect.

With her overweening passion of vanity, was mingled a strong hatred of war, and wish to outcraft the enemies of a royal government whose head was a woman, or in common speech, not of the ablest sex. Events duly sanctioned a claim to the heart of Henry, her grandsire; for Henry, the Tudor who most upheld the glory of that line of kings of which he was first, was a mirror to my mother in divers things.

Queens are not like common folk. They often control opinions as well as their estates, and Elizabeth's strong will was not one that could be resisted. Her policy made Parliament and her Privy council each suppose, not only that their wisdom

did so govern England, but that she herself was (in a degree truly wondrous for a descendant of the line of kings, like the royal sire and grandsire of famous memory) controlled by advisement of the men that compose these bodies.

No doubt they did not lack occasion at one time and another to modify this notion, yet her wit was seldom unequal to occasion, while a perplexity rather sharpened than dulled, and actual danger made as a two-edged sword.

Elizabeth throughout lost much by bluntly daunting my artful sire. Her wedded lord, not being acknowledged such publicly, nor sharing in her honors, was but à cipher, albeit standing where he should multiply the value of that one. For the space of nineteen of twenty years, my father, gay court idol as he was, guarded his secret and basked in the sunshine of royal favor.

Therefore we must marvel to see him later claim advantage of her majesty's bold mood to take another partner to his bosom, rightly divining that she would not show cause why such a union could not be fitly considered or consummated, but venturing not upon full confession thereof.

However, her majesty dwelt not for long in ignoble inaction — the force that she gave to her angry denunciation affrighting the wits of this poor earl, until he was again turning over expedients to rid her of this rival. Suspicion again fell on the misguided man, of seeking to murder the partner of his joys, but Heaven brought his own doom suddenly upon him. So doth this act end.

My mother was nearly distracted with grief, remorse and despair for a space. Upon my brother's return, to take the favorite's place, she bent on Essex the fonder love of her heart and gave much gracious attention to his honor and the furtherance of her designs regarding him.

Indeed, much harm was wrought to others than themselves, for great the court scandal regarding love messages betwixt them, as though they had been mindful only of pleasure, so that the lords of her council winked visibly at it, lest it enter at their eyes; for'twas dangerous for any onlookers, if the eyesight were keen and saw behind those masks.

The men to day are too night for good sight, but my faith was formally pledged to write it as I believed it, I may say, knew it, not blenching nor omitting the sin of either.

To our mother is the fearlessness that Essex showed to be traced directly, and that promptness of judgment in a sudden calamity; but with sufficient time given to deliberate, Essex, even more than she, would show a variety of opinions in so swift succession, you must use much wit to gain one he would give his name unto. When their wills should be matched'twere no light task to decide as to the result.

Like his mother in temper he could break, but never even slightly bend, and in the most of such trials, no end that most exasperating method of contest resulted in, could be worth much, as it was more frequently accidental than planned, —

therefore the peace could never long endure.

Such a flitting sunshine is sometimes the brighter, more golden, more dazzling. Those who were of a discreet disposition, basked in the rays, and smiled while fair skies did bend over us, but none knew when the tempest's wrath might change our bright day to black night, and a darkness more dire, said some, than Egypt's plague, cover heaven's dome.

My lord of Essex presumed too much upon secret liking and in a short time found himself less honored than crossed or chided. Should we, therefore, marvel to see him haughty and overbearing when chafed, genial and generous when smoothed? nor so much doubt this swift change up and down of his fortune had such effect upon his spirit? and imagining that his footing were secure, fell from safety into great danger, as the astronomer who was gazing on the heavens to study the stars, fell into the water?

Crowns must be as of old, night and daytime well attended, or some wild rout, waiting in ambush rapine's black, opportune time, without a warning steal the glory of the land, leaving behind them merely desolation. This was narrowly averted in England, securely as her crown is watched, nor did these empty headed tools do aught but obey a superior mind, — that of my brother Essex.

It is undeniable, — I must say to make these things as plain to all as it could be if he himself repeated these sentences, — his original plan much more intended my plain right than his own, but I refused to listen to the charmer in the ill-deser-

ving, ill-succeeding design. So that some such fiery rebellion on the earl's part, was perhaps only a manifestation by way of bragging shows, or many flaunts of various intents, that not I, but my gayer brother was the darling, or the minion, of our people, especially of the city.

Had it not met the overturn deserved, the younger of the sons would inherit ere the elder. By law this could occur only when the rightful, or, as we name him in our country heir-apparent hath waived his rights. As I was known, not as his brother only, but as the queen's first-born, such plots should at best naturally await my full knowledge and consent.

But puffed up thus with show of military glory, an entrance to power (whose signs the robe, the crown, scepter, and state so worked on his inflamed fantasy, as to have far more value than royal sword), opening with very small tap on his outer door, it may be only natural and easily accounted for, though not so easy to meet.

This was much aggravated in my mind by some private assurances that had so deceived me, that I saw not a sign of danger, but trusted his word, nor imputed those assurances to aught but good will, expecting right and honest trustworthiness of Robert as a gentleman, both by that royal blood that is our heirship, and by the old time gentle nurture he received as ward of Devereux.

It did behoove me to be wary, yet for my Prince Robert I took desperate hurts. As the danger many hundred times verified fear of our old compeers,

with an angry heart, I oft saw Essex summon in minions to sit in halls of judgment, in whose hands his very life was in peril. He would turn from the wisest words of hundreds, ruled by the hardy sons England so loved.

Most persons in my lord's liking, but least honored, ho served honorably, however, in the foreign fighting, will perhaps come under men's censure when the truth is made known; whilst some of our Irish troops found they had not well understood the intentions their leader had cloaked in his own high spirit or bold will. He found simple and quite easy ways of binding men to the great treasonable undertaking, by a representation which contained but a modified figure of truth. Men adventured fortunes so unthinkingly, that ruin of their hope was ruin against which nothing availed.

It cannot now alter the fate of any, high or low if the matter be given a full rendering as it is now found herein; but our great struggles in the interest of Earl Robert, have many most indisputed returns even as the Holy Scriptures saith : « With such measure as ye yourself do mete, it shall be meted to you. »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VII

L'exécution de Marie Stuart *entraina une guerre avec l'*Espagne. « *Aucun ennemi ne lança si courageusement son fier défi que* Philippe, *vrai fils d'*Espagne. *Personne ne releva ce gant avec plus d'aise ou d'adresse qu'*Elisabeth. »

L'annonce que l'Armada espagnole avait pris la mer et se dirigeait vers les côtes anglaises provoqua une explosion du sentiment national, même chez les catholiques plus dévoués à leur pays natal qu'au Pape et à une religion qu'ils connaissaient mal.

Comme on le sait, l'Armada fut dispersée par la tempête ainsi, ajoute BACON, *que par l'action prompte des marins anglais.*

ELISABETH *fut donc momentanément débarrassée de la menace espagnole et put s'occuper des affaires intérieures de l'*ANGLETERRE.

« *Son habileté politique laissa le Parlement et son Conseil Privé croire que c'était leur sagesse qui gouvernait l'Angleterre et dirigeait la Reine. Sans doute, les occasions ne leur manquèrent pas pour modifier cette manière de voir, mais son adresse à elle fut rarement inférieure aux événements, stimulée plutôt qu'affaiblie par les difficultés rencontrées, le danger faisant d'elle une épée à deux tranchants.* »

Le Comte de LEICESTER, *qui souffrait de n'être aux yeux du public qu'un vulgaire courtisan particulièrement favorisé par la souveraine, eut l'idée de se marier, espérant que la Reine ne s'opposerait pas à ce mariage, puisqu'elle ne voulait pas avouer leur union secrète.*

Mais ELISABETH *se montra tellement irritée qu'il en vint à chercher les moyens de se débarrasser de sa seconde femme, comme il avait fait de la première.*

Il mourut sur ces entrefaites et ELISABETH *fut* « *presque affolée de douleur, remords et désespoir* ».

*C'est alors que le Comte d'*ESSEX *devint grand favori et que la reine reporta sur lui « l'ardent amour de son cœur ».*

Au sujet de la nature de leurs relations, BACON *s'exprime ainsi : « En réalité, beaucoup de tort fut causé à d'autres qu'eux-mêmes, car, malgré le grand scandale de cour concernant les messages d'amour qu'ils échangeaient, bien qu'ils n'aient recherché que la distraction, les Lords de son Conseil fermaient les yeux à moins que le scandale ne fût trop public : il était dangereux pour tout spectateur d'avoir un regard trop perçant et de voir derrière ces masques.*

« Les hommes d'aujourd'hui sont trop près de ces événements pour bien les voir. Mais ma conscience m'ordonnait impérieusement d'écrire ces choses comme je les croyais ou plutôt comme je les savais, sans diminuer ou omettre les fautes de chacun. »

C'est à ELISABETH *qu'*ESSEX *devait son courage, sa promptitude de jugement en cas de danger. Il était évident que, lorsque leurs volontés seraient opposées, il serait difficile de prévoir les conséquences.*

Comme elle, il pouvait rompre, mais jamais plier.

Les événements les plus tragiques ne tardèrent pas à survenir.

ESSEX *présuma trop de l'amitié de la reine et il tomba bientôt en disgrâce. Il resta néanmoins hautain et impérieux dans ses colères, devenant généreux et génial quand il était calmé.*

*Il semble qu'*Essex *ait voulu entraîner* Francis Bacon *dans une conspiration contre la reine.*

« Il est indéniable et je dois rendre cela aussi clair à tous, que son plan original visait beaucoup plus mon plein droit que le sien; mais je refusai d'écouter le charmeur... »

Essex *continua néanmoins ses préparatifs, n'écoutant pas les conseils de prudence et ne s'entourant que de compagnons hardis et imprudents comme lui.*

Le chapitre se termine par cette citation de l'Ecriture Sainte : « On emploiera à votre égard les mesures que vous aurez employées vous-même. »

Chapter VIII

For a short space, this rebellion of the Earl of Essex hardly showed as such, having been by the counsel of his friends, kept wisely back when he purposed landing a large body of soldiers at Milford Haven, expecting many to join his forces as they moved on toward London and contenting the proud soul, swelling to bursting in his breast, by taking forth two hundred of his choicest spirits to give a show of greatness and aid him in the secret projects that he was hatching.

His plan was nothing less than a mad design to

take possession of the court; his assistants, Davers, Davis and Blount, being well known, might enter unchallenged with a sufficient number of aids that scattered about should likewise cause no remark. At the given sign they were so seize, without confusion, the halberds of the guard, take stand, each in his previously assigned place — one to old the guard chamber, one to possess himself of the hall, and a third to keep watch at the gate — whilst Essex should enter the presence chamber and virtually get possession of the queen, under pretense of complaining that certain of her advisers and informers were his mortal enemies and making bold to desire her majesty should bring these men to trial, should promptly name some who were neither wanting good favor nor deficient in courage to occupy the places so made vacant. Then was Parliament to be called to make concessions and the city itself to be under his control.

This plan, known perfectly to Southampton, the chief of his friends, manifestly suited that adventurous assistant well, but it failed in execution as we know.

The unwonted stir in all quarters, while Earl Robert had the measure of liberty he enjoyed, made her majesty watchful; also the assembling from every county of England of noteworthy men, nobility and military being chiefly observed, — not however, throngs, but slow gatherings as though one drew afterwards another — escaped not her eye, whereupon the guard at court were made aware of danger and the number doubled. Report

thereof, coming to the Earl of Essex greatly excited his fears lest his plot had been discovered, and hastened the end.

From the first, my lord of Essex, whose whole thought clun to his original plan for seizing the Tower, — relying upon the inspector of the ordnance who had vowed to surrender the keys, — and afterward, from such point of vantage surprising and possessing the city, attempted to win the favor of the Protestants overtly, and of his Jesuit acquaintances covertly, promising the latter, I am truly informed, that he would restore the Catholic faith, and, as his innermost being was mightily swayed by imagination, I think he persuaded himself that hold on the people was sufficient to carry out these simpler plots, whilst he doubted her majesty's graces would undermine a hope built on the faith and affection of the gentlemen that were among his company. Therefore he determined that a surprise would be attended by too many dangers and trusting greatly to the love of the citizens, fell back on their aid. Twas Candlemas term ere his plan was so far digested.

His liberty being little restrained he had ample and constant means of carrying out his plans. As he was not confined to his chambers at court, it was necessary to send for him when he should appear before the council, but when this was done, my lord boldly refused to go and straightway disseminated a rumor that in going thither in the evening he was set upon and nearly drowned by

Cobham, the tool of Sir Walter Raleigh and Sir Walter himself.

But unfortunately this tale was frequently varied by the earl, and at one time he did give out that four Jesuits had made an attack four days before, for the same or similar purpose. This weakened his case so much that but few came at his call when he went forth bidding them arm and fight for their king. In truth he saw not many people out, for her majesty took the wise precaution to give order : « Arm and wait in readiness within for the call. »

Losses unthought of, hosts of hamperers where he had put boldest confidence that most loyal helpers would sustain him, with his hasty measures, much weaker troops, as well as a most utter want of any true indubitate remnant of every king's whole right — that is, simple honor — I know, were the controllers which made his fate certain.

But with him were not less than fifteen score of the principal gentlemen, a company well chosen, containing on the part of the nobility, Earls of Rutland and of Southampton, Lord Sands, Mounteagle, with others; behind him he had left Earl of Worcester, Lord Keeper, Lord Chief Justice, Her majesty's Controller, and Bearer of the Seal, — who had come to meet Lord Robert — themselves enduring imprisonment in his house, but they remained not long in duress.

The tour of the city being well nigh made, my Lord's party met her majesty's troops led forth by the admiral. Blount was wounded, Tracy killed; then my lord returned to his own house, and barri-

cading the two great gates, defended the house on all sides, but availed not long. First he begged for the safe conduct of the countess, then surrendered.

Many important papers having been destroyed by the earl, many features of their plot were never brought out, Earl Essex himself saying, « They shall be put where they cannot tell tales ». But evidence was sufficient to prove the guilt both of my brother and Earl of Southampton. Essex's plea, that he was not present at the consultation that five treason-plotting noblemen held at Drury House, aided him not a whit, for his associates incriminated him, and such of their writings as had not been destroyed were in the handwriting of the Earl of Essex, and they were acting as he directed. The evil his acts scattered widely even in the realms across the sea.

Kings must have some happy guard as firm of heart, and even so strongly furnished forth to war, joust, tourney or other kind of battle as ancient Alexander, his picked guards. Failing of his helpers, that would-be king was held for trial for treason, condemned, made to tell his ambitious designs, tortured, — for in the prison, vile men, his keepers, by arts more pitchy-hued than hell, having obtained a permittance to cause pain sufficient to burst the seal upon the lips of the maddened Essex, with burning irons put out both lovely eyes, — then coldly excuted.

No tale of ages be ore our blessed Savior suffered such death, has one half the woe of this. Even the

barbarians of any age, would burn men to cinders less murderously.

O God! forgiveness cometh from Thee. Shut not this truest book, my God; shut out my past — love's little sunny hour, if it so please Thee, and some of man's worthy work, yet Essex's tragedy here show forth : then posterity shall know him truly.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VIII

*Pendant quelque temps, cette rébellion du Comte d'*Essex *fut contenue par ses amis : il se proposait de débarquer avec un corps imposant de soldats, à* Milford Haven, *et de marcher sur* Londres, *espérant que de nombreux partisans se joindraient à lui.*

Son plan ne visait à rien moins qu'à s'emparer de la Cour. Ses amis Davers, Davis *et* Blount *auraient pénétré dans* Londres *avec un nombre suffisant de partisans qui se seraient dispersés pour éviter d'attirer l'attention. A un signal donné, ils devaient saisir les hallebardes de la garde et prendre position dans des endroits désignés à l'avance : l'un occuperait la chambre de garde, le second s'emparerait du hall, le troisième surveillerait la porte. Pendant ce temps* Essex *pénétrerait dans la Chambre de la Reine et s'emparerait virtuellement de sa personne sous le prétexte que certains de ses conseillers et informateurs à elle étaient ses ennemis mortels à lui. Demandant alors à Sa Majesté de mettre ces hommes en jugement, il nommerait*

quelques-uns de ses partisans pour occuper les vacances ainsi faites.

Le Parlement serait ensuite appelé à régulariser les choses et la Cité serait placée sous son contrôle.

Ce plan, parfaitement connu de SOUTHAMPTON, *son bras droit, échoua parce que la Reine mise en éveil par le tumulte provoqué par le Comte Robert, par l'arrivée à* LONDRES *de personnages venant de tous les Comtés de l'*ANGLETERRE, *par la nouvelle de réunions secrètes où les assistants se rendaient isolément, avait fait doubler le nombre des gardes de la cour d'entrée.*

*En apprenant cela, le Comte d'*ESSEX *comprit que le complot avait été découvert et il brusqua les événements.*

Tout d'abord, pour s'emparer de la Tour, il avait gagné l'Inspecteur de l'Armée qui avait promis de livrer les clefs. Pour s'emparer de la ville, il essaya de gagner les Protestants et les Jésuites, promettant secrètement à ces derniers de restaurer la religion catholique.

Comme il était libre, il était nécessaire de l'envoyer chercher quand il devait comparaître devant le Conseil.

Quand on l'envoya chercher, il refusa hardiment de s'y rendre et il fit répandre le bruit qu'en y allant, le soir, il avait été renversé et presque noyé par COBHAM, *le serviteur de Sir* Walter RALEIGH, *et par Sir* Walter *lui-même.*

Malheureusement, il varia fréquemment dans son récit et il raconta même que quatre Jésuites

l'avaient attaqué quatre jours avant, dans le même but.

Cette attitude affaiblit son prestige et peu de partisans répondirent à son appel quand il leur demanda de prendre les armes pour combattre pour leur Roi.

La Reine ELISABETH *avait d'ailleurs pris la sage précaution de donner l'ordre de courir aux armes et de se tenir prêts à répondre à son appel.*

Avec lui, il n'y avait pas moins de trois cents des principaux gentilshommes du royaume, dont les Comtes de RUTLAND *et de* SOUTHAMPTON, *Lords* SANDS *et* MOUNTEAGLE.

Chez lui, il avait laissé le Comte de WORCESTER, *Lord Chancelier, Lord Chief of Justice, Contrôleur de Sa Majesté et porteur du Sceau, qui étaient venus le trouver.*

*Près de la Tour, les partisans du Comte d'*ESSEX *rencontrèrent les troupes de Sa Majesté conduites par un Amiral.*

BLOUNT *fut blessé,* TRACY *tué.*

Alors ESSEX *retourna chez lui et s'y barricada. Mais il ne résista pas longtemps, demanda un sauf-conduit pour la Comtesse et se rendit.*

*Comme il avait détruit la plupart des papiers concernant le complot, il ne peut en être fait état, mais l'évidence était suffisante pour prouver la culpabilité d'*ESSEX *et du Comte de* SOUTHAMPTON. *Il prétendit bien qu'il n'était pas présent à une réunion que cinq conspirateurs tinrent à Drury-House; mais ses partisans l'accusèrent et ils produisirent des documents écrits de sa main.*

On raconte que, dans sa prison, ESSEX *fut soumis à la torture, « les fers rouges étant appliqués sur ses beaux yeux pour obtenir ses aveux ».*

Puis il fut froidement exécuté!

Cette fin tragique et les atrocités qui l'accompagnèrent impressionnèrent vivement Francis BACON.

CHAPTER IX

How like some night's horrible vision this trial and awful torture before his execution must ever be to me, none but the Judge that sitteth aloft can justly know. To sharper clamors, stiffled cries of piteous means are added, and my ears hear Robert's voice, so entreatingly opening sealed doors, haunting all dreams, greeting every day that doth dawn on our home.

All the scenes come before me like an acted play, but how to put it away, or drive it back to Avernus, its home, O, who can divulgue that greatest of secrets? None.

It hath so tempered the hot rush of blood in my veins that I feel myself becoming old ere it be time. It is the one thought in my hours of day, my only dream by night, for there was my own aid, not to him but to my mother, the queen, which hurteth the memory more than tongue can tell.

Yet such terrors held me that I could not realize aught beyond that day, nor did I believe any such curse one half so likely of lighting suddenly upon the youthful head of my hasty lord of Essex, most dear to the queen, as it was to rest for aye upon my fate. The event of the earl's deat never for an hour, or even for a moment, seemed possible to me after Robert stooped his pride to send our proud mother her pledge, given as if in doubt some great harm might ever threaten; although neither, surely, thought it from the queen his evil would threat. He relied vainly, alas! on this promised aid.

After I am dead, must my name live among men cleared from all sorts of blot or imputation of wrong advice to Queen Elizabeth in the trial of Essex for treason. A queen has many to aid if the case require, but a sudden justice pursues a subject that taketh any liberty in matters of state. When the offence is from her true son building mighty hopes upon the overthrow of the power of our queen — not making the sinfulness less, rather greater, his punishment most naturally is greater. It is justice, yet how it doth blow my heart.

This story my love stayeth so long upon — the saddest in any or all the known languages — must be know. The Earl of Essex son to her majesty, and a brother bred — bone, blood, sinews as my own — was sentenced to death by that mother and my counsel. A queen's edict, if not her iron hand, killed such a man that for valor and manly spirit was unequalled.

Sole accountant must I be hereafter for the share

I had in my brother's sorry fate, but none here will fully acquit me, and so my worthiest opponents have many notable advantages. In so far as this is unjust, I do hereby demand true and rightful examination by any man that doth regard my brother's case and his sentence as greatly altered by my counsel and reporteth the same everywhere.

At man's many harsh insinuations or open obloquy, my indignation swelled till my heart was too great. Native pride would cause one to seek a means of showing the true state of matters for justification. True he is only actuated by his worse growth of motives, but the fact is irrefutable — a most simple and natural desire for just and worthy men to give him full dues.

Most (or at times, truth to say, all) seek for true respect; the most of us insure this, no doubt, by our lives; but occasion, that ariseth when least looked for, may mar fairest prospects most suddenly. An unexpected event may blast his future with sorrow.

Let my plea be heard and just judgment be rendered. I will ask but this, « aye, strike but list to me », and mark how love is always manifested in our intercourse at all the times of meeting in prison, many of my written protests and entreaties to Essex to turn him aside intending merely his own good, the safety of his own person.

If he had but heard my advice; but he heeded his own unreasoning wishes only. Whilst succeeding barely in this attempt to win so much as a hearing, yet did the true love I bore so move me

that from my care of Essex I took a charge that greatly imperilled my personal pretensions, as I did occupy my utmost wit, and even adventure my own fortunes with the queen, to attempt the reintegration of his.

So angry, scathful, irrational, dangerous to all near her, Elizabeth became, blame would lie on any man who did rouse wrath so suddenly awaked, so long continuing, so destructive. All efforts to reintegrate the fortune of him I loved but gave the raging fury food. It kept that desperate, untamed Tudor spirit doubly enraged, and her bitterness of heart showed the despair she carried. Yet that — or linked chains of like events, upheavals of urgent sort, or unrest daily — would never push such a person as far as the point of withdrawal.

Queen Elizabeth yielded naught upon the question, though it is known commonly that persuasions swayed her often, even when object seemed as armed against it. Yet this disposition was not paramount when I made my plea in behalf of him whom loving trust happily kept in check when a word of dubitancy would prick as with a spur.

Reasoning that no power should prevail with her majesty, I felt how ill-advised a sacrifice of life and its enchantments must be, that surely would be of no effect. I have spirit of sufficient fire, I think, for such hap as is probable to my station, not enough to support me in torture, nor to lead forth any *enfans perdus.*

Seeing the hopeless state treason-loving Essex was in, I knew I had but to continue my plea,

urging that forgiveness might be accorded to Essex, to close the last egress from a cell, or lead to the gallows. Thus was my way hedged about, thick clouds hid the path from sight.

Besides my secret story no correct one shall be left, as her majesty taking a liking, early, of my writings upon a part of late negotiations, required a species of justification of the course (which none surely showed) and carried it, indeed, so as in man's sight, Robert is held abhorred. I, the clerk, did the writing at Queen Elizabeth's behest, though I did it but at her express commands and always as secretary to her majesty. Verily scarce a word remained unaltered. The language, even, was not wholly such as I wished to use, as all was subjected to her painfully searching scrutiny, and many a sentence did her weak fear, her dread of execration, make her weigh and alter, whilst her jealousy culled out my every name of the noblemen who were charged with a lack of loyalty and the style that I employed when I said aught concerning Robert.

For my honorable and just style of « Earl Essex and of Eve », as « my lord of Essex » and « my lord Robert », — on many a page similar names and terms, — her majesty would suggest that it be merely plain Essex or in place of that « the late Earl of Essex ». It approved itself to her in such a degree, that my first books were suddenly and peremptorily suppressed and printed according to command, *de novo,* thereby only the sure proof giving of a judgment sharp on his lordship's ills,

but subtle concerning her own; and assuredly the world may see that though she might be excellent in great matters she was exquisite in the lesser.

That history I have desired above every other work to write, that a coming people in the future having read the false declaration made in writings given then, blinding eyes to deep, justly censured wrongs, might understand motives of action as well as the true history of events. Surely a son doth sit close at hand and should see clearly to limn truly. This I know I have accomplished, nor glozed nor blenched in my account.

It must be acknowledged that the crime for which he suffered could not anywise be palliated by his past services or bravery, but, had the signet-ring that he did desire to present reached Elizabeth, Robert, the son madly loved, might have received a royal remitment, inasmuch as it was her well-known seal and token. This did fail, however, to act as peacemaker as it came not, for good reason, to her majesty's eyes. Dreadful was her passion of anger and her bootless sorrow of heart on finding that our proud hero had so stooped, and was not met. As he had been led to believe he had but to send the ring to her and the same would at a moment's warning bring rescue or relief.

It was long enough, in truth some time thereafter, ere this fact became well known, her majesty coming unto the knowledge but a short period ere she died. After our misguided queen's last murder, however, was by a chance only prevented, it was freely bruited everywhere. It was then that I also

found that this most precious — yet, by his fortune, truly valueless — token came short of its desired or rather intended end.

All joys died with Essex in both our bosoms; for her all peace, as well, and she declined toward her own end from day to day, visibly, even while she strove most to hide her weakness.

Sin oft strongly wars in the mind, and if no murderous act be done, bears wrong much yoked with humility; but if crime be on a person's hands, many a rout of jeering devils come into his soul of which the worst is pride. So fared her majesty, Queen Elizabeth.

Her whole spirit was but one infernal region, a realm of Pluto, untold days in her times of mirth, or times of staid and very grave deportment; for the blood of her youngest born was upon her royal hand, if not that of many others, heirs to a future of pain.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE IX

« *Le juge qui siège là-haut peut seul savoir réellement quelle horrible vision restera toujours pour moi de ce jugement et de cette cruelle torture qui lui fut infligée avant l'exécution. Mes oreilles entendent, à travers les clameurs les plus aiguës, les cris étouffés et la voix suppliante d'*Essex. *Toutes ces scènes défilent devant mes yeux, comme dans un drame, et je ne puis les chasser. Cela a tellement ralenti le chaud afflux de sang dans mes veines que*

je me sens vieillir prématurément. J'y pense constamment jour et nuit.

« *Je ne croyais pas à la possibilité de la mort de* Robert, *car il avait envoyé à notre fière mère son serment (de soumission), comme s'il avait prévu qu'un grand danger le menaçait.*

« *Quand je serai mort, puisse mon nom figurer parmi ceux des hommes qui sont dégagés de toute basse compromission et qui ne sont coupables d'aucun avis injuste donné à la reine* Elisabeth, *à l'occasion du procès d'*Essex.

« *Une reine doit montrer beaucoup d'indulgence, mais une justice rapide est nécessaire envers tout sujet qui conspire contre son pays. Quand l'offense vient du fils de la reine, qui veut la renverser, la faute est plus grave et la punition naturellement plus sévère. C'est la justice, mais combien cela heurte mes sentiments!*

« *Cette histoire, sur laquelle mon amitié me fait m'arrêter si longtemps, la plus triste qui ait été racontée dans n'importe quelle langue, doit être connue. Le Comte d'*Essex, *fils de Sa Majesté, frère engendré par la Reine comme moi (os, sang, muscles), fut condamné à mort par cette mère et sur mon Conseil. Un arrêt de la Reine, sinon sa main de fer, tua cet homme qui ne fut jamais égalé par la valeur et le courage.*

« *Je dois être seul responsable de mon rôle dans le triste sort de mon frère. Mais personne ici ne m'acquittera complètement et mes très honorables adversaires ont aussi des avantages notables. Et comme cela est injuste, je demande qu'un examen*

loyal et vrai soit fait par tout homme qui considère le cas de mon frère et sa condamnation comme ayant été beaucoup atténués par mes conseils, et que cela soit répandu partout.

« *A plusieurs sévères insinuations ou blâmes, mon cœur indigné enfla à éclater. L'orgueil naturel inciterait à chercher, à montrer comme justification les choses sous leur aspect vrai...*

« *Que mon plaidoyer soit entendu et un juste jugement rendu. Je ne dirai que ceci : Frappe, mais écoute.*

« *Remarquez comme l'amitié s'est toujours manifestée dans nos relations, dans toutes nos entrevues en prison; beaucoup de mes protestations écrites et de mes supplications à* Essex *ne visaient que son bien et la sécurité de sa personne.*

« *S'il avait seulement suivi mes conseils! mais il n'obéissait qu'à ses désirs irréfléchis. En tentant de lui obtenir une audience, le vrai amour que je lui porte est tel que je n'hésitai pas à compromettre grandement mes prétentions personnelles, car je consacrai toute mon habileté et risquai même ma propre situation auprès de la reine, pour essayer d'obtenir sa grâce.*

« *Tous mes efforts n'eurent d'autre résultat que d'exciter la colère d'*Elisabeth.

« *Elle fut intraitable. Il est connu que la persuasion pouvait souvent l'influencer. Mais elle n'était pas dans une telle disposition d'esprit quand je fis mon plaidoyer en faveur d'*Essex.

« *Comprenant que rien ne pouvait ébranler la*

Reine, je sentis que le sacrifice de la vie et de ses enchantements serait inopportun.

« *Je vis donc qu'il n'y avait qu'à continuer ma plaidoirie en suppliant que la grâce soit accordée à* Essex *de rester en cellule ou d'être conduit aux galères. C'est ainsi que ma voie était limitée, d'épais nuages cachant à mes yeux le sentier à suivre.*

« *En dehors de cette histoire secrète, il n'en restera pas d'autre qui soit vraie...* »

Bacon *raconte alors qu'*Elisabeth *lui prescrivit d'écrire un récit de la conjuration d'*Essex *pour justifier sa conduite à elle. Elle en imposa la rédaction, ne permettant à* Bacon *aucun changement. Elle lui défendit d'employer les expressions* « Comte d'Essex *et d'*Eve » *ou de* « *Mylord d'*Essex » *ou de* « *Mylord* Robert », *n'admettant que celle de* « *défunt Comte d'*Essex ».

Le compte rendu imprimé comportait une appréciation sévère de la conduite de Robert *en même temps qu'un plaidoyer en faveur d'elle.*

« *C'est pourquoi j'ai voulu écrire cette histoire pour que la postérité, à côté des fausses relations faites dans les écrits inexacts publiés à ce moment, puisse comprendre les motifs déterminants et connaisse la véritable physionomie des événements.* »

« *Evidemment le crime du Comte d'*Essex *ne pouvait être pardonné en considération de sa courageuse conduite antérieure.* »

Il est alors question d'une bague-cachet que Robert *aurait envoyée, de sa prison, à* Elisabeth, *comme signe de soumission, et qui, probablement,*

aurait décidé cette dernière à se montrer plus clémente.

*Malheureusement, cette bague n'arriva pas à la reine, qui n'eut connaissance de cette démarche du Comte d'*ESSEX *que peu de temps avant de mourir.*

*La mort du Comte d'*ESSEX *affecta douloureusement* ELISABETH *et* BACON.

« *Toutes les joies moururent, avec lui, dans nos deux poitrines. Pour* ELISABETH, *toute paix disparut et elle déclina de jour en jour, visiblement, malgré ses efforts pour cacher sa faiblesse.*

« *...Le sang de son plus jeune fils était sur sa main royale et le reste de sa vie ne fut qu'un enfer.* »

CHAPTER X

Whilst I write all, I see most clearly not my own folly but my sinful weakness like as it must in the sight of one Divine and Supreme Judge of all creatures appear. In the blindness and confusion, the moment's question loomed up before me and blotted out love, honor, all the joys of the past or dreams of far off fame. That brief duration far outvalued eternity itself.

Saving my own life in this way, is paying much for that I would indeed fain lose; my life no longer seemeth fair, save as I spend the time for

others' good. Life to a scholar is but a pawn for mankind.

O Source infinite of light, ere Time in existence was, save in Thy creative plan, all this tragedy unfolded before Thee. A night of Stygian darkness encloseth us. My hope, banished to realms above, taketh its flight through the clear air of the sciences, unto bright day with Thyself. As Thou didst conceal Thy laws in thick clouds, enfold them in shades of mysterious gloom, Thou didst infuse from Thy spirit a desire to put the day's glad work, the evening's thought, and midnight's meditation, to find out their secret workings.

Only thus can I banish from my thoughts my beloved brother's untimely cutting off and wrongful part in his trial. Oh, had I then one thought of the great change his death would cause, — how life's worth would shrink and this world's little golden sunshine be but as collied night's swift lightning, — this had never come as a hound of the hunt to my idle thoughts.

As it is now, the true meaning of events is lost to me. The heaven's declare God's glory, but the Scripture doth speak nowhere of His will being thus declared. In order to undertake this, our minds must be inclined to his instruction.

No mishap of fate or evil fortune which hath befallen me of late, can make such sad impression on the heart as this unceasing sorrow; and of all joys possible to my future, none is to mine eager spirit so enticing as my earnest hope of meeting Robert in that world of bliss when all earth's

sorrows have ended, and of hearing my greatest evil-doing by his word forgiven.

O grant our request, Thou infinitely gracious Father. As our Lord was crucified that we might live, that sin washed in his blood, might be remitted, blot out all our transgressions. Though our sins be as scarlet let them be white as wool. As far as the East is from the West, as height is from depth, so far remove wrong from our minds and all iniquity from our hearts, for with the Lord is mercy, and plenteous redemption.

The wrong turbulent Robert did me to work out a strange, ay, bold design, now is to be forgotten and wiped from the minds recollection.

To know my own part I study, for example, early conditions, or waste oil in turning over the manuscripts of our English crown, her rights, wrought out with strong emphasis so long, even of bloody war cut short by play of Salic law. At a time when fair Marguerite kept my keener mind in thrall, a wish to be much honored turning my thought one only way, tyrannically, the Salic, so called, law being the iron axle on which succession of our male sex — disinherison of the females — revolved, I did in fine learn said Salic law had like ground as the Common, or more correctly was only transmitted orally.

So, wish or will by a tradition (only so given) worked cunning wrong, nor can the sons whom disinherited women bear, though having fully as good blood, hold the princely rank which heirs to king's sons by the law do hold, so it is truly a query.

England hath set up a standard which was secure. Kings have fear when they are engaged on the one, a graver question may rise on the other side.

Our mother although much loving this kingdom and people, loving adulation not in youth only but in age at the flood of dower, when as there arose question of a successor procured an act of Parliament (to prevent mere mention of, not to say argument, remark and interchange ofmen's opinions in regard of, the succession) to be passed, making it unlawful to speak upon this matter.

Whoever supposed therein was a true story of secrets of great moment, kept silence, inasmuch as a cloud threatening danger of the law was ever upon them. The few that knew these inner, cruel stings, these questions concerning justice, expediency, as well as permanency of measures so unfathomable in respect of the motives, never allowed hope of our crown to die, but themselves were taken from things of time before Elizabeth's reign drew to tragical close. A like accidental death took the earl, so that none, in whom nature could, so to speak, prompt his stammering tongue, was left to plead my cause. Also papers long guarded with care (which were at that distant day evidence of most or chieftest weight, such testimony as one could procure sworn in the presence of the reputable witness aforesaid, a physician to the queen) being stolen by the emissary and base hireling of one who hated both sons, were destroyed in the presence royal.

I lost my last available proof or testimony there-

in, and no further means of establishing my just title in the English crown remained save to change in a great measure the determination my most unnatural mother showed to bar me, for all my days, from succession in the crown. As baffled mariners put to port under a heavy storm of wind, so beaten to and fro by these tumults and perils my ship was driven to idle harbor.

The renewed maidenlike pretense made me known the intent held by this vain-minded, self-loving woman. Daily a son with proud humor mirrored her best graces, but she never moved to retract a single wrathful oath or yield a word of approval, be my deserving whatsoever and whensoever it might. This continued estrangement wore on or increased. At last she fell into a melancholia so profound none could rouse her. This was more unfortunate for me than a most marked resolve such as I speake of, for a whim may oft be removed and banished, but mania is difficult to control.

Yet I am persuaded I had won out, if her anger against the earl, my father — who ventured on matrimony with Dowager Countess of Essex, assured no doubt it would not be declared illegal by my very wary mother — had not outlived softer feelings. For in the presence of several that well knew to whom she referred, when she was ill in mind as in body, and the council asked her to name the king, she replied, « It shall be no rascal's son ». And when they pressed to know whom, said, « Send to Scotland ».

Her unbending, stern temper, strong in death,

set the seal upon my future as on my past life, since her will was the law governing both. My own spirit alone doth attest how potent for good or for ill the dicta of such a woman may be.

She is now gone to that undiscovered country from whose bourne no traveler returns; nor fear nor hope is left me of aught from her hand.

No one in whose spirit is no love of power, will know the nature of the flame in my wild spirit. No fame could hold up brighter temptation than this that hath most often been refused, power, and in transferring my scepter to the king of Scotland, her majesty's intention and wish was to put it where it could not be raught by any outstretched arm.

Some, doubtess, supposed that some spirit of justice was aroused respecting her own right, and believed that it manifested itself very plainly in the choice of Mary's son to succeed her. But I know that her strong oath concerning me, the real heir to the kingdom, had greater weight than all things else.

She was my mother, yet I more than any other have cause to curse her. I answer here a few of the world's accusations. Ay, after insult above your just conceit, I open my hard lips for my first lengthy complaint, uttering here much of the gall and narural wrath my burdened heart has carried many a year.

It burneth as an injury no lapse of time can cure, a ceaseless corrosive which doth eat the heart. The sole relief doth come by making out a complete

history of my wrong that doth so embitter my days. Men can eat, sleep, drink, work when the heart is bowed down in pain, yet the joys are gone from their whole lives, and do not return.

Chief of sorrows is a sense of willful wrong on the part of such men or women as have greatest obligation by relationship, and more especially those of nearest and most tender relationship — that of parents to a child. This will never grown inferior, nor even merely equal to the natural ills in life. It doth rather greatly magnify and increase. Why and wherefore I shal not ask, nor marvel at aught of similar nature. The Creator planted this within the bosom of our kind. Who hath so great wisdom or so just judgment of our life, of right or wrong, as our Maker? Who can pronounce His laws at fault? A fool or blind, perchance, not he that sees, nor the man of thought.

The inward motive is noble, only as it cometh from a pure love of the people, without a wrong or selfish thought of my right to rule this kingdom as her supreme governor. But this deathless, inalienable, royal right doth exist. The Supreme Sovereign doth show my right, whilst suffering others to keep the royal power.

Some have won this right by force of battle — of such take in example the first Tudor. If my title were given away too weakly 'twas through wisdom gained in part from the lesson that he thus early acquired, that is, that kingdoms got by conquest may be lost by the same.

Without doubt I should repent employment of

such means when it became a necessity to maintain as large an army to hold the power as to win the same. Not being a soldier, though not wholly opposed in my natural temper to arms, I am slightly impatient of fighting to secure a place which by Divine Right pertaineth unto the first born of a sovereign.

I am inclined to knowledge, which is to my mind far more satisfactory than any honors. It hath been ere this very well said : « A soldier's name doth live but an age, a scholar's unto eternity. »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE X

« *Pendant que j'écris tout ceci, je vois très clairement, non ma propre folie, mais ma coupable faiblesse comme elle doit paraître aux yeux du Divin et Suprême Juge de toutes les créatures.*

« *Sauver ma vie de cette façon, c'est payer beaucoup pour ce que je désirerais vraiment perdre : la vie ne me semble plus belle, sauf quand je travaille pour le bonheur des autres. La vie pour un étudiant n'est qu'un gage pour l'humanité.*

« *O Source infinie de lumière, avant que le temps existât, sauf dans ton plan créateur, toute cette tragédie se déroula devant toi. Une nuit de noir Styx nous enveloppe. Mon espoir, banni dans les royau-*

mes d'en haut, prend sa fuite à travers l'air clair de la science, vers le jour qui brille avec Toi. Lorsque Tu cachas Tes lois dans d'épais nuages et les enveloppas dans les ombres des ténèbres mystérieuses, Tu infusas de Ton esprit le désir de consacrer le gai travail du jour, la pensée du soir et la méditation de minuit, à découvrir leurs secrètes significations.

« Ce n'est qu'ainsi que je puis bannir de mes pensées le suprême sacrifice de mon frère bien-aimé et mon rôle coupable dans sa condamnation. Oh! frère, si j'avais alors prévu le grand changement que sa mort causerait, — comme la valeur de la vie diminuerait et comme le faible rayon doré de ce monde ne serait qu'un éclair rapide dans la nuit noire, — cela ne serait jamais venu, comme un chien de chasse, à mes tristes pensées.

« Actuellement, j'ai perdu le vrai sens des événements. Le ciel proclame la gloire de Dieu, mais les Ecritures ne parlent nulle part de Sa volonté d'être ainsi célébré. Pour l'entreprendre, nos esprits doivent être soumis à son instruction.

« Aucun malheur du sort, aucune infortune dont j'ai été victime ne peut produire sur le cœur une impression aussi triste que cette douleur incessante : de toutes les joies futures possibles, aucune n'est aussi chère à mon esprit ardent que mon vif espoir de rencontrer Robert *dans ce monde de félicités où toutes les douleurs terrestres finissent, d'entendre de sa bouche que mon plus grand méfait est pardonné! « Accorde notre requête, ô Père infiniment miséricordieux. De même que notre Seigneur*

a été crucifié pour que nous puissions vivre et que le péché lavé dans son sang puisse être remis, efface toutes nos fautes. »

Puis viennent des considérations sur la valeur de la loi Salique.

Il rappelle que la reine ELISABETH, « *qui aimait l'adulation non seulement dans sa jeunesse, mais dans l'âge mûr* », *fit voter par le Parlement une loi interdisant de parler de la question de la succession.*

La mort accidentelle du Comte de LEICESTER *avait fait disparaître tous les témoignages écrits ou verbaux qui pouvaient être invoqués par* Francis BACON *pour revendiquer ses droits à la couronne.*

« *Des papiers qui avaient été longtemps conservés avec soin (et qui constituaient des preuves de la plus grande importance, comme le témoignage sous serment qu'on avait pu obtenir du témoin précité digne de foi : le médecin de la reine) ayant été volés par l'émissaire et le vil serviteur de quelqu'un qui haïssait les deux fils, avaient été détruits en présence de la reine.* »

Il ne restait à Francis *d'espoir que dans la reine. Mais sa prétention renouvelée d'être restée vierge indiquait qu'il n'y avait rien à attendre de cette femme égoïste et vaniteuse.*

A la fin, elle tomba dans une mélancolie profonde que personne ne put dissiper.

BACON *se déclare persuadé que c'est le mariage du Comte de* LEICESTER *avec la Comtesse d'*ESSEX *qui avait exaspéré* ELISABETH.

Quand elle se sentit malade, d'esprit et de corps, et que le Conseil lui demanda de désigner un suc-

cesseur, elle répondit : « Ce ne sera pas un fils de ce coquin. » Et quand ils la pressèrent, elle ajouta : « Envoyez en Ecosse (1). »

Cette désignation du fils de Marie *aurait été dictée, d'après* Bacon, *par le désir de la reine de l'écarter définitivement du trône, lui,* Francis.

« Elle était ma mère et cependant j'ai, plus que tout autre, des raisons pour la maudire. »

Bacon *s'élève contre l'injustice qui le frappe.*

Puis il se résigne et il cherche des consolations dans le travail : « Un nom de soldat ne vit qu'une génération, celui d'un savant est immortel. »

TO THE DECIPHERER

Take, read! it is sore necessity that doth force me to this very dry and also quite difficult cipher as a way or method of transmission.

All that learn that I, who account the truth better wicked vanity, published many late plays under other cognomens will think the motive some distaste of the stage. In no respect is it true, yet I shall make known to him who can read cipherwriting, a motive stronger than this, were it such, since man hath a greater desire to live than he hath to win

(1) 1603.

fame, and my life had four eager spies on it, not alone by day but by night also. My stage plays have all been disguised.

Time would not serve fully to make my reasons understood, only since this hidden work must in time I doubt see day, this story must surely set right all men's former judgments. For as I have made mention in my well known works regarding the truth : It cometh from error, nor doth it suffer loss; however from obscurity and confusion not so : that is, Truth doth emerge in due time out of error (a wrong name), but astray amidst confusion (no name) may be utter, eternal loss. Thus have I, in placing my writings, guarded chiefly by such as are known names, built assurance strongly, — as it might be said built upon a rock, a trust and confident belief that Time's hand may lead Truth to Light.

Greene, Spenser, Peele, Shakespeare, Burton and Marley, as you may somewhere see it, or as it is usually given, Marlowe, have thus far been my masks, which have caused no marked surprise because they have familiar names on the title page — not fancied, but of living men, at least of men who have lived.

When I have assumed men's names, the next step is to create forach a style natural to the man, that yet should let my own be seen, as a thread of warp in my entire fabric, so that it may be all mine.

It must surely prove that they are the work of my hand when you, observing this variety of forms,

find out the cipher so devised to aid a decipherer in the study of the interior history. By the use of this biliteral cipher, or the highest degree of a cipher writing, I may give not merely simple, plain rules for such matters, but also some hint that be of use, or an example.

If these should be passed over and none should discern the secret epistles, I must make alphabets showing the manner of employing the cipher. However, I shall use letters that differ from the type I here employ, not wishing, at present, to give a device — that hath caused so many sleepless nights and such troubled days — freely, even as one would tell the meaning of a riddle to a child, or solve some school-boy's problem.

I have shown some wit herein. Let him that would be a decipherer do the same and win the prize by strife, if indeed at all.

It is fame that all seek, and surely so great renown can come in no other study. If therefore you commence the study, the laurel must at some future day be bestowed upon you, for your interest must daily grow and none could win you away.

On me it doth impose a great labor, but the part you shall do shall be much lighter. It is many days — ay, the best part of a year now — the work that is before you hath been in hand : no wonder, then, that'tis a wearisome task and somewhat dry. It would weary the veriest clod : when, however it shall be completed, my joy will exceed the past weariness.

All men who write stage-plays are held in con-

tempt. For this reason none, « How strange », when a plays cometh, accompanied with gold, asking a name by which one putting it forward shall not be recognized, or thought to be cognizant of its existence. For this cause, if rare stories must have a hiding, no other could be so safe, for the man who had won gold in any way did not readily acquaint any man, least of these a stranger, with his source of wealth as you may well understand.

For space of many long years therefore I have centered my thought and given as much of my time as the calls of our business do permit. My motive some might question, yet it seemeth to me a worthy and right one to be given way, my wishes or plans being miracles to some slight degree, the great thought coming to me in the silent night vigils. For a youth could see his whole at a word turned aside.

As a stream so often, out of wild mountain gorge rising, carried through a mead in bounds that have been set, or trammeled by devices doth lose its spirit, so he felt his heart change in his breast. There was a moment when as by a thunderbolt the truth was hurled forth in so hard, stern, unbending way it shocked young minds; and sensitive souls must deliver a cry of sorrow when a wound is wantonly inflicted.

In my plays, therefore, I have tossed my feelings as they do roll and swell, or hurtle along their way.

The theme of the exterior works — play, poem, or work of science — often no way concerneth that contained within.

Some school verses went into one, since I did

deem them good — worthy of preservation in my truly precious casket studded thick with hours far above price. Even my translations of Homer's two immortal poems as well as many more of less value have a place in my cipher; and the two our most worthy Latin singer left in his language I have translated and used in this way — Virgil's Æneid and Æglogues. Only a few of those I have turned from most vigourous Latin, were put out. Most of the translations as I have just said, appear in the work and must not be held little worth, for assuredly they are my best and most skilled work.

It is a great art to translate in English stately Greek verse rightly, and if you turn it again into proper measure, either you must sacrifice the sound or wrest the thought; and the exact words are often wanting to voice, its wondrous language. It is famed the wide earth around, for its loftiness of diction and its sounding numbers.

The Iliad and part of the adventures of Ulysses furnish our chief examples, as no Greek poet in any aeon hath approached his style or his imagination. Regarding Virgil's Æneid, must honor it among all Latin poems, but it doth lack Homer's incomparable, marvelously witching art, strong diction, true spirit, fire of an immortal youth.

In a play is imitated action of heroes, in the Iliad is the real, the living scene. You see a battle and hear the cries of the Trojans, and see the Greeks sweep on in noiseless grandeur like devouring flames : you fell how Achilles'angry spirit swelleth in his savage breast as he sitteth by the sea eating

his heart, and Agamemnon's triumph over the bravest, worthiest Greek that sailed to Ilium.

Works of Homer, printed, cannot go to oblivion, and if my careful plan preserve thos rich gems, it shall build my own monument of that which shall outlive all else, and make my name at least reflect the glory, that must as long as our changing, subtly altering mother — tongue endure — be seen afar.

My plays are not yet finished, but I intend to put forth several soon. However, the biliteral work requiring so much time, it will readily be seen that there is much to do after a book doth seem to be ready for the press, and I could no well say when other plays will come out. The next volume will be under W. Shakespeare's name. As some which have now been produced have borne upon the title page his name though all are my own work, I have allowed it to stand on many others which I myself regard as equal in merit. Having put forth a number of plays in his theater, I shall continue so doing since I do make him the thrall to my will. My name never accompanieth any play, but it frequently appeareth plainly in cipher for witty minds to translate from Latin and Greek. As this is never seen, the secret has still remained inside its treasure-house unsought of every one. This is yet hidden as in dim shadowy mists, but soon shall you have the whole of the most worthy parts of this great cipher writing, wrought much more finely than gold.

So few can be put forth as first written without a slight revision, and many new being also made

ready, my pen hath little or no rest. The writing of the secrets is chiefest in my conceit, for 'twere a more noteworthy thing, I hold, to make true and correct records of the history of England and of Queen Elizabeth's life, than to relate the most thrilling tale man's can produce.

The exterior plays will be the sure proof, if such proof be necessary, that my word is the truth; for no one hath ability to write with greater ease than myself, yet without much time spent on work so difficult, this should be a number very much smaller.

My plays are of divers kinds, history, comedy and tragedy. Many are upon the stage, but these already put forth in Wm. Shakespeare's name, we do nothing doubt, have won a lasting fame, — comedy, the historic drama and tragedy, are alike in favor. For this reason we have resolved to write in these forms, though tragedy doth come to the sensiblest minds more easily because to such, high and tragical things are more suited then those that are only somewhat real, yet much too nice and dainty, or too crude, vile and unfit.

As fort historical drama, some principal and important facts require gracing with such elegancies as we see many do admire and praise. Tis the changing and shifting movement that doth catch the eye, and please the imagination, and plays of all kinds seem many times to give delight in the action, which have less attracted us in our study. Candidly speaking, it is better to consult men's liking then their judgments; but writing truthfully,

there shall be no sacrifice here to hurt the sense or lose sight of the aim. Wrongs are exposed, be they mine or others, and oft of unpleasantly plain character. I stood close at hand and saw things with clear eye to write them in this record, having desired with exceeding desire of the heart to be given a righteous judgment in matters of most import and interest to myself, yet of worth, finally, to others, inasmuch as there would be without it no true history left to other times.

That we set these works apart in parcels, tendeth unto the end that some portion thereof may be out of danger.

This shall be the great work of this age. Its fame shall spread abroad to farthest land beyond the sea and as the name of Francis Bacon shall be spoken, that of his decipherer, joined with his own, must receive equal honor, when this invention doth receive reward. He it is, my fellow, who hath kept at work despite many a temptation to give way as some do.

Several comedies, which be now strangers, as might be said, bearing at the most such titles amongst the players as they would remember, but the author's name in disguise, if it be seen at all, will, as soon as may be found toward and propitius, be published by Shakespeare, that is, in his name, having masked thus many of the best plays that we have been able to produce. To these we are steadily making additions, writing from two to six stage plays every year.

By following our good friend's advice we have

not lost that mask though our Shakespeare no longer liveth, since two others, fellows of our play actor, — who would, we doubt not, publish those plays, — would disguise our work as well. This will not, however, be done until a most auspicious time.

Much work must be accomplished in a short time if many new plays should be added which doth now seem desirable, inasmuch as it suiteth us far better than prose or a lighter verse, whilst it giveth more satisfaction to our readers. Represented on our stage they give more pleasure still, and yield their author much more, be it in gold, or in honor, since the theater is becoming more popular.

In due time a strength, far reaching thought greatly hath increased, cometh to your eye in this later work, that also must be known to many by reading any such work as my drama entitled First Part of King Henry the Fourth. The second Part of the same and one entitled Othello, reveal knowledge of life wanting in the common plays that had this pen name on title page. These are, as I have many times said, the crowning glory of my pen, even though there be degrees, as surely you must know, of excellence therein; but the cause you may as well have learned since it was clearly shown to depend upon times, and likewise upon the nature as well of the hidden as of the open story. Therefore some will be omitted from my folio, but some retained for causes now given.

To fix my rules well in your mind is the most

essential thing at the moment, and many were put within those which one must acknowledge possess little value. As half the number I shall assemble have already appeared in Will Shakespeare's name, I think that it will be well to bring out the folio, also by some means in the same name, because our king would be prompt to avenge the insult if his right to reign were challenged, and the sword of a king is long, and where'twill not extend thither he dardeth it. And as concerneth the plays, the truth cometh forth more quickly from an error than from confusion, and therefore it is most certain that it would by far be more the part of wise and discerning minds to let this name of a man known to the theatre, and his former gay compagny of fellow-players, stand thus on plays to him little known, despite a long term of service, as to a babe. I, thinking expedient so to do, now obey the Scripture and cast my very bread to the winds or saw it on the waters. How shall it be at the harvest? this wheat must fill up some goodly garner. Will the golden store — not soon, since time doth slowly move, yet at God's right or proper day of regard — be mine? I think this shall be true, for many a fair hope hath bloomed out snow-like in my lone heart that promiseth full fruition to my wish. Fame it may chance — for the works shall come, though not to the author who hid with so great pains his name that at this writing'tis quite unguessed. And the time I am given to spend upon the work is as gold, princely gems or purple robes.

Of a truth, if it be permitted me to set my older

plays to the public sight in folio (of like style with my later plays) naught is required except to collect all my less recognized works in poetry so as to complete, not my dramatical work only, but all put forth of the sort of writings which men now suppose brought forth by Greene, Edmund Spenser, Peele, or Wm. Shakespeare, although all are from my brain, together with the worthy prose that thou mayst find — the youthful product (many times referred to in later books) of my pen. My works now being published in my own name (or one by which men know me, as the decipherer doth as well know) will much augment this in the care, as also some given my long honored assistant in the works I, with this other, keep under most faithful supervision. I speak as to the work thou canst now thoroughly understand, that is, my natural experiments at present incomplete. Thus, my just though invisible friend, set them free from error, but cloud them under no borrowed though honored title. They must bear my own name, as also my own proper title which should be now as well (no doubt somewhat better) recognized by my decipherer.

Deeming such of worth to posterity it doth behoove me in my own time, in like manner as seen in a time long forgotten, to take heed to my MSS. If it be observed a printed work is a hostage of fortune, it must scarce cause wonder to many, who may discover worthiest but not yet completed device, that we should devote talents and some time, when all is most worth, to the preservation of these M.S.S. There is wisdom in the proof of my

work, for assuredly purpose and proof do appear immanent in the same, be the fortune thereof what it may, since aught which shall bear my seal, aught which shall have my right name — such as is recognized as my own just name being indeed with due rites of baptism given me — shall thereafter receive the approval of the world. In my plays, and in the much loved work at present in your hand, oft there is seen one theme. Use of the same idea or conceit in works that appear wholly different uniteth all, as oft made obvious, in bonds revealing relationship. If found surely time doth show a design therein. Indeed a tongue, when mine shall be but a memory, then shall relate my history and reveal my life-long labor.

My desire is that my works be collected and, as it were, put again upon such inquisition or trial as before, only those in masks can cast these mean weeds to the vast deep of Time, since discovery otherwise should be long delayed. Longer to me the delay doth now seem, doubtless, than to my decipherer, by so much as I have set greater store by the same, or have longer waited. Nevertheless I have but to entrust, with well founded and most stable confidence, my heavily fraught bark of printed works, which shall also be for your own future advancement, honor, and profit, unto Time's wide waters, believing that some, at least, shall withstand the waves, the tempests of long years, perchance of ages. Have not the works of the noble poet, Homer, tossed on the seas of Time above two thousand years without loss of a syllable or letter?

Assuredly there can be no reason to fear loss (unless discovery be too soon — question before answer be ready) of the different MSS.

Meseemed it would be thought strange, and that queries of some kind might at some time or on some occasion arise. But surprise sleepeth — Query is dead. This that should excite wonder (for dead authors rest surely not from work of the hand alone but that of the brain) seemeth still unseen, or better, not marvelled at, though miracles be somewhat as the visits of heavenly spirits, rare.

Never yet have I seen a query put to another, or doubt. No one doth open wider his eyes or make inquest into a men's play or poem like a Phoenix upspringing from cold cinders. It is therefore of this manifest error the future decipherer should free such plays, lest I should not, later, — of all that I so willingly produced, of stage work or much favored poem, — receive due reward in a measure of repute.

Where many authors receive the reward of their application at once, mine awaits man's future : but 'tis the future of time, and posterity must make just amends for my present want. The future peoples of a distant shore will prove true the word which saith : « A man is not without honor save in his own country. » Since they be true, today, here, for us who dwell where the Divine footsteps have never trod, as they were sixteeen hundred years ago in Palestine, I await that day.

FRANCIS BACON.

AU DECHIFFREUR

Traduction (1)

Prends et lis! C'est une nécessité cruelle qui m'impose ce chiffre aride et plein de difficulté comme moyen ou procédé de transmission.

Tous ceux qui apprendront que moi, qui tiens la vérité en plus grande estime que la vanité mauvaise, j'ai publié récemment de nombreuses pièces sous le nom d'autres hommes, croiront que j'agis ainsi par aversion du théâtre. Cela n'est vrai en aucune façon; par contre, je découvrirai à qui sait lire l'écriture chiffrée une raison plus forte que celle-là, si tant est que celle-là en soit une plus forte, puisque l'homme tient plus à la vie qu'à la renommée et que quatre espions zélés furent attachés à ma vie, non seulement le jour, mais aussi la nuit. Toutes mes pièces de théâtre ont été déguisées.

Le temps ne suffirait pas à faire comprendre mes raisons; cependant, comme il est un temps que j'ignore où cette œuvre secrète verra le jour, cette relation ne peut manquer de corriger les jugements formés d'abord par le monde. Car, comme je l'ai rappelé dans mes œuvres célèbres qui traitent de la vérité : de l'erreur, la vérité sort, et elle n'y peut disparaître; mais dans l'obscurité et la confusion il n'en est pas ainsi; c'est-à-dire qu'elle émerge en son temps de l'erreur qu'est un faux-nom, mais qu'abandonnée et perdue au sein de la confusion

(1) Ce chapitre a été traduit par M. Edouard Dambrin, professeur d'anglais au collège de Dunkerque.

qui serait l'absence de tout nom, elle risque une disparition complète et éternelle. Ainsi, en mettant mes écrits sous la garde de noms connus, ai-je fondé solidement la certitude, — fondé comme sur un roc la conviction ferme et assurée que la main du Temps peut amener la Vérité au grand jour.

GREENE, SPENSER, PEELE, SHAKESPEARE, BURTON *et* MARLEY, *comme on l'écrit parfois, ou, suivant l'écriture habituelle,* MARLOWE, *m'ont jusqu'ici servi de masques, et ils n'ont pas causé de surprise marquée, puisque les titres portent leurs noms qui sont familiers aux lecteurs, — noms qui ne sont pas imaginés, mais appartiennent à des hommes vivants ou tout au moins à des hommes qui ont vécu.*

Quand j'ai adopté le nom d'un homme, je lui attribue un style qui lui soit naturel, et tel cependant qu'il laisse paraître le mien; comme la trame de toute mon œuvre, qui puisse ainsi rester toute mienne.

Et cette disposition ne pourra manquer de prouver que ces œuvres sortent de mes mains, quand, en remarquant cette diversité de manières, vous découvrirez le chiffre, combiné de façon à aider un déchiffreur dans l'étude de l'histoire intérieure. Par l'usage de ce chiffre bilitère, et qui forme l'écriture chiffrée la plus difficile, je donne peut-être non seulement des règles simples et claires en cette matière, mais peut-être aussi quelque suggestion utile ou un exemple.

Pour le cas où nul ne s'aviserait du chiffre et ne découvrirait les épîtres secrètes, il me faut dresser des alphabets qui indiqueront la manière de se

servir du chiffre. Cependant je me servirais de lettres différentes de celle que j'emploie ici, car pour le moment je ne veux pas livrer un système qui m'a causé tant de nuits d'insomnie et de jours pénibles, de la même manière qu'on irait donner le sens d'une énigme à un enfant, ou résoudre le problème d'un écolier.

J'ai montré quelque esprit en ceci. Que celui qui veut déchiffrer fasse de même et qu'il gagne la récompense de haute lutte, s'il la doit jamais gagner.

C'est la renommée que recherche tout homme, et une célébrité plus grande, nulle autre étude ne la peut procurer. Si donc vous vous mettez à l'œuvre, un jour viendra où vous remporterez le laurier, car votre recherche sera chaque jour plus passionnante et rien ne vous en pourrait détourner.

Pour moi, c'est un grand labeur, mais votre rôle sera beaucoup plus facile. Mais voici maintes journées, en fait une année presque entière, que j'ai mis la main à l'œuvre : quoi de surprenant que ce soit une tâche lassante et quelque peu aride? La cervelle la plus terne s'en lasserait : et pourtant quand cette tâche sera achevée, ma joie dépassera la lassitude passée.

Quiconque écrit pour le théâtre est méprisé. Ainsi nul ne s'étonne, quand paraît une pièce, qui rapporte de l'or, d'y voir un nom quelconque, et c'est grâce à ce nom que l'auteur qui s'en couvre va éviter d'être reconnu ou d'être soupçonné comme responsable de la pièce. Si donc il faut une couverture à quelques rares histoires, nulle ne peut être

aussi sûre, car l'homme qui, d'une manière ou d'une autre, a gagné de l'or ne va pas volontiers découvrir à un étranger la source de sa fortune.

Depuis de nombreuses années, je concentre ma pensée et je consacre à mon œuvre tout ce que les exigences de notre fonction me donnent de loisirs. Mes raisons, on pourra les discuter, pourtant je crois qu'elles méritent champ libre, à voir que mes désirs et mes projets touchent presque au miracle, les grandes pensées me venant durant les veilles silencieuses des nuits. Il suffit en effet d'un mot pour qu'un jeune homme voie changer la voie de toute sa vie.

De même que souvent un ruisseau qui jaillit de la gorge sauvage du mont, mené à travers la prairie dans le lit resserré qu'on lui impose, ou contenu par des entraves, perd son élan, de même il sentit dans sa poitrine son cœur se changer. Un moment vint où, telle la foudre, la vérité s'abattit de manière si rude, si âpre et inflexible, que de jeunes esprits chancelèrent sous le coup; et il faut aux âmes sensibles faire entendre un cri de douleur quand brutalement il leur est infligé une blessure.

Dans mes pièces, j'ai donc jeté mes sentiments, comme ils roulent, s'enflent et se précipitent.

Le thème apparent des œuvres, — pièce, poème, ouvrage de science, — n'a souvent aucun rapport avec leur sens intime.

L'une d'elles contient des vers classiques, car je les ai jugés bons — et dignes d'être conservés dans mon si précieux coffret, qui est tout serti d'heures nombreuses et inestimables. Il n'est jusqu'à mes

*traductions des deux immortels poèmes d'*Homère, *et jusqu'à d'autres traductions de moindre valeur, qui n'aient une place dans mon chiffre; s'y trouvent aussi les deux chants que notre très grand poète latin a laissés dans sa langue, et que j'ai traduits, — l'*Enéide *et les* Eglogues *de* Virgile. *De ce que j'ai traduit de la langue latine, si pleine de force, peu de choses ont été exclues. La plupart des traductions, comme je viens de le dire, ont leur place dans le chiffre et ne doivent pas être tenues en médiocre estime, car elles sont certainement la partie la meilleure et la plus habile de mon œuvre.*

C'est un grand art que de bien traduire de la poésie grecque en anglais. Car si vous la reproduisez avec fidélité, vous devez, ou bien sacrifier la cadence ou bien déformer la pensée; d'ailleurs, on manque souvent de mots exacts pour rendre cette langue merveilleuse. Sa gloire est grande comme le monde par l'élévation de son verbe et l'harmonie de ses vers.

*C'est l'*Iliade *et une partie des* Aventures d'Ulysse *qui nous donnent nos principaux exemples, car nul poète grec en aucun temps n'a approché du style ni de l'imagination d'*Homère. *Quant à l'*Enéide, *nous devons l'honorer plus que tout autre poème latin, mais il ne possède pas l'art incomparable et merveilleusement enchanteur d'*Homère, *la force de son verbe, sa vérité et sa flamme d'immortelle jeunesse.*

*On trouve dans une pièce l'imitation de la vie; dans l'*Iliade, *c'est la réalité, la vie elle-même. On voit la bataille et l'on entend les cris des Troyens,*

et l'on voit le flot des Grecs s'avancer plein d'une muette grandeur, comme des flammes dévorantes : on sent comme l'âme irritée d'Achille s'enfle en sa poitrine sauvage, quand il se ronge le cœur assis devant la mer; et l'on voit le triomphe d'Agamemnon sur les Grecs les plus braves, les plus grands qui s'embarquèrent pour Ilion.

*Les œuvres d'*Homère, *imprimées, ne peuvent tomber en oubli; et si, grâce à mes soins, ces précieux joyaux sont préservés, le monument de ma renommée en sera édifié de ce qui doit survivre à toutes choses; et il sera à tout le moins donné à mon nom de refléter la gloire qui doit atteindre les contrées lointaines aussi longtemps que notre langue, qui insensiblement se transforme, durera.*

Mes pièces ne sont pas encore achevées, mais je me propose d'en publier plusieurs prochainement. Cependant le travail du chiffre est si long que l'on comprendra aussitôt qu'il reste beaucoup à faire, quand un livre semble prêt à être imprimé, et je ne pourrais dire quand d'autres pièces seront publiées. Le prochain volume portera le nom de W. Shakespeare. *Quelques œuvres déjà publiées, et dont je suis l'auteur, portent son nom, aussi l'ai-je préféré à beaucoup d'autres que je considère pourtant d'un égal mérite. Comme j'ai fait paraître un certain nombre de pièces dans son théâtre, je continuerai à le lui donner, car il agit tel l'esclave de ma volonté. Mon nom n'accompagne jamais aucune pièce, mais souvent il apparaît clairement en chiffre que d'habiles esprits traduiront du grec et du latin. Comme nul ne s'en avise jamais, le secret*

demeure dans son coffret et ignoré de tous. Il est encore caché comme sous d'épaisses brumes, mais vous tiendrez bientôt l'ensemble des parties les meilleures de cette grande écriture chiffrée, qui est bien plus finement travaillée que l'or.

*Il est rare de pouvoir publier une œuvre telle que, d'abord, elle est écrite, sans une revision rapide; comme d'ailleurs j'en achève beaucoup d'autres, ma plume a peu ou pas de repos. La relation des secrets tient la première place dans ma pensée, car relater avec véracité et exactitude l'histoire de l'*ANGLETERRE *et la vie de la reine* ELISABETH *mérite plus d'attention que de raconter la fiction la plus émouvante que puisse produire l'esprit de l'homme.*

La forme apparente des pièces sera la preuve certaine, au cas où une telle preuve serait nécessaire, que je dis la vérité, car nul n'est capable d'écrire avec plus d'aisance que moi; cependant s'il n'était consacré beaucoup de temps à un travail aussi difficile, le nombre de mes pièces serait bien moins grand.

J'ai fait des pièces de plusieurs genres, histoire, comédie et tragédie. Il en est un grand nombre au théâtre, et elles ont, publiées sous le nom de SHAKESPEARE, *gagné, sans nul doute, une renommée durable : la comédie, le drame historique et la tragédie sont en égale faveur. Aussi avons-nous résolu d'écrire dans ces genres, bien que la tragédie vienne plus facilement aux esprits les plus sensibles, à qui en effet les choses élevées et tragiques conviennent mieux que les choses qui ne sont*

réelles que jusqu'à un certain point, mais qui, par contre, sont trop délicates et trop précieuses, ou trop frustes, trop basses et impropres.

Quant au drame historique, certains faits principaux et considérables demandent à y être rehaussés d'ornements qui se font admirer et louer de nombreuses personnes : c'est la variété des situations et des lieux qui attire l'œil et charme l'imagination, et des pièces de tous genres semblent souvent plaire à la scène, alors qu'elles m'avaient le moins plu à l'étude. A parler franchement, mieux vaut consulter le goût des hommes que leur jugement; mais j'écris avec véracité, aussi ne ferai-je ici aucun sacrifice qui blesserait le bon sens ou me ferait m'écarter du but. Je découvre les torts, les miens comme ceux des autres, et souvent des torts d'un caractère désagréablement commun. J'ai assisté aux événements, et je les peux décrire, car je les ai vus d'un œil clair, ayant désiré d'un désir extrême de pouvoir juger sainement des affaires qui me sont du plus grand intérêt, tout en étant d'importance pour les autres; d'autant plus qu'en l'absence de cette relation, il ne resterait pas d'histoire vraie à la postérité.

Nous partageons ces œuvres en différents lots, de manière qu'une certaine partie en puisse être sauvée.

Cette œuvre sera la plus grande de notre temps. La renommée va s'en étendre par delà les mers jusqu'aux pays les plus lointains, et quand sera prononcé le nom de Francis Bacon, *celui du déchiffreur, joint au sien, devra recevoir un hommage*

égal, dans le temps où ce déchiffrement sera récompensé. C'est lui, mon compagnon, qui s'est attaché au travail, bien que souvent il ait été tenté, comme certains, de l'abandonner.

Plusieurs comédies qui, en ce moment, sont telles des étrangères inconnues, puisqu'elles n'ont de titre que ce qu'il faut aux comédiens pour se les rappeler, et que le nom de l'auteur y est déguisé, si tant est qu'aucun l'y découvre, seront, dès le jour commode et propice, publiées par SHAKESPEARE, *c'est-à-dire sous son nom, qui a déjà couvert un grand nombre des meilleures pièces que nous avons pu écrire. Nous ne cessons d'en ajouter d'autres, écrivant de deux à six pièces de théâtre par an.*

Nous avons suivi le conseil de notre cher ami, et nous n'avons pas abandonné ce masque, bien que notre SHAKESPEARE *soit mort* (1), *car deux autres personnes, des compagnons de notre acteur, — qui, sans nul doute, publieraient ces pièces volontiers, — ne déguiseraient pas notre œuvre aussi parfaitement. La publication n'aura lieu cependant qu'au moment le plus favorable. Beaucoup de besogne doit être faite en peu de temps, s'il nous faut écrire encore de nombreuses pièces, ce qui semble désirable, d'autant plus que ce genre nous convient beaucoup mieux que la prose ou une poésie plus légère, et que par ailleurs nos lecteurs la préfèrent. A la scène, les pièces donnent plus de plaisir encore, et procurent à leur auteur de plus grands profits, en or comme en honneur, car la popularité du théâtre ne cesse de croître.*

(1) 23 avril 1616.

Mon œuvre récente fait apparaître, en son temps, une force plus grande; la pénétration plus aiguë de la pensée, en effet, s'est vivement accrue. Cette force ne peut manquer de se découvrir également à la lecture de n'importe quelle œuvre, dans la manière de mon drame intitulé : Première partie du roi Henry IV. *La seconde partie du même drame, de même qu'*Othello, *révèle une connaissance de la vie qui manque d'ordinaire dans les pièces qui ont paru sous ce même nom de plume. Ces dernières pièces sont, comme je l'ai dit souvent, la gloire suprême de ma plume, bien qu'elles présentent, vous le savez, des degrés d'excellence; mais la cause, vous l'avez apprise, puisqu'il a été clairement démontré qu'elle était liée aux événements, de même qu'à la nature de l'histoire secrète et de l'histoire apparente. Certaines pièces seront donc exclues de mon « folio » et certaines autres comprises pour des raisons que l'on connaît maintenant.*

La chose essentielle en ce moment est de vous bien fixer mes règles dans l'esprit. Des œuvres qui, il faut l'avouer, possèdent peu de valeur, en contiennent beaucoup. Comme la moitié des pièces que je vais réunir ont déjà paru sous le nom de Will. Shakespeare, *je crois qu'il sera bon de publier le « folio » sous le même nom, car notre roi serait prompt à venger l'insulte, si l'on défiait ses droits de souverain, et l'épée d'un roi est longue, et où elle n'atteint pas, il la lance. Et pour ce qui regarde les pièces, la vérité jaillit plus rapidement de l'erreur que de la confusion, il est donc absolu-*

ment certain que ce serait bien le fait d'esprits sages et judicieux de garder ainsi le nom d'un homme connu au théâtre et son ancienne troupe de joyeux acteurs dans des pièces qui lui furent, malgré une longue expérience, aussi peu connues qu'à un enfant. Je crois qu'il est expédient d'agir ainsi, je suis donc l'Ecriture en jetant mon grain au vent et en le semant sur les eaux. Qu'en adviendra-t-il à la moisson? Ce froment doit emplir quelque ample grenier. Et la moisson, — non dans un temps prochain, puisque le temps marche avec lenteur, et pourtant au jour que Dieu jugera bon et convenable, — la moisson me reviendra-t-elle? Je crois que je ne serai point déçu, car en mon cœur solitaire s'est épanoui maint bel espoir, pur comme la neige, et qui me promet une pleine jouissance selon mes souhaits. Peut-être la gloire viendra-t-elle pour les œuvres, et ne viendra-t-elle pas à l'auteur qui prit tant de peine à cacher son nom que nul jusqu'ici ne l'a deviné. Et le temps qu'il m'est donné de consacrer à cette œuvre est précieux comme l'or, comme gemmes princières ou des robes de pourpre.

En fait, s'il m'est permis de présenter au public mes pièces anciennes en volume (sous la même forme que mes pièces récentes), il me suffit de réunir toutes mes œuvres de poésie moins connues, de manière à rassembler, non seulement mon œuvre dramatique, mais toutes les œuvres publiées du genre de celles que l'on attribue à Greene, Edmund Spenser, Peele, *ou* Wm Shakespeare, *bien que j'en sois l'auteur, de même que les estimables œuvres de prose (dont on fait souvent mention dans les livres*

plus récents) — et qui sont les œuvres juvéniles de ma plume. Mes œuvres publiées en ce moment sous mon propre nom (ou celui sous lequel je suis connu, comme le déchiffreur le sait bien maintenant) feront croître ta sollicitude pour ceci, de même que celles qui furent confiées à mon aide longuement honoré, qui est chargé des travaux qu'avec lui je surveille avec la plus grande fidélité. Je fais allusion à l'œuvre que tu ne peux comprendre parfaitement, c'est-à-dire mes expériences naturelles qui à présent ne sont pas terminées. Ainsi, équitable quoique invisible ami, délivre-les de l'erreur, mais couvre-les d'un titre qui n'est pas emprunté, bien qu'il soit plein d'honneur. Elles doivent porter mon propre nom, et aussi le titre qui m'appartient en propre, et qui maintenant doit être également (sans doute d'une façon plus complète) reconnu par mon déchiffreur.

Comme j'estime que mes œuvres ont du prix pour la postérité, il m'incombe d'agir à mon époque, de même qu'on le faisait à des époques depuis longtemps oubliées, de prendre soin de mes MSS. Si l'on observe qu'une œuvre imprimée est un otage livré à la fortune, peu de gens doivent s'étonner qui peut-être découvriront des systèmes des plus estimables, mais encore incomplets, de nous voir consacrer des talents et du temps, quand tout est de très grande valeur à la préservation de ces MSS.

Il y a de la sagesse dans la preuve de mon œuvre (dans la manière dont la preuve est faite), car il est certain que le dessin et la preuve apparaissent être contenus dans l'essence même de l'œuvre,

quelle qu'en soit la fortune, puisque tout ce qui portera mon sceau, tout ce qui portera mon vrai nom, — le nom qui m'est reconnu en propre pour m'avoir été donné en bonne et due forme au baptême, — recevra désormais l'approbation du monde. Dans mes pièces, et dans l'œuvre bien-aimée, qui est à présent entre vos mains, on distingue souvent un thème unique, c'est-à-dire que l'emploi d'une même idée ou d'une même conception, en des œuvres qui paraissent absolument différentes, les unit toutes, comme on l'a fréquemment rendu manifeste, par des liens qui révèlent la parenté. Si le secret est découvert, le temps ne peut manquer d'y montrer un dessein. Oui, une langue naîtra quand de la mienne rien ne restera qu'un souvenir, qui dira mon histoire et révélera le labeur qui a rempli toute ma vie.

Mon désir est que mes œuvres soient rassemblées et, pour ainsi dire, livrées de nouveau à la même enquête ou à la même épreuve qu'auparavant; seuls, ceux qui portent les masques peuvent jeter ces hardes au vaste océan du Temps, puisque, autrement, la découverte subirait de longs retards. Nul doute que l'attente ne me semble plus longue qu'à mon déchiffreur, et d'autant plus longue que je lui ai plus confié ou que j'ai attendu plus longtemps. Néanmoins, il ne me reste qu'à livrer avec une confiance entière et bien assise ma barque lourdement chargée d'œuvres imprimées, qui dans l'avenir serviront aussi à votre propre avancement, à votre honneur et à votre profit, je n'ai qu'à livrer ma barque aux vastes eaux du Temps, avec la foi

que quelques œuvres au moins résisteront aux vagues, aux tempêtes des longues années, et peut-être des siècles. Des œuvres du noble poète HOMÈRE *ne sont-elles pas ballottées sur les mers du Temps depuis plus de deux mille ans, sans avoir perdu une syllabe ou une seule lettre? Il n'y a assurément aucune raison de craindre (à moins que la découverte n'arrive trop tôt, — la question avant que la réponse soit prête) que les différents manuscrits ne se perdent.*

J'ai cru que la chose semblerait étrange, et qu'un temps ou une occasion viendrait, où des doutes surgiraient. Mais la surprise dort, — le doute est mort. Ce qui devrait exciter l'étonnement (car évidemment les morts ne se reposent pas seulement du travail des mains, mais encore de celui de l'esprit), nul ne paraît s'en aviser, ni même en être surpris, bien que les miracles soient rares, de même que la visite des esprits célestes.

Jusqu'ici je n'ai vu s'élever ni question, ni doute. Personne n'ouvre les yeux plus grands, ni ne va examiner pièce ou poème, qui, tel un Phœnix, *surgissent de cendres refroidies. C'est donc cette erreur manifeste, dont le déchiffreur futur doit délivrer mes pièces, de peur que plus tard, — de tout ce que j'ai si libéralement produit, en pièces de théâtre et en poèmes très appréciés, — je ne reçoive pas le juste prix avec ma part de renommée.*

Tandis que de nombreux auteurs reçoivent tout de suite le prix de leurs travaux, j'attends le mien des hommes de l'avenir : la postérité me doit de réparer avec équité l'oubli actuel. Les peuples futurs

d'un lointain rivage témoigneront de la vérité de la parole qui dit : « L'homme est honoré partout sauf dans sa patrie. » Puisque cette parole est aussi vraie, aujourd'hui et ici même, pour nous qui vivons dans les lieux que n'ont pas foulés les Pas Divins, qu'elle l'était il y a seize cents ans en PALESTINE, *j'attends le jour de l'équité.*

FRANCIS BACON.

CONCLUSIONS

Les diverses hypothèses émises pour établir la paternité des œuvres attribuées à William Shakespeare reposent généralement sur les bases suivantes, qu'on trouve formulées notamment dans l'ouvrage de M. Abel Lefranc, publié en 1919 sous le titre : *Sous le masque de William Shakespeare, William Stanley, sixième comte de Derby :*

1° Les ouvrages dramatiques et autres qui ont été joués et publiés, depuis les dernières années du XVIe siècle, sous le nom de l'acteur William Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, ne peuvent, en aucune façon, avoir été composés par ce personnage;

2° L'auteur véritable de ces œuvres était, selon toute évidence, un membre de l'aristocratie anglaise, qui a voulu rester caché.

Ces bases semblent indiscutables, surtout la première, s'il est reconnu que William Shakespeare était à peu près, sinon complètement illettré.

Aucun des ouvrages que nous avons consultés ne donne de preuve absolue en faveur de l'auteur présumé qui y est indiqué.

La discussion reste donc ouverte et il semble logique de faire état du document précédent pour essayer de contribuer à l'éclaircissement du mystère.

Ce document élargit d'ailleurs la discussion, puisqu'il attribue à un même auteur (Francis Bacon), non seulement la paternité d'œuvres parues sous le nom de William Shakespeare, mais aussi celle d'œuvres parues sous les noms de divers auteurs qui vivaient à la même époque : Robert Burton, Robert Green, Ben Jonson, George Peele, Edmund Spenser, Marlowe.

Il n'est pas dit que toutes les œuvres des auteurs précités seraient de Francis Bacon : le document indique seulement que Francis Bacon aurait emprunté les noms de ces auteurs pour signer des ouvrages qu'il considérait ne pouvoir signer lui-même, pour diverses raisons exposées dans le document.

La question de l'authenticité du document est évidemment la première à résoudre et il conviendrait que les contradicteurs, s'il y en a, fissent connaître les objections qu'ils auraient à formuler à ce sujet.

Tout d'abord, il convient de remarquer que le document lui-même a bien été extrait, par un travail cryptographique entouré de toutes les garanties, des ouvrages dont l'énumération a été donnée plus haut : il a donc été rédigé par un

personnage qui vivait au moment de leur production.

Ce document est chiffré par un procédé imaginé par Francis Bacon pendant qu'il était en France, c'est-à-dire en 1576-1579, et décrit pour la première fois dans un ouvrage publié sous son nom à Londres en 1605 : *Advancement of Learning.*

Sa rédaction semble bien indiquer que c'est Francis Bacon qui en est l'auteur.

Il y a donc de sérieuses présomptions pour que Francis Bacon soit le rédacteur et le chiffreur de cette autobiographie dont la répartition, dans un certain nombre d'ouvrages, doit également être prise en considération.

Quoi qu'il en soit, un premier problème est posé par l'existence certaine du document :

a) qui l'a rédigé?

b) qui l'a chiffré?

c) comment a-t-il pu être typographié et inséré dans les divers ouvrages dont nous avons donné la liste?

En ce qui concerne le fait que le nom de William Shakespeare ait été emprunté à l'insu ou avec le consentement de cet acteur, il est aussi vraisemblable dans le cas où le véritable auteur serait Francis Bacon que dans celui où cet auteur serait le Comte de Derby ou tout autre personnage.

Il y aurait à examiner comment cette substitution aurait été également possible avec les autres noms empruntés par le chiffreur et indiqués dans le document.

D'autre part, les éditeurs n'ont pu ignorer la par-

ticularité du travail qui leur était demandé, puisqu'ils durent faire confectionner les deux formes de caractères qui constituent la caractéristique du système cryptographique utilisé et qui devaient correspondre à des marques existant sur les manuscrits et indiquant au typographe compositeur les types à employer pour les lettres successives qui composaient les mots du texte clair.

Peut-être trouverait-on quelque chose d'intéressant à ce sujet dans les archives des imprimeries qui ont édité les ouvrages contenant des parties cryptographiées.

Il est à remarquer que si les faits mentionnés dans le document sont bien exacts, il est évident que Francis Bacon avait le plus grand intérêt à les dissimuler et c'est un argument dont il y a lieu de tenir compte : il est en effet certain que Francis Bacon risquait sa vie si ses révélations avaient pu être lues de son vivant.

Un second problème résulte des révélations mêmes de Francis Bacon :

a) est-il admissible qu'il soit le fils d'Elisabeth et du Comte de Leicester?

b) sa naissance a-t-elle pu être complètement dissimulée étant donné le nombre des personnes qui étaient dans le secret : Sir Nicolas Bacon et Lady Bacon, le docteur et la sage-femme qui ont assisté à l'accouchement, la femme de chambre de Lady Bacon qui a vu arriver ce nouveau-né alors que Lady Bacon n'était pas encore accouchée?

c) la scène dramatique au cours de laquelle Elisabeth aurait reconnu être la mère de Francis

Bacon, devant plusieurs gentilshommes et dames de la cour, est-elle vraisemblable?

Sans doute, étant donné les mœurs d'Elisabeth, il est parfaitement possible qu'elle ait eu un ou plusieurs enfants. D'autre part, les indiscrétions ont pu être évitées tant qu'elle a vécu, en raison du danger certain qu'elles auraient fait courir à leurs auteurs. Il est même rationnel d'admettre que la même considération ait imposé une discrétion absolue pendant le règne de son successeur. Mais après?

Il serait intéressant de faire à ce sujet des recherches dans les archives des familles des personnages, hommes ou femmes, qui ont vécu dans l'entourage immédiat d'Elisabeth.

Les deux problèmes essentiels que nous venons d'indiquer ne sont pas les seuls que soulève l'autobiographie de Francis Bacon.

Chaque chapitre en pose d'autres dont certains pourraient être vérifiés, car ils concernent des faits qui n'ont aucun caractère secret et qui ont pu être rapportés par des témoins oculaires ou par des historiens qui les auraient connus par des documents de l'époque :

a) Est-il possible qu'Elisabeth, pendant qu'elle était prisonnière à la Tour de Londres, ait pu contracter un mariage secret avec Robert Dudley?

b) Le détail donné au sujet de la mort étrange de Lady Dudley, survenue peu après le mariage, est-il vrai?

c) Qui pourrait être ce Lord P... chez qui aurait eu lieu une sorte de mariage semi-authentique, devant quelques témoins?

Le séjour de Francis Bacon à Paris de 1576 à 1579 est certain et expliquerait comment il put connaître la cour de France, les mœurs françaises et les nombreuses particularités relatives à l'histoire de France et à l'armée française, qui sont relatées dans diverses pièces de Shakespeare.

Son aventure amoureuse avec *Marguerite,* sœur du Roi de France et Reine de Navarre, est-elle vraie?

Cette aventure, si elle était reconnue exacte, expliquerait comment a été écrite une des premières pièces signées Shakespeare : *Love's Labour Lost,* et aussi certains de ses sonnets.

Est-il vraisemblable qu'Elisabeth ait eu un second fils, Robert Devereux, qui devint plus tard Comte d'Essex et favori de la Reine, les uns disent même son amant?

L'histoire de la rivalité d'Elisabeth et de Marie Stuart semble conforme à la réalité, ainsi que le récit de la fin tragique de cette dernière.

Il en est de même de l'histoire de la conspiration du Comte d'Essex et de sa mort.

Nous n'avons pas les moyens de faire les recherches qui seraient nécessaires pour confirmer ou infirmer ces faits. Mais il est certain que des documents existent qui permettraient de conclure à leur sujet.

Il serait évidemment intéressant d'établir dans quelles mesures le récit de Francis Bacon est exact ou erroné.

Nous allons voir, en nous appuyant sur l'ouvrage précité de M. Abel Lefranc, comment cette auto-

biographie, jointe à ce qu'on sait de positif sur Francis Bacon, expliquerait la plupart des points que laissent obscurs les hypothèses concernant l'origine des ouvrages attribués à William Shakespeare.

« Cet auteur (il est question de William Shakespeare), qui a parlé si magnifiquement de l'amitié, paraît n'avoir eu aucun ami véritable. » L'amour de Francis Bacon pour Marguerite et son amitié pour ses parents adoptifs, puis pour son frère (?) Robert, sont une preuve de l'intensité de sentiments affectueux qui est suffisamment significative à cet égard.

« Ses prétendues relations d'amitié avec Ben Jonson restent d'un bout à l'autre une énigme. » Comme elles sont compréhensibles s'il est vrai que Francis Bacon était l'auteur d'ouvrages signés Ben Jonson.

« Les critiques sont unanimes à discerner, dans la production dramatique du poète, pendant les dernières années du XVIe siècle et les sept ou huit premières du XVIIe, les indices d'une crise d'âme profonde, d'allure pessimiste et découragée. » C'était l'époque suivant ses déboires d'amour et ses déceptions d'héritier présomptif.

« Quand les historiens et les biographes, pour expliquer des contrastes aussi étranges et justifier le caractère décevant de la personnalité de Shakespeare, nous affirment que le poète, créateur de tant de merveilleux chefs-d'œuvre, n'a qu'un but en écrivant ses comédies et ses drames : gagner de l'argent, nous nous refusons à accepter un pareil

jugement, lui trouvant quelque chose d'impie, de sacrilège. » Francis Bacon donne clairement la raison de son labeur : laisser une œuvre vraie et contribuer à l'avancement de la science et au bonheur de l'humanité.

Il est à remarquer que Francis Bacon avait plus de 30 ans quand parurent les premiers ouvrages signés Shakespeare, qu'il avait fait son séjour en France, étudié le droit à *Gray's Inn* et venait d'être nommé à la Chambre des Communes : il avait donc la maturité nécessaire, après les épreuves et le labeur mentionnés dans son autobiographie.

M. H. B. Simpson, dans une étude intitulée : *Shakespeare, Bacon and a Tertium Quid,* parue en 1917, signale notamment la science juridique que devait posséder l'auteur des œuvres de Shakespeare : Francis Bacon pouvait la posséder après ses études à Gray's Inn.

La physionomie morale et intellectuelle, telle qu'il la conçoit, de l'auteur du théâtre shakespearien, est à noter : « Nous imaginerions le fils cadet de quelque noble famille, né pour l'opulence et une haute position sociale, ...un ami plus ardent encore des livres, mais, par-dessus tout, un homme possédé d'un intérêt passionné pour ses semblables. » Cela ne s'appliquerait-il pas entièrement à Francis Bacon tel qu'il ressort de son autobiographie?

M. Harman, dans un article intitulé : *The Shakespeare Problem,* paru en 1918, dit au sujet de *Love's Labour Lost* : « Je ne vois pas comment quelqu'un qui n'aurait pas fréquenté le monde de

la cour pourrait avoir écrit cela. » *Francis Bacon* avait fréquenté la cour d'*Angleterre* et la cour de *France* et il avait été malheureux en amour.

Citons encore :

De Charles Lamb dans son article sur les *Tragédies de Shakespeare* : « Ceci peut avoir l'air d'un paradoxe, mais je ne puis m'empêcher de penser que les pièces de Shakespeare sont moins faites pour être jouées sur la scène que celles de n'importe quel auteur dramatique. »

D'Emile de Montégut dans ses *Essais de Littérature anglaise* : « Les drames de Shakespeare sont-ils faits pour être joués? »

Comme ces pensées sont d'accord avec l'autobiographie d'où il résulte que Francis Bacon écrivait surtout pour l'humanité et la science.

« Il doit y avoir une concordance absolue entre la vie et l'œuvre. » Cette concordance n'est-elle pas parfaite chez Francis Bacon? La vie morale et sentimentale de l'auteur, ses épreuves, les événements particuliers de sa vie, son expérience des hommes, ses animosités, ses voyages, ses rêves, ses observations, son milieu propre : tout cela se reflète dans son théâtre et ses œuvres signés ou non de lui.

« L'auteur du théâtre shakespearien a été l'un des hommes les plus instruits qui aient jamais existé. » Cela ne s'applique-t-il pas à l'auteur du *Novum Organum* et du *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*?

« Mais le penseur se tournait décidément du côté des horizons sombres... il se complaisait maintenant, de préférence, dans les drames lugubres et

les descriptions amères de l'humanité. » Ces lignes sont de M. Jusserand dans *Histoire littéraire du peuple anglais,* quand il parle de la période de maturité de l'auteur des œuvres de Shakespeare. Or Francis Bacon avait vu mourir son père, avait suivi de près le drame de Marie Stuart, assisté au procès de son frère (?) Robert d'Essex et à sa fin tragique, avait vu mourir de chagrin sa mère (?) Elisabeth peu après l'exécution de son frère (?).

Il est intéressant de citer tout entière cette tirade de Robert Greene, qui date de 1591 et qui est adressée à ses compagnons favoris, Marlowe, Peele et Lodge; la signification en devient particulièrement claire si l'on admet que Greene, Marlowe, Peele et Shakespeare sont des pseudonymes du même auteur :

« Vils d'âmes êtes-vous, si vous n'êtes pas avertis par mon malheur, car ces chardons n'ont jamais cherché à s'accrocher sur aucun de vous autant que sur moi; je veux parler de ces pantins qui répètent les phrases sorties de nos bouches, de ces marionnettes qui portent nos couleurs... Oui, défiez-vous d'eux; car il y a là un parvenu, corbeau paré de nos plumes, qui, avec son cœur de tigre recouvert d'une peau d'acteur, se croit aussi habile à gonfler un vers blanc que le meilleur d'entre nous; il est devenu une sorte de JOANNES FACTOTUM et, dans son opinion, il est l'unique SHAKE-SCENE du pays... »

Il s'agit évidemment de Shakespeare (SHAKE-SPEARE, agite lance) que Greene accuse formellement de n'être qu'un parvenu cynique, un acteur au cœur de tigre, plagiaire éhonté, factotum sans

scrupule, à la solde de qui veut l'employer... Ce qui est curieux, c'est que cette sortie virulente date de l'apparition des œuvres signées Shakespeare, et qu'aucune riposte n'y a été faite quand Shakespeare est devenu célèbre et tout d'abord indiscuté.

Nous croyons intéressant de citer ici un passage extrait de l'ouvrage *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, paru en 1623, et qui semble susceptible d'expliquer pourquoi Francis Bacon, dans *la Tempête*, s'il en est réellement l'auteur, présente le rôle des sciences occultes, non seulement comme ne comportant aucun crime ni aucune faute répréhensible, mais comme absolument bienfaisant.

Nous livrons cette étonnante page, écrite il y a 300 ans, à la méditation des astronomes et des météorologistes :

« Par l'emploi de la saine astrologie, on pourrait hasarder des prédictions sur les comètes futures (qui, autant que nous pouvons le conjecturer, peuvent être prédites), sur tous les genres de météores, sur les déluges, les sécheresses, les grandes chaleurs, les gelées, les tremblements de terre, les éruptions de feux, les inondations, les vents et les grandes pluies, les différentes températures de l'année, les contagions, les épidémies, l'abondance et la cherté des denrées, les guerres, les séditions, les sectes, les transmigrations de peuples : enfin sur toutes les perturbations et les grandes innovations qui peuvent avoir lieu dans la nature ou dans les Etats.

« Ces prédictions pourraient, quoique avec moins de certitude, être poussées jusqu'aux événements

les plus particuliers et les plus individuels, si, après qu'on aurait bien reconnu les inclinations générales des temps de cette espèce, elles étaient, à l'aide d'une grande pénétration de jugement, soit en physique, soit en politique, appliquées aux espèces et aux individus qui sont les plus soumis à ces sortes d'influences. Ce serait ainsi que, prévoyant la température d'une année, on trouverait par exemple qu'elle serait plus favorable ou plus contraire aux oliviers qu'aux vignes, aux phtisiques qu'à ceux qui ont le foie attaqué, aux habitants des montagnes qu'à ceux des vallées, aux religieux qu'aux gens de cour à cause de la différence de leur manière de vivre; ou que, partant de la connaissance qu'on aurait de l'influence des corps célestes sur les esprits humains, on trouverait que cette année-là est plus avantageuse aux peuples qu'aux rois, aux savants et autres hommes curieux qu'aux hommes courageux et guerriers, aux voluptueux qu'aux gens d'affaires et aux politiques. »

Francis Bacon avait eu l'intuition de l'influence exercée sur notre planète par les passages, dans son voisinage, de ces astres errants (comètes et bolides) qui n'avaient cependant été l'objet avant lui que d'observations peu nombreuses, mais où il avait néanmoins su reconnaître l'origine de phénomènes qui n'ont pu être sérieusement étudiés que longtemps après lui, grâce à la multiplication des observatoires et au perfectionnement des appareils. Les lecteurs que cette question intéresserait pourraient se reporter à un ouvrage publié à Paris en 1883, par F. Chapel, ancien élève de l'Ecole

Polytechnique, et intitulé : *Aperçu sur le rôle des astéroïdes inférieurs dans la physique du monde.*

Nous pourrions multiplier les citations pour montrer que Francis Bacon paraît remplir toutes les conditions reconnues indispensables pour briguer la paternité des œuvres attribuées jusqu'ici à Shakespeare.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, *nous ne voulons pas prendre position dans le débat et nous laissons aux érudits qualifiés le soin d'apprécier le document nouveau que nous venons de livrer à la publicité et d'en tirer telles conclusions qui leur paraîtront s'imposer.*

Nous répétons ici, pour éviter tout malentendu, que *nous considérons comme indiscutable l'exactitude du déchiffrement* effectué entièrement sous la direction du Colonel Fabyan et dont nous n'avons pu personnellement examiner que quelques parties.

Les incrédules, s'il y en a encore, pourront faire toutes vérifications utiles sur les photographies que nous avons publiées ou sur les originaux d'où elles ont été extraites.

Ils ne doivent pas perdre de vue ce que nous avons dit précédemment au sujet des erreurs et des indécisions que comporte une méthode de chiffrement aussi peu pratique que celle de Francis Bacon, surtout quand il s'agit d'un texte aussi long que l'autobiographie reproduite plus haut. Ils ne doivent pas se laisser influencer par les incohérences qui peuvent résulter d'erreurs locales : le sens général leur permettra le plus souvent de reconstituer aisément les parties mutilées.

Nous ajouterons que de telles erreurs pourront quelquefois les conduire à former d'autres mots et même d'autres phrasés que ceux adoptés par les déchiffreurs qui ont fait l'ensemble du travail. Des indécisions de cette nature sont en effet possibles, avec des textes courts, même dans le cas où le chiffrement est fait d'après un système beaucoup plus simple que celui de Bacon : il serait facile de donner des exemples à l'appui de cette assertion. Mais l'indécision est aisément levée quand les parties correctement rétablies, avant ou après les indécisions, précisent le sens de ce qui doit être lu.

Quoi qu'il en soit, et pour répondre à une critique un peu vive qui nous a été adressée au sujet des travaux effectués sous la direction du Colonel Fabyan, nous terminerons en citant l'appréciation d'un professeur de littérature anglaise qui éprouvait tout d'abord quelque doute au sujet de l'exactitude des décryptements et qui a pu étudier attentivement sur place les minutes des études d'identification.

« ...Colonel *Fabyan* possesses a wonderful rich private library of *Baconian* and *Elisabethan* litterature and he kindly put its resources at my disposal. I came to the conclusion that the cipher was the logical complement to *Bacon's* scheme for the progress of scientific research, and that *Bacon* probably used it for the purpose he planned, viz. as a means of scientific record to hand down to posterity scientific truth that would necessarily be unintelligible to his contemporaries and dangerous to himself if published in the ordinary way. In

carrying on this work, I had ample opportunity to form an unbiassed judgment on the personnel of Riverbank and the character of the research they carry on under the direction of Colonel *Fabyan* and the stimulus of his unselfish scientific enthousiasm. And I have no hesitancy in saying that the laboratory staff is competent, careful and painstaking, and *the work* they do *is quite up to the standard of that of the best of our scientific institutes of research* (1). »

Nos propres travaux nous permettent de confirmer absolument cette appréciation élogieuse.

(1) ... le travail qu'ils exécutent est tout à fait comparable à celui de nos meilleurs instituts de recherches.

NOTES ANNEXES

A

Les articles que j'ai publiés dans les numéros 563, 568, 581 et 582 du *Mercure de France* m'ont valu une volumineuse correspondance et ils ont provoqué, dans la presse européenne, d'intéressantes critiques. Le problème que j'ai posé (*Un problème d'Histoire et de Cryptographie,* n°s 563 et 568) et le mystère que j'ai essayé d'éclaircir (*Le mystère Bacon-Shakespeare,* n°s 581 et 582) intéressent donc beaucoup de lecteurs.

Quelques-uns ont bien voulu me fournir des renseignements utiles, d'autres m'ont communiqué des observations curieuses. Enfin, on m'a demandé des précisions susceptibles de servir de base à une discussion méthodique et de répondre à certaines critiques, formulées d'ailleurs avec beaucoup de courtoisie, dans les journaux français ou étrangers.

Les notes qui suivent ont été rédigées pour compléter mes précédents articles et essayer de dissiper

des malentendus qui pourraient égarer la discussion.

Tout d'abord, je tiens à répéter que je ne suis ni un littérateur, ni un historien et que je ne suis pas qualifié pour émettre une opinion motivée sur la question de paternité littéraire soulevée par le document publié *in extenso* dans les n°s 581 et 582. Je serais même presque tenté de conclure, comme quelques-uns de mes correspondants, que cette question de paternité ne présente qu'un intérêt secondaire et que les chefs-d'œuvre resteront tels, quels que soient les noms d'auteurs qui pourraient être substitués à ceux sous lesquels ils ont été publiés. Toutefois cette manière de voir, un peu trop simpliste, si elle peut se soutenir en ce qui concerne les œuvres elles-mêmes, ne satisfait pas notre besoin de vérité et de justice : « Il faut rendre à César ce qui est à César. »

Quand j'ai publié mon premier article (n° 563), mon but était surtout de signaler un procédé cryptographique peu connu et certaines applications intéressantes qui en avaient été faites. Il me semblait en outre utile d'appeler l'attention du public français sur l'emploi qui avait pu être fait de formes typographiques différentes pour dissimuler des secrets sous des textes clairs quelconques. L'examen des éditions contemporaines de celles énumérées dans les pages 57-58 pourrait en effet conduire à des découvertes intéressantes, historiques ou scientifiques.

Mais puisque l'étude cryptographique a eu comme résultat la révélation d'un document histo-

rique, il est naturel que des considérations d'ordre historique ou littéraire interviennent dans l'appréciation de ce document dont je ne puis, comme cryptologue, que signaler l'existence.

Il est évident, en effet, que le chiffrement d'un texte n'ajoute rien à la valeur documentaire des faits qui y sont mentionnés : les exactitudes et les erreurs sont reproduites telles quelles, sous une forme apparente différente, mais elles restent, chiffrées, ce qu'elles étaient en langage clair.

Je dois cependant ajouter que l'opération du chiffrement, quelle que soit la simplicité du procédé cryptographique et quelles que soient l'attention et l'habileté du chiffreur, peut introduire des erreurs auxquelles s'ajoutent celles de l'opération typographique : lettres et mots modifiés ou omis. L'exemple donné par Bacon lui-même dans l'édition de 1624 (1) du *De Augmentis Scientiarum* et dont je donne une photographie page 48, pl. n° 4, contient une erreur sur la douzième ligne où les lettres *vat* sont substituées à *uc*.

En général, les erreurs de ce genre, si elles sont isolées et peu fréquentes, n'empêchent pas le déchiffreur de rétablir correctement les mots et les phrases du texte original.

Mais il peut arriver qu'exceptionnellement cette restitution ne soit pas évidente et que le contexte ne permette pas de deviner, sans hésitation possible, les lettres et mots omis ou défigurés. Toutes les personnes qui ont fait de la correspondance chiffrée sont familiarisées avec ce genre de difficul-

(1) Reproduit la traduction de *Golefer,* Paris, 1632.

tés; elles savent qu'il y a des cas où il faut demander une répétition ou un collationnement.

Cela n'est évidemment pas possible quand il s'agit d'un texte chiffré depuis trois cents ans! Il faut donc que le déchiffreur, quand il rencontre des erreurs ou des indécisions, ne compte que sur sa perspicacité.

Lorsque les parties du texte qui précèdent et suivent les lacunes de ce genre sont suffisamment claires et suggestives, l'opération ne présente aucune difficulté.

S'il n'en est pas ainsi, des erreurs de restitution sont possibles et il est alors prudent de signaler les interprétations douteuses pour éviter des conclusions non rigoureusement motivées.

J'ai cru nécessaire de donner ces indications, inutiles pour les lecteurs qui ont fait un peu de cryptographie, mais indispensables pour ceux qui sont tout à fait inexpérimentés.

En outre, ces explications répondent aux préoccupations de quelques lecteurs qui, s'étant heurtés dès leurs premiers essais de déchiffrement à des difficultés du genre de celles que nous venons de signaler, craignent que les déchiffreurs de l'autobiographie de Francis Bacon ne se soient laissé souvent influencer par des idées préconçues pour choisir, entre plusieurs solutions également possibles au point de vue cryptographique, celle qui correspondait le mieux à leur manière de voir.

Personnellement, je considère que des erreurs isolées sont possibles, intéressant des mots ou même, mais tout à fait exceptionnellement, des

phrases. Mais de telles erreurs sont certainement très rares et elles ne pourraient modifier le sens de l'ensemble du document.

Je me propose d'ailleurs, si les circonstances le permettent, d'étendre le travail de vérification que j'ai commencé et de signaler les parties qui me sembleraient douteuses et qui ne devraient être acceptées que sous toutes réserves.

Il va sans dire que toute solution, possible au point de vue cryptographique, mais inadmissible au point de vue historique, devrait être classée dans la catégorie ci-dessus.

C'est ainsi que des noms de personnages ou la mention d'événements postérieurs à l'impression ne sauraient logiquement se rencontrer dans les déchiffrements : cette considération peut permettre d'écarter à priori des solutions qui seraient admissibles au point de vue cryptographique.

Dans cet ordre d'idées, il ne faut pas oublier que si Francis Bacon n'a publié pour la première fois qu'en 1605 la description de son système cryptographique, il l'avait conçu longtemps avant, pendant le séjour qu'il fit à Paris de 1577 à 1579. Il est donc naturel qu'on rencontre des applications de ce système dans des documents antérieurs à 1605, mais postérieurs à 1577. L'énumération que je donne pages 57 et 58 d'ouvrages contenant des textes cryptographiés d'après le procédé de Francis Bacon en indique plusieurs imprimés avant 1605.

Tels sont notamment les ouvrages suivants :

De Timothy Bright : *A Treatise of Melancholy* 1586; de Robert Burton : *The Mirror of Modesty*

1584, *Planctomachia* 1585, *Euphues* 1587; *Morando* 1587, *Perimedes* 1588, *Pandosto, The Spanish Masquerado* 1589;

De George Peele : *The Arraignment of Paris* 1584; de William Shakespeare : *Midsummer Night's Dream* 1600, *Much Ado about Nothing* 1600, *Sir John Oldcastle* 1600, *Merchant of Venice* 1600;

D'Edmund Spenser : *Sherpherd's Calendar* 1579, *Complaints* 1590, *Colin Clout* 1595, *Fairy Queen* 1596.

De même, il ne faudrait pas s'étonner que des fragments de l'autobiographie se trouvent dans des ouvrages publiés après 1626, date *officielle* de la mort de Francis Bacon : les manuscrits de ces ouvrages avaient pu être établis et préparés pour l'impression par Francis Bacon et n'avoir été imprimés qu'après son décès.

C'est ainsi que des parties cryptographiées ont été relevées dans *New Atlantis* et *Natural History,* qui ont été édités en 1635 sous le nom de Francis Bacon, ainsi que dans *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton, éditée en 1638.

D'ailleurs, est-il bien certain que Francis Bacon soit décédé en 1626?

Dans un très intéressant article paru dans *Baconiana* de juin 1922, Miss Alicia Amy Leith rappelle certaines circonstances qui sembleraient indiquer que Francis Bacon mourut *seulement pour le monde* en 1626 et qu'il ne serait réellement mort qu'en 1668, ayant vécu 106 ans; il aurait eu ainsi une quarantaine d'années de tranquillité pour poursuivre ses travaux.

Tout est étrange quand il s'agit de Francis Bacon et ses biographes ne sont pas plus d'accord sur le lieu de sa naissance (York House, York Place, Canonbury Tower ou Gidea Hall) que sur celui de sa mort (Highgate, Mushwell Hill, Gorhambury ou Wolfenbüttel).

Mais cette discussion est étrangère à la question cryptographique à laquelle nous allons revenir.

B

Les déchiffrements effectués par Mrs Gallup ont provoqué des observations au sujet desquelles je crois nécessaire de donner quelques explications.

Certains lecteurs ne nient pas l'existence des textes déchiffrés par Mrs Gallup. Mais ils estiment qu'il n'y a pas lieu d'en faire état, notamment en ce qui concerne la paternité des œuvres attribuées à Shakespeare. Leur opinion est fondée sur des considérations historiques ou littéraires, qui leur semblent suffisamment concluantes, pour qu'il soit inutile de prendre en considération les documents chiffrés qui pourraient confirmer ou infirmer leur manière de voir. Il va sans dire que les théories contraires sont exposées et défendues avec la même intransigeance, de sorte que le lecteur impartial reste déconcerté par la lecture de ces démonstrations de tendances opposées abondamment documentées, adroitement présentées et rédigées avec

beaucoup de conviction. Bien entendu, la discussion reste ouverte et elle ne pourra être close, si elle l'est jamais, que par la découverte d'un document décisif qui mettra d'accord les diverses écoles actuellement divisées.

Mais il y a des critiques qui vont plus loin et qui nient l'existence même des textes déchiffrés par Mrs Gallup.

M. Weber, de Vienne (Autriche), considère les déchiffrements de Mrs Gallup comme « le résultat d'une grande erreur résultant d'une sorte d'auto-suggestion ».

Le Dr Speckman, de Arnhem (Hollande), nie l'existence des cryptogrammes; il affirme que les textes déchiffrés ne sont pas authentiques et sont inadmissibles.

M. Taco H. de Beer, membre de l'Académie Royale Flamande de Belgique, m'écrit :

« La plus grande supercherie nous paraît le soi-disant déchiffrement de Mrs Gallup. Un jeune docteur ès lettres s'est occupé pendant une année tout entière à déchiffrer des textes d'après la méthode de Mrs Gallup et il a trouvé que Mrs Gallup ajoutait ou escamotait des lettres afin d'en venir au résultat qu'elle se proposait. »

D'autres vont plus loin et n'hésitent pas à qualifier de « mystification colossale » l'œuvre de Mrs Gallup.

M. Frank Woodward a publié dans *Baconiana,* vol. XVII, n° 64, un article intitulé : *Mrs Gallup's Biliteral Cipher* qui me paraît répondre aux détracteurs auxquels nous avons fait allusion plus haut.

Cet article donne, en effet, deux exemples de déchiffrement qui me paraissent de nature à mettre hors de discussion la bonne foi de Mrs Gallup.

I

Les lettres italiques de l'édition de 1628 de l'ouvrage de Robert Burton intitulé : *The Anatomy of melancholy* constituent un cryptogramme qui, traité par le procédé de Francis Bacon, a donné comme déchiffrement une version anglaise de l'*Iliade*, qui ne ressemble à aucune version connue.

Or, Mrs Gallup ne connaît pas le grec : est-il admissible qu'elle ait pu se procurer une version inconnue jusqu'à présent et dont le véritable auteur soit resté ignoré? est-il vraisemblable que Mrs Gallup ait pu se procurer toutes les versions anglaises de l'*Iliade* et qu'elle en ait fait un arrangement susceptible de provenir d'un déchiffrement factice?

Mr Frank Woodward affirme que « n'importe qui, connaissant personnellement Mrs Gallup, reconnaîtra qu'elle est tout à fait incapable d'une telle fraude ».

II

Dans l'ouvrage intitulé *Resuscitacio*, publié par Rawley en 1657, Mrs Gallup a trouvé une partie chiffrée d'après le procédé de Francis Bacon et elle en a donné le déchiffrement suivant :

Now to reach rare papers, take panell five in F's tower room, slide it under fifty with such force as to gird string. Follow A B C's therein. Soon will the M S S so much vaunted, theme of F'S many books, be your own.

Ce qui veut dire que dans la chambre de la tour de F(rancis), si l'on fait glisser le panneau 5 sous le panneau 50, on doit découvrir une cachette contenant des papiers rares, manuscrits de *F(rancis Bacon)*.

La tour visée dans ce document ne peut être que *Canonbury Tower* où Francis Bacon vécut quelques années et dont il donna congé en 1619. Mais il semblait peu probable que Bacon y ait caché des papiers importants et que Rawley puisse y faire allusion en 1657.

Quoi qu'il en soit, Mr Frank Woodward, se trouvant à Londres avec Mrs Gallup, se rendit avec elle à Canonbury Tower. Ils pénétrèrent dans la chambre principale où ils reconnurent cinquante panneaux disposés sur le pourtour en deux rangées, la rangée inférieure ayant trente-quatre panneaux et la rangée supérieure seize seulement.

Mr Frank Woodward monta avec l'Intendant à l'étage supérieur, laissant dans la grande chambre Mrs Gallup qui souffrait du cœur.

Quand il redescendit, Mrs Gallup, qui avait soigneusement examiné les panneaux, lui indiqua quels étaient ceux qui avaient été vraisemblablement numérotés 5 et 50 par Francis Bacon. Elle lui fit remarquer que le panneau 5 pouvait glisser sous le panneau 50.

Mr Frank Woodward demanda à l'Intendant si quelque cachette avait été découverte pendant les travaux effectués dans le bâtiment. L'Intendant lui montra précisément le panneau 5 comme ayant été déplacé, ce qui avait démasqué un large trou que l'architecte avait fait boucher.

N'est-ce pas là une preuve de l'exactitude du déchiffrement de Mrs Gallup? Y a-t-il quelqu'un qui la soupçonnerait de s'être fait mettre au courant de la particularité que nous venons de signaler, pour faire ensuite un déchiffrement simulé en concordance avec elle?

C

Dans l'article de *Baconiana* que nous avons cité précédemment, Mr Frank Woodward déclare qu'après avoir travaillé sous la direction de Mrs Gallup, il était parvenu à identifier correctement les formes *a* et *b* de 70 à 80 pour cent des lettres.

D'autre part, M. William Rawley déclare avoir également fait des recherches analogues, mais avoir échoué dans l'identification des lettres B I L M N P S et Z : la proportion des lettres exactes restantes est inférieure à 70 pour cent du nombre total des lettres.

Nous allons voir qu'il eût suffi à ces deux opérateurs, peu familiarisés sans doute avec les travaux cryptographiques, de poursuivre méthodiquement leurs recherches pour arriver à une solution.

Pour bien faire comprendre la méthode à employer quand on se trouve en présence d'indécisions ou d'erreurs, nous prendrons l'exemple donné page 55 où nous supposerons douteuses les formes typographiques des huit lettres indiquées ci-dessus comme n'ayant pu être identifiées correctement par Rawley.

Nous allons donc recopier les premiers groupes en admettant que toutes les lettres ont été correctement classées en forme *a* ou *b*, à l'exception des lettres B I L M N P S Z dont la forme est douteuse et que nous figurerons par un point (·) pouvant être par conséquent *a* ou *b*.

Nous avons ainsi les groupes suivants :

. . aaa	a . . a .	aabbb	aab . a	b . . . .
aa . bb	. . aaa	ab . b .	ab . b .	abbb .
baabb	aaaab	ab . . a	ab . . .	baaa .
a . . bb	ba . . .	aabbb	. aaaa	baaba

Le premier groupe . . aaa peut être :

aaaaa correspondant à la lettre A,
abaaa — I,
baaaa — R.

La solution bbaaa n'est pas à retenir, puisque aucun groupe de l'alphabet de *Bacon* ne commence par bb.

Le deuxième groupe peut être :

aaaaa correspondant à la lettre A,
aabaa — E,
abbaa — N,
aaaab — B,
aabab — F,
abbab — O.

Par conséquent le premier bigramme peut être l'un des suivants :

AA AE AN AB AF AO
I A I E I N I B I F I O
RA RE RN RB RF RO

On peut en supprimer immédiatement un certain nombre comme improbables au commencement d'un mot anglais :

AA AE AO
I A I E I B I O
RN RB RF

Il ne reste à examiner que les suivants :

AN AB AF IN IF RA RI RO

Le troisième aabbb correspond à la lettre H.
Le quatrième groupe aab. a peut être :
aabaa correspondant à la lettre E,
aabba — G.

D'où les tétragrammes initiaux :

ANHE, ABHE, AFHE, INHE, IFHE,
RAHE, RIHE, ROHE,
ANHG, ABHG, AFHG, INHG, IFHG,
RAHG, RIHG, ROHG.

Les seuls tétragrammes à retenir sont évidemment les suivants :

ANHE, ABHE, INHE, IFHE.

Le dernier IFHE est évidemment le plus probable.

Le cinquième groupe b.... ou plutôt ba... puis-

que la forme initiale *b* ne peut être suivie que de la forme a, peut être :

baaaa correspondant à la lettre R,
baaab — S,
baaba — T,
baabb — U ou V,
babaa — W,
babab — X,
babba — Y,
babbb — Z.

Le sixième groupe aa bb peut être :

aaabb correspondant à la lettre D,
aabbb — H.

Le septième groupe . . aaa peut être :

aaaaa correspondant à la lettre A,
abaaa — I,
baaaa — R.

Le huitième et le neuvième groupes sont semblables ab.b. et peuvent être :

ababa correspondant à la lettre L,
ababb — M,
abbba — P,
abbbb — Q.

Le dixième groupe abbb. peut être :

abbba correspondant à la lettre P,
abbbb — Q.

Le onzième et le douzième groupes correspondent respectivement à U ou V, et B.

Considérons donc les douze premières lettres en écrivant les solutions possibles :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
A	N	H	E	R	D	A	L	L	P	U	B
A	B			S		I	M	M	Q	V	
I	N			T	H	R	P	P			
I	F			UV			Q	Q			
				W							
				X							
				Y							
				Z							

Les dixièmes et onzièmes lettres ne peuvent être, devant B, que PU.

La huitième et la neuvième, devant P U B, sont très probablement L L.

Ce qui entraîne H comme sixième lettre, S comme cinquième, A comme septième et finalement la série initiale suivante :

IF HE SHALL PUB,

Le dernier trigramme PUB suggère le mot PUBLISH qui est possible, les lettres LISH pouvant correspondre respectivement :

L ababa au treizième groupe ab..a,

I abaaa au quatorzième groupe ab...,

S baaab au quinzième groupe baaa.,

H aabbb au seizième groupe a..bb.

La suite du déchiffrement s'effectuerait de la même façon en avançant progressivement et prudemment, les lettres et mots déjà précisés permettant de limiter le nombre des essais à retenir en suggérant des lettres ou mots susceptibles de les suivre.

Les identifications erronées peuvent évidemment

compliquer le travail et suggérer quelquefois des mots incorrects.

Mais les erreurs, comme les indécisions, s'éliminent peu à peu et l'on peut estimer que, dès que les identifications correctes atteignent 60 à 70 pour cent des lettres, la reconstitution correcte du texte clair peut être escomptée sans beaucoup de difficultés.

Naturellement les erreurs de chiffrement ne peuvent qu'augmenter les difficultés du travail de déchiffrement. Mais, en général, si ces erreurs sont isolées, elles ne constitueront pas un obstacle infranchissable.

Toutefois, il faut bien reconnaître que, dans des cas exceptionnels, des mots erronés pourront être substitués aux mots corrects, surtout s'ils ont le même nombre de lettres et des lettres communes, et quand le sens de la phrase ne permettra pas de reconnaître l'erreur.

L'exemple que je viens de donner, et dont le lecteur pourra compléter la discussion en examinant toutes les solutions grammaticalement possibles, me semble suffisant pour démontrer qu'il y a des cas où il est inutile d'ajouter ou de supprimer des lettres pour constituer un texte correct,

Si les détracteurs que j'ai désignés plus haut § B veulent bien admettre, comme je le fais moi-même, que Mr Frank Woodward et William Rawley sont de bonne foi en déclarant qu'ils ont pu identifier correctement 60 à 70 pour cent des formes typographiques, ils devront reconnaître qu'en opérant comme je l'ai fait à l'égard des formes douteuses,

il n'est pas nécessaire d'user de prestidigitation, pour escamoter les lettres gênantes ou faire apparaître celles désirées pour constituer des mots ou des phrases conçus à l'avance; il suffit, comme je l'ai montré, de prendre comme bases des essais les lettres correctement classées et de tenir compte des particularités de la langue employée et du système cryptographique de Francis Bacon.

J'aurais pu donner comme exemples ceux que j'ai étudiés moi-même : mais il m'a semblé que ma démonstration serait plus convaincante si je prenais un texte étudié par un autre opérateur, en faisant état des résultats partiels obtenus par lui.

Je ne doute pas que les contempteurs de l'œuvre de Mrs Gallup, s'ils veulent bien ne pas s'en tenir à un examen superficiel et ne pas se laisser arrêter par des incohérences et des indécisions analogues à celles rencontrées dans l'exemple donné plus haut, s'ils acceptent enfin de se livrer à un travail analytique analogue à celui que j'ai effectué moi-même, reconnaissent qu'ils sont allés un peu vite et un peu loin en la traitant de mystificatrice malhonnête.

Il ne faut pas oublier ce que j'ai dit plus haut et que je suis obligé de répéter pour éviter tout malentendu :

a) il peut y avoir des erreurs isolées dans le résultat des déchiffrements, erreurs résultant de fautes de chiffrement ou d'impression;

b) la correction absolue du chiffrement et du déchiffrement n'a aucune relation avec l'exactitude des faits mentionnés.

Enfin je voudrais mettre certains critiques en garde contre un danger possible : quelques cryptologues amateurs ayant échoué dans leurs essais de déchiffrement en ont conclu que Mrs Gallup n'avait pu réussir là où ils n'avaient pu obtenir aucun succès. Plus de prudence et de modestie sont nécessaires, surtout si l'on veut bien tenir compte du patronage autorisé qui a encouragé et guidé les travaux de Mrs Gallup. Je ne connais pas Mrs Gallup, mais j'ai pu apprécier la haute compétence technique du personnel cryptologue auprès duquel elle poursuit méthodiquement ses recherches : tous les travaux qui portent l'estampille du laboratoire d'études qui a endossé ses déchiffrements méritent une confiance entière et des éloges que je suis heureux de renouveler ici.

D

Il semble bien que Francis Bacon ait eu quelques inquiétudes au sujet de l'efficacité de la méthode qu'il employait pour écrire son histoire de manière qu'elle échappât à ses contemporains, mais fût sûrement déchiffrée par les cryptologues de l'avenir.

C'est sans doute ce qui explique la multiplicité des cryptogrammes faisant allusion à son autobiographie et aussi la précaution prise d'en chiffrer plusieurs fois certaines parties.

La phrase suivante déchiffrée du *Novum Orga-*

num, édition de 1620, page 122, répond à la première préoccupation :

Since the part which doth contain the story of my birth is one I cannot have lost, it is frequently given. The directions to the decipherer oft occur for it cannot be that he doth decipher everything I write, yet if but a part be done, it would be sufficient doubtless to reveal the history (1).

Voici, d'autre part, un exemple de répétition concernant le deuxième paragraphe de l'autobiographie n° 581, page 301 :

The principal work is, as you may suppose, writing a secret story of my own life as a true history of the times.

Les planches des pp. 223 et 224 sont des photographies des pages 188 et 189 du *Novum Organum*, Edition de 1620.

Les lettres soulignées appartiennent à la forme *b*, celles non soulignées étant de la forme *a*. Seules les lettres italiques constituent le cryptogramme. Nous avons marqué par une flèche verticale ↥ le commencement des groupes de cinq lettres, qui donnent le texte suivant :

... Th' principall history is, as you may suppose, my owne, yet it is soe much mixt or twin'd into manie others herein, that it is a taske putting them together, as you perhaps well know. The work will

(1) Etant donné que la partie qui contient l'histoire de ma naissance est une de celles que je ne puis avoir perdue, elle est donnée fréquemment. Les conseils au déchiffreur sont nombreux, car il ne peut être indispensable qu'il déchiffre tout ce que j'écris; toutefois, si une partie seulement était déchiffrée, cela serait sans doute suffisant pour révéler l'histoire.

not be complete untill my death. It may then fall short of many things I have long desir'd to chrystalise, as might be said, in a solide, unperishing rock. However, when deathe shall cut short my toyle, there should bee another to carry it forward that it may lacke as little as possible.

Pour faire le déchiffrement, les lecteurs que cela intéresserait devront écrire les groupes de cinq formes typographiques, en commençant à la flèche, comme suit :

baaba aabbb abbba baaaa abaaa.....

et ainsi de suite, puis traduire avec l'alphabet de Francis Bacon donné dans le *Mercure*, n° 563, p. 389.

La planche de la p. 225 est une photographie de la page 9 du même ouvrage (*Novum Organum*, Edition 1620).

Les formes *a* et *b* sont indiquées comme dans les planches 1 et 2, c'est-à-dire que les lettres de la forme *b* sont soulignées, les autres non soulignées étant de la forme *a*.

Le groupement doit commencer à la flèche verticale ↥ , comme suit :

babba aabaa baaba aaabb abbab aabaa et ainsi de suite.

Le déchiffrement apparaît comme suit :

... *Yet doe I maintaine that the principal work hath beene, or is, writing a secret storie of my owne life, as well as a true historie of th' times, in this greater cypher...*

culo vt meliùs contineat calorem ſuum; & notetur vtrùm per calorem ſuum faciat aquam deſcendere.

Ad 25.am 30.a *Aromata, & Herbæ acres ad palatum, multò magis ſumptæ interiùs, percipiuntur calida. Videndum itaque in quibus alijs materijs exequantur opera caloris. Atque referunt Nautæ, cùm cumuli & maſſæ Aromatum diù concluſæ ſubitò aperiuntur, periculum inſtare illis qui eas primò agitant & extrahunt, à febribus & inflammationibus ſpiritus. Similiter fieri poterit Experimentum, vtrùm pulueres huiuſmodi Aromatum aut Herbarum non arefaciant Laridum, & carnem ſuſpenſam ſuper ipſos, veluti fumus Ignis.*

Ad 26.am 31.a *Acrimonia ſiue Penetratio ineſt tam Frigidis, qualia ſunt Acetum, & Oleum Vitrioli; quàm Calidis, qualia ſunt oleum Origani & ſimilia. Itaque ſimiliter & in Animatis cient dolorem, & in non-Animatis diuellunt partes & conſumunt. Neque huic Inſtantiæ ſubiungitur* Negatiua. *Atque in Animatis nullus reperitur dolor, niſi cum quodam ſenſu caloris.*

Ad 27.am 32.a *Communes ſunt complures actiones & Calidi, & Frigidi, licèt diuerſâ admodùm ratione. Nam & niues, puerorum manus videntur paulò pòſt vrere; & frigora tuentur carnes à putrefactione, non minus quàm ignis; & Calores contrahunt corpora in minus, quod faciunt & Frigida. Verùm hæc & ſimilia opportunius eſt referre ad Inquiſitionem de Frigido.*

Tertiò

Aphor. XIII.

TErtiò faciendа eſt Comparentia ad Intellectum *Inſtantiarum in quibus Natura, de quâ ſit Inquiſitio, ineſt ſecundùm magis & minùs; ſiue factâ comparatione incrementi & decrementi in eodem ſubiecto, ſiue factâ comparatione ad inuicem in ſubiectis diuerſis. Cùm enim Forma rei ſit ipſiſſima Res; neque differat Res à Formâ, aliter quàm differunt Apparens & Exiſtens, aut Exterius & Interius, aut in ordine ad Hominem & in Ordine ad Vniuerſum; omninò ſequitur, vt non recipiatur aliqua Natura pro verâ Formâ, niſi perpetuò decreſcat quando Natura ipſa decreſcit, & ſimiliter perpetuò augeatur quando Natura ipſa augetur. Hanc itaque Tabulam*, Tabulam Graduum *ſiue* Tabulam Comparatiuæ *appellare conſueuimus.*

Tabula Graduum, *ſiue* Comparatiuæ *in Calido.*

PRimò itaque dicemus de ijs quæ nullum prorſùs gradum Caloris habent ad tactum; ſed videntur habere potentialem tantùm quendam calorem, ſiue diſpoſitionem & præparationem ad calidum. Poſtea demum deſcendemus ad ea, quæ ſunt actu, ſiue ad tactum Calida, eorumque fortitudines & Gradus.

tuerint; vtpotè quæ ſenſibus propiora ſint, & communibus notionibus ferè ſubiaceant. Antequàm verò ad remotiora, & occultiora Naturæ liceat appellere, neceſſariò requiritur, vt melior & perfectior mentis & Intellectus humani vſus & adoperatio introducatur.

Nos certè æterno Veritatis amore deuicti, viarum incertis, & arduis, & ſolitudinibus, nos commiſimus; & Diuino auxilio freti & innixi, mentem noſtram, & contra opinionum violentias, & quaſi inſtructas acies, & contra proprias & internas hæſitationes & ſcrupulos, & contra rerum caligines, & nubes, & vndequáque volantes phantaſias, ſuſtinuimus; vt tandem magis fida & ſecura indicia, viuentibus & poſteris comparare poſſemus. Quâ in re ſi quid profecerimus, non alia ſanè ratio nobis viam aperuit, quàm vera & legitima ſpiritus humani humiliatio. Omnes enim ante nos, qui ad artes inueniendas ſe applicuerunt, coniectis paulìſpèr in res, & exempla, & experientiam oculis, ſtatim, quaſi inuentio nil aliud eſſet, quàm quædam excogitatio, ſpiritus proprios, vt ſibi Oracula exhiberent, quodammodò inuocárunt. Nos verò inter res caſtè & perpetuò verſantes, Intellectum longiùs à Rebus non abſtrahimus, quàm vt rerum imagines, & radij (vt in ſenſu fit) coire poſſint: vndè ſit, vt Ingenij viribus & excellentiæ non multum relinquatur. Atque quam in inueniendo adhibemus humilitatem, eandem & in docendo ſequuti ſumus. Neque enim aut confutationum triumphis, aut antiquitatis aduocationibus, aut authoritatis vſurpatione quádam, aut etiam obſcuritatis velo, aliquam bis noſtra

E

M. de Beer, que j'ai déjà cité, m'envoie la communication suivante :

« Le mariage d'Elisabeth avec Robert Dudley n'eut pas lieu quand elle était prisonnière à la Tour de Londres.

« A l'âge de 17 ans, Elisabeth mit au monde un fils. Le père était Lord Seymour qui avait épousé la veuve d'Henry VIII. Elisabeth fit étrangler le nouveau-né.

« Plus tard, elle eut d'autres amants.

« Quand *Francis* naquit, elle ordonna de l'étrangler. Mais Lady *Bacon,* qui était enceinte, la pria de lui confier l'enfant. De retour chez elle, elle fit une fausse couche qui lui facilita l'adoption de *Francis.* »

Dans *Baconiana* de juin 1922, M. Alfred Weber, de Vienne (Autriche), fait remarquer qu'il est inexact que Davison, secrétaire de la reine Elisabeth, ait signé l'arrêt de mort de Marie Stuart et ait payé ce crime de sa tête.

Il est en effet prouvé que Davison vécut vingt et un ans après la mort de l'infortunée reine d'Ecosse et qu'il mourut paisiblement dans sa maison.

Des erreurs de ce genre me semblent plutôt en faveur de la bonne foi du déchiffreur : il était facile, en effet, à Mrs Gallup de se documenter aux meilleures sources et, si elle l'avait voulu, de produire un texte absolument d'accord avec l'histoire.

F

L'alphabet chiffrant de Francis Bacon peut s'écrire sous la forme d'un tableau de 24 cases (3 rangées de 8 cases), dans les cases duquel sont inscrites les lettres de l'alphabet dans leur ordre normal, le lignes et les colonnes du tableau étant numérotées comme ci-dessous,

	aaa	aab	aba	abb	baa	bab	bba	bbb
aa	A	B	C	D	E	F	G	H
ab	IJ	K	L	M	N	O	P	Q
ba	R	S	T	UV	W	X	Y	Z

Chaque lettre du tableau est chiffrée par le numéro de la ligne (deux formes) suivi du numéro (trois formes) de la colonne où elle se trouve : A = aaaaa, M = ababb, Y = babba,...

Si l'on compte, pour chaque lettre de l'alphabet, le nombre des formes *a* et *b* qui la chiffrent, on trouve :

A = 5a, B = 4a + 1b, C = 4a + 1b, D = 3a + 2b, E = 4a + 1b, F = 3a + 2b, G = 3a + 2b, H = 2a + 3b, IJ = 4a + 1b, K = 3a + 2b, L = 3a + 2b, M = 2a + 3b, N = 3a + 2b, O = 2a + 3b, P = 2a + 3b, Q = 1a + 4b, R = 4a + 1b, S = 3a + 2b, T = 3a + 2b, UV = 2a + 3b, W = 3a + 2b, X = 2a + 3b, Y = 2a + 3b, Z = 1a + 4b.

D'autre part, la fréquence normale, pour 1000, des lettres de l'alphabet dans un texte anglais, est sensiblement la suivante :

A = 75, B = 13, C = 29, D = 41, E = 128, F = 28, G = 14, H = 57, I + J = 67, K = 4, L = 35, M = 26, N = 75, O = 79, P = 22, Q = 1, R = 65, S = 63, T = 87, U + V = 37, W = 15, X = 3, Y = 15, Z = 1.

Il en résulte que le chiffrement d'un texte anglais de 1000 lettres, d'après le système de Francis Bacon, donnerait un total de 5000 formes dont 3151 formes *a* et 1849 formes *b*.

Il y a donc une prédominance marquée de la forme *a*.

Si donc, dans un texte chiffré d'après le système *Bacon,* l'on parvient à distinguer nettement, pour chaque lettre de l'alphabet, les deux formes typographiques qui constituent la base du système, il suffit de compter les nombres respectifs des deux formes : la plus fréquente est la forme *a*.

Théoriquement, il suffirait d'une vingtaine de chacune des lettres de l'alphabet pour que la seule considération des nombres respectifs des deux formes typographiques permette les identifications des diverses lettres.

Pour les lettres fréquentes, les identifications seraient possibles dès que la longueur du texte atteindrait quelques centaines de lettres. Pour les lettres rares, il faudrait des textes beaucoup plus longs. Mais nous avons vu précédemment, § C, qu'il suffit que 60 pour cent environ des lettres soient classées pour que le déchiffrement intégral soit possible.

Dans la pratique, quand les deux formes typo-

graphiques de chaque lettres sont nettement différentes, il est donc possible d'effectuer le déchiffrement avec des textes relativement courts.

Malheureusement, les documents imprimés qui contiennent des textes cryptographiés d'après le système de Bacon ne présentent pas, pour chaque lettre, deux formes nettement différentes et aisément reconnaissables.

Pour chaque lettre, il y a généralement deux formes qui présentent une différence notable, soit dans le dessin et les dimensions, soit dans l'épaisseur des pleins et déliés, soit dans des détails ou ornementations qui existent dans l'une seulement. Entre ces deux formes extrêmes il y a toute une série de formes peu différentes entre elles et dont chacune se rapproche plus ou moins des deux formes types. Pour faire la classification de ces formes intermédiaires il faut beaucoup d'attention et de méthode : observer avec soin les traits caractéristiques de chaque forme, s'il y en a, établir une sorte de signalement de chaque lettre en s'aidant de la loupe, comparer chacun de ces signalements avec ceux des deux formes choisies comme termes de comparaison, classer dans la même forme celles qui présentent le plus de caractères communs, ne pas hésiter à considérer comme douteuses celles qui paraissent ressembler à peu près autant aux deux formes bases.

On peut alors compter pour chaque lettre le nombre des formes considérées comme exactement identifiées. Si le nombre des lettres classées dans une même forme est nettement plus élevé que celui

des lettres classées dans l'autre forme, on admettra que le nombre le plus élevé correspond à la forme *a* et l'autre à la forme *b*.

On marque alors, sur le texte, les formes idenfiées et, si le nombre de ces formes est suffisant, on pourra deviner des polygrammes et des mots et opérer le déchiffrement de proche en proche, comme nous l'avons expliqué § C, sans se préoccuper de la classification des lettres douteuses.

Si les formes identifiées ne forment pas quelques polygrammes ou mots pouvant servir de points de départ, on en est réduit à procéder par hypothèses successives en utilisant la méthode des mots probables, bien connue de tous ceux qui ont fait des exercices de cryptographie.

Je ne sais pas comment opère Mrs Gallup; mais je suppose qu'elle emploie une méthode analogue à celle que je viens d'esquisser.

Sans doute, il y a des cryptologues particulièrement doués qui peuvent franchir certains échelons de cette méthode et deviner les mots sans faire le travail préparatoire qui constitue la base des essais. Pour ces cryptologues, des textes relativement courts peuvent suffire, qui seraient insuffisants pour des opérateurs plus méthodiques et moins perspicaces,

Peut-être Mrs Gallup appartient-elle à cette catégorie privilégiée : je serais tenté de le croire quand je considère le volume considérable des déchiffrements difficiles qu'elle a réussis.

Il ne faut pas oublier, et c'est un fait que connaissent bien les cryptologues, que c'est l'amorce d'un

déchiffrement, « l'entrée dans un décryptement » qui est l'opération la plus difficile et celle qui exige le plus de temps, de méthode et de flair. Quand les premiers polygrammes ont été correctement établis, les mots probables puis les phrases s'en déduisent avec une facilité relative. Il faut évidemment avoir une imagination très souple et fertile, mais il est surtout indispensable de bien connaître la langue employée et aussi l'histoire des événements auxquels se rapporte le cryptogramme à l'étude : noms propres, dates, mots et formes grammaticales de l'époque. Qu'on ne dise pas que ces connaissances peuvent favoriser l'action de l'auto-suggestion qui pourrait être dangereuse, si elle n'était sous le contrôle constant d'une méthode rigoureuse et rationnelle.

Je demandais dans mes conclusions (voir page 189) que les sceptiques fissent connaître leurs objections : les explications que je viens de donner leur permettront, j'espère, de donner des précisions qu'il sera intéressant d'examiner et de discuter.

G

Le procédé cryptographique consistant à employer trois formes typographiques et dont nous avons donné un exemple et des explications (voir pages 21-22) est sensiblement antérieur au système de Francis Bacon.

La première description que nous en connaissons remonte à Cardan, 1557. La voici :

A aab, B aac, C aba, D abb, E abc, F aca, G acb, I acc. L baa, H bab, K bac, M bba, S bbb, N bbc, O bca, P bcb, Q bcc, R caa, T cab, V cac, X cba, Y cbb, Z cbc,
ET cca, UEL ccb, CUM ccc.

Les trois formes typographiques sont désignées par les lettres a, b, c.

Pour utiliser les 27 arrangements possibles, on a ajouté aux 24 lettres de l'alphabet les polygrammes Et, UEL et CUM.

Blaise de Vigenère donne en 1587 les deux alphabets suivants :

1°

D aaa, E aab, F aac, G aba, H abb, I abc, K aca, L acb, M acc, N bbh, O bba, P bbc, Q baa, R bab, S bac, T bca, V bcb, X bcc, Y ccc, Z ccc, A ccb, B caa, C cab,
ET cac, LL cba, RR cbb, SZ cbc.

2°

A aaa, B baa, C caa, D abb, E bbb, F ebb, G acc, H bcc, I ccc, L aab, M bab, N cab, O aac, P bac, Q cac, R abc, S bbc, T cbc, U acb, X bcb, Z ccb.

On remarquera que ce deuxième alphabet n'a que 21 lettres et ne contient pas les lettres K V Y.

En 1624, Gustave Selenus reproduit les deux alphabets de Vigenère en ajoutant, à l'emploi des trois formes typographiques a, b, c, celui des trois chiffres 4, 7, 8 ainsi que des combinaisons de points

(. .. ...), de traits de différentes longueurs (— —— ————) et même de points, traits et du signe V (. ——— V).

En 1641, alphabet nouveau donné par John Wilkins dans l'ouvrage intitulé *Mercury or the Secret and Swift Messenger :*

A aaa, B aab, C aac, D baa, E bba, F bbb, G bcc, H caa, I cca, K ccb, L ccc, M aba, N abb, O abc, P aca, Q acb, R acc, S bca, T bcb, V bcc, W bab, X cba, Y cbb, Z cbc, ET bac,

Enfin Frederici, dans l'ouvrage intitulé *Cryptographia,* publié en 1685, donne l'alphabet :

A aac, B aat, C aca, D acc, E act. F ata, G atc, H att, I cca, K cct, L cac M caa, N cat, O ctc, P cta, Q ett, R tta, S ttc, T tat, U taa, W tac, X tct, Y tca, Z tcc, dans lequel a c t représentent les formes typographiques et qui ne contient que 24 lettres, n'utilisant pas les arrangements aaa, ccc, ttt.

Le même ouvrage reproduit cet alphabet, avec des lettres différentes pour représenter les trois formes typiques.

Frederici ne revendique pas la paternité de ces combinaisons qui étaient connues avant lui, mais il ne donne pas les noms des inventeurs.

On pourrait examiner ces systèmes à 3 formes, au point de vue cryptographique, comme nous l'avons fait pour le système à 2 formes de Francis Bacon. Il ne semble pas toutefois qu'il en ait été fait une application extensive et je ne crois pas

nécessaire d'entrer à leur sujet dans des détails techniques qui allongeraient cette note sans grand profit pour le lecteur.

H

Voici quelques curieuses remarques que nous communique M. P. Dujols, professeur de lettres à Paris.

En anglais, *Bacon* signifie *lard, cochon,* etc.

Or, tous les pseudonymes empruntés par Francis Bacon, humaniste éminent, sont des formes grecques du mot *cochon.*

Green est γρυν (gryn), le *porc.*

Spenser est Σφυγξ avec le suffixe ης : ce mot signifie débauché, dépravé, « *cochon* » au figuré.

Il y a donc de fortes présomptions, si *Shakespeare* est aussi un pseudonyme de *Bacon,* pour que ce vocable soit aussi « *suis* generis ».

En effet, Σαγης πυαρ correspond à enveloppe, voile, pseudonyme de *lard* (πυαρ). En grec, l'ε se lit à la fois e et i; donc πυαρ a pu être transcrit *pear. Pear* en passant par *pehar* est devenu le français *pecari,* mammifère de la famille des *suidés* (par permutation de h avec c).

Quant à *Marlowe* ou *Marley,* c'est l'anagramme de *Verulam* (par changement de o en e et de w en v).

Verulam est une forme latine de *verres, porc,* du verbe *verro,* d'où *verrulanum.*

I

En mars 1922, dans le n° 569 du *Mercure de France,* j'ai cité une particularité curieuse empruntée à l'ouvrage de Sir Edwin Durning-Lawrence intitulé *Bacon is Shakespeare.*

C'est au sujet du mot *honorificabilitudinitatibus* qui a 27 lettres et se trouve dans *Love's Labour Lost* sur la 27e ligne de la page 136 dont il est le 151e mot.

Voici comment Sir Durning-Lawrence établit une relation entre le long mot précité, la paternité des œuvres de Shakespeare dont le folio de 1623 contient l'œuvre dans laquelle se trouve le mot en question, et les numéros 136 et 151 de la page et du mot.

Il établit d'abord l'anagramme suivant du long mot :

Hi Ludi F. Baconis nati tuiti Orbi

dont la traduction française est : « Ces œuvres de F. Bacon sont conservées pour le monde. »

Puis il écrit l'anagramme par mots successifs en séparant les lettres initiales, les lettres finales et les lettres intermédiaires s'il en reste; il donne à chaque lettre son numéro d'ordre dans l'alphabet de 24 lettres utilisé par Bacon et Shakespeare où les couples de lettres I et J, ainsi que U et V avaient respectivement le même numéro.

A	B	C	D	E	F	G	H	IJ	K	L	M	N	O	P	Q
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16

R	S	T	UV	W	X	Y	Z							
17	18	19	20	21	22	23	24							
		H												
		8												
		L			U	D								
		11			20	4								9
		F												
		6												
		B			A	C	O	N				I	S	
		2			1	3	14	13				9	18	
		N			A	T							I	
		13			I	19							9	
		T			U	I	T						I	
		19			20	9	19						9	
		O			R	B							I	
		14			17	2							9	

Si l'on ajoute les numéros des trois groupes, on obtient les totaux suivants : 73 pour les lettres initiales, 151 pour les lettres intermédiaires, 63 pour les lettres finales.

Le numéro 151 est donc le total des numéros des lettres intermédiaires.

Quant au numéro 136, il est égal à la somme $73 + 63$ des deux autres totaux ci-dessus.

Sir Durning-Lawrance estime qu'aucun autre anagramme ne peut être fait avec les 27 lettres du long et curieux mot qu'il considère comme une signature insérée par Bacon à l'adresse des chercheurs assez ingénieux pour la découvrir et l'interpréter.

J'avais proposé aux lecteurs du *Mercure de France* que cela intéresserait de chercher un autre

anagramme, en anglais ou en latin, duquel on puisse faire des déductions analogues à celles de Sir Durning-Lawrence.

Je n'ai reçu aucune réponse, et cela ne m'étonne pas, car s'il peut être relativement facile de constituer un anagramme latin ou anglais avec les 27 lettres du mot *honorificabilitudinitatibus,* le problème est singulièrement plus compliqué si cet anagramme doit présenter des relations avec les nombres 151 et 136 ou avec la question *Bacon-Shakespeare.*

Il n'est cependant pas insoluble. En voici une solution donnée, sauf erreur, par M. Henry Seymour.

Il remarque que la ligne n° 40 de la page 136 de *Love's Labour Lost* est comme suit :

Peda. — I will repeat them : a e I.

Cet I majuscule lui semble devoir être l'initiale de l'anagramme qu'il écrit :

It is Iliad VII Hunt for it Bacon.

Il emploie V comme U et il considère comme des i les II de VII.

Cela est évidemment un peu tiré par les cheveux. Mais continuons son ingénieux exposé.

La ligne qui suit, dans *Love's Labour Lost,* le paragraphe contenant le long mot, est :

Page. — Peace, the peal begins.

Ce qui, pour lui, signifie que cela commence avec les longs mots qui se trouvent dans la page 449 de l'ouvrage de Peele intitulé *The old wives' tale.*

La cinquième ligne, comptée à partir du bas de la page 136, de *Love's Labour Lost,* est :

Peda. — Oh I smell false latine...

La onzième ligne de la page 449 de *The old wives' tale* est :

Cor. — O falsum Latinum!

Les longs mots qui suivent, à dix lignes d'intervalle, puis plus loin sur la même page, sont :

Huanebango, Polimackerseplacidus, Pergopolineo, Dionora de Sardinia, Gusteceridis, Bustegusteceridis, Bustegusteceridis.

Ces mots contiennent 105 lettres.

L'anagramme de M. Henry Seymour est le suivant :

VII. Paris declines propositio' to send the beloved dame backe to Greece. — Troilus and Cressida giving pursuers a guide. — Sig. Bacon.

Or, dans le livre VII de l'argument de l'*Iliade*, qui est une tradition libre du poème d'Homère, déchiffrée par Mrs Gallup de *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton, édition de 1628, on trouve le passage suivant :

Meanwhile Antenor was exhorting th' assembled Trojans that they should let Helen go, but Paris refused with warmth.

A rapprocher également de la scène du *Troilus and Cressida* dans laquelle se trouve la longue réponse de Pâris à une proposition de renvoyer Hélène en Grèce.

Je crois inutile d'insister sur ce genre de cryptographie qui exige beaucoup d'imagination chez ceux qui s'y livrent, mais qui ne me semble pas susceptible de servir de base solide à des déductions historiques ou autres.

J

Voici, d'après Mr. Granville C. Cuningham, dans son intéressant ouvrage intitulé *Bacon's secret disclosed in contemporary books* publié à Londres en 1911, quelques renseignements qui compléteront utilement ceux que j'ai donnés au sujet des conditions assez curieuses dans lesquelles ont été publiées les descriptions successives du système cryptographique de Francis Bacon (voir pages 35 à 43, *Généralités*).

La première description a été donnée dans l'ouvrage en deux livres intitulé *Of the Proficiency and Advancement of Learning Divine and Human,* publié à Londres en 1605. Cette description est très sommaire, sans exemple, et il est probable qu'elle est passée inaperçue ou, du moins, n'a pas été comprise. Cette édition de 1605 a été rééditée telle quelle en 1629, puis en 1633.

La deuxième description se trouve dans l'ouvrage intitulé *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* publié à Londres en 1623 et à Paris en 1624. L'édition de 1605 est en anglais. Les éditions de 1623 et 1624 sont en latin. Elles contiennent neuf livres au lieu de deux, et le système cryptographique y est très explicitement décrit avec des exemples qui en rendent la compréhension facile aux lecteurs les moins avertis. Les exemples de déchiffrement sont donnés en lettres manuscrites dont les deux formes typiques sont aisément reconnaissables.

L'archevêque Tennison, dans son ouvrage intitulé

Account of all the Lord Bacon's works publié en 1679, signale l'édition de 1623 comme la meilleure et la plus correcte.

« Ceux qui voudraient comprendre le chiffre de Lord Bacon, écrit-il, doivent consulter cette édition qui est exacte. Car, dans quelques autres éditions que j'ai examinées, la forme des lettres de l'alphabet, sur laquelle beaucoup du secret repose, n'est pas observée. Mais les deux formes, romaine et italique, sont confondues. »

Il est à remarquer que la version anglaise de Gilbert Watts, imprimée à Oxford en 1640, est aussi parfaitement correcte.

Il semble que Bacon ait écrit d'abord son ouvrage en anglais.

Dans sa lettre au prince Charles accompagnant l'hommage de son ouvrage, il dit :

« J'envoie humblement à votre Altesse mon livre *Advancement of Learning,* traduit en latin, mais tellement augmenté que cela peut être considéré comme un nouvel ouvrage. C'est un livre, je pense, qui vivra et sera un citoyen du monde, ce que les livres anglais ne sont pas. »

Dans sa lettre d'envoi au roi Jacques Ier, il répète la même déclaration :

« C'est une traduction, mais augmentée presque suffisamment pour constituer un nouvel ouvrage. J'ai eu de bons collaborateurs pour la langue. »

On peut supposer que la version publiée par Gilbert Watts en 1640 est l'œuvre de Francis Bacon lui-même.

Tennison, dans son ouvrage cité plus haut, dit

que la traduction latine a été faite par Georges Herbert et quelques autres « qui étaient des maîtres reconnus en éloquence romaine ».

Si l'hypothèse d'un texte anglais écrit par Bacon est exacte, et si ce texte est celui de l'édition de Gilbert Watts, ce dernier aurait donc eu le manuscrit original.

Qu'est devenu ce manuscrit?

Rawley, qui publia en 1638, deux ans avant Gilbert Watts, une édition latine du *De Augmentis Scientiarum* suivant celle de 1623, ne fait aucune allusion à l'importante préface, attribuée à Bacon, qui se trouve dans l'édition anglaise de Gilbert Watts.

Il est à remarquer qu'une traduction française du *De Augmentis Scientiarum* fut faite sur l'initiative du Marquis Fiat en 1625, puis en 1632 (1).

Cette version ne contient pas la longue préface de la version anglaise de Watts.

Une édition du *De Augmentis* de format réduit fut publiée en 1645 à Leyde. Elle présente cette particularité que les formes typiques de l'alphabet de Bacon ne sont plus manuscrites : ce sont des caractères d'imprimerie correspondant aux lettres italiques.

Les différences des formes *a* et *b* sont difficilement reconnaissables.

C'est la première édition dans laquelle l'alphabet de Bacon est donné en caractère d'imprimerie.

Faut-il en conclure que, dans les éditions précédentes, on avait donné des formes manuscrites

(1) Par *Golefer.*

pour dérouter les chercheurs, en les laissant croire que Bacon n'avait envisagé que l'emploi de formes manuscrites et qu'il n'y avait pas à se préoccuper des textes imprimés, même quand il était visible que deux formes typographiques y étaient utilisées?

Dans l'ouvrage intitulé *Mercury or the Secret and Swift messenger* attribué à John Wilkins, évêque de Chester, publié en 1641, il y a une description du système de Bacon avec alphabet en lettres manuscrites, mais l'exemple d'alphabet est différent.

En 1662, une nouvelle édition du *De Augmentis* en latin est publiée à Amsterdam : elle est analogue à celle publiée à Leyde en 1645 et les différences entre les formes *a* et *b* sont encore plus faibles.

Il semble que les éditions successives que nous venons d'énumérer aient été conçues pour ne mettre les lecteurs que progressivement au courant des particularités du chiffre de Bacon :

tout d'abord, en 1605, une première description très sommaire, sans exemples explicatifs;

puis en 1623, une description très complète avec exemples en lettres manuscrites;

enfin en 1645, nouvelle édition où les exemples sont donnés en lettres typographiques analogues à celles qui constituent les cryptogrammes déchiffrés par Mrs Gallup.

Sans vouloir tirer de ces faits indiscutables des déductions trop affirmatives, je ne puis m'empêcher d'être frappé par ces particularités typographiques qui sont peut-être le résultat de préoccu-

pations au sujet desquelles Bacon et ses exécuteurs testamentaires n'ont laissé aucune explication.

Il peut se faire aussi, au moins en ce qui concerne les éditions postérieures à la mort de Bacon, que ce soient de simples convenances typographiques qui aient fait renoncer aux caractères manuscrits employés dans les exemples des premières éditions.

Il a été fait, tant à Londres qu'à Paris, des rééditions du *De Augmentis Scientiarum*. J'ai déjà indiqué (page 35, et en 1922 dans le *Mercure*) que, dans quelques-unes de ces éditions (1), le système cryptographique y est bien décrit correctement, mais que les exemples sont constitués avec des caractères d'un seul type, ce qui fait disparaître tout chiffrement.

J'ai cité également le cas de Ignatius Donnelly qui, dans son ouvrage intitulé *The Great Cryptogramme* publié en 1888, semble ne pas avoir compris que le système de Bacon exigeait l'emploi pour chaque lettre, majuscule ou minuscule, de deux formes typographiques différentes : il donne en effet un soi-disant exemple de cryptogramme constitué, pour chaque lettre, par un seul type de caractères et il s'étonne de ne pouvoir le déchiffrer!

Il est donc nécessaire, quand on veut étudier un texte contenant de la cryptographie ou vérifier un déchiffrement déjà fait, de se reporter aux éditions originales et de se défier des rééditions qui causeraient naturellement des échecs certains.

(1) Je n'ai pu examiner toutes les éditions et ne puis indiquer quelles sont celles qui, d'après Tennison, présentent cette irrégularité.

Ces explications m'ont paru nécessaires pour répondre à quelques-uns de mes correspondants et pour éviter des recherches inutiles à ceux qui seraient tentés d'opérer sur des éditions récentes.

K

Un correspondant me demande s'il est admissible qu'une erreur de chiffrement ou d'impression ait pu substituer *him* ou *his* à *her*.

Ces trois trigrammes, chiffrés d'après le système de Bacon, comportent les groupes suivants, de formes typographiques *a* et *b* :

him =	aabbb	abaaa	ababb
his =	aabbb	abaaa	baaab
her =	aabbb	aabaa	baaaa

A priori, il est tout à fait possible qu'une erreur ait transformé *i* en *e* et *m* ou *s* en *r*, surtout dans un texte assez long pour fatiguer l'attention du chiffreur ou du typographe compositeur.

D'autre part, il est également possible que des indécisions ou des erreurs aient induit le déchiffreur à traduire *her* par *him* ou *his*.

Il est évident d'ailleurs que, pour répondre nettement à la question posée par notre correspondant, il faudrait examiner les divers cas où, dans la pratique, peuvent se rencontrer des erreurs ou indécisions susceptibles de provoquer un des déchiffrements erronés susvisés : il serait, en particulier, indispensable d'examiner si l'appréciation exacte des formes *a* et *b* est possible et si, en cas

d'erreurs ou d'indécisions, le contexte permet de choisir sans ambiguïté entre les trois trigrammes quand ils sont également possibles au point de vue cryptographique.

Le même correspondant, faisant allusion à l'erreur manifeste que nous avons signalée § E au sujet de Davison (chapitre VI de l'autobiographie), me demande si la fin de la phrase :

« ... The life of the secretary was forfeit to the deed when Her Majesty became aware that so daring a crime had become committed, but who shall say that the blow fell upon the guilty head for, truth say, Davison was only a feeble instrument in their hands, and life semed in they balance, therefore blame doth fall on those men, great and noble though they be, *who led him to his death.* »

ne pourrait être lue :

« ..... who led her to her death. »

J'ai répondu plus haut que, au point de vue cryptographe, cela était possible.

Mais il faudrait alors pouvoir modifier sensiblement le reste de la phrase pour qu'il soit d'accord avec la fin ainsi corrigée.

A priori, il ne me semble pas qu'une telle modification soit cryptographiquement possible.

Toutefois, je ne puis me prononcer catégoriquement à ce sujet, n'ayant pas les éléments d'appréciation indispensables.

Le passage, visé plus haut, de l'autobiographie aurait été déchiffré dans l'édition de 1635 de l'ouvrage intitulé *Natural History.*

Il serait intéressant de savoir si ce passage est

confirmé dans d'autres fragments chiffrés, comme cela a lieu pour certaines parties de l'autobiographie : le Colonel Fabyan et Mrs Gallup pourraient sans doute fournir ce renseignement.

A ce sujet, je dois protester contre l'affirmation d'un critique, généralement mieux inspiré, qui écrit qu'on peut faire dire à la cryptographie tout ce que l'on désire y trouver : ce critique ignore certainement tout de la cryptographie. Sans doute, il y a des problèmes cryptographiques qui admettent plusieurs solutions.

Mais ces solutions ne sont pas arbitraires et elles doivent satisfaire à certaines conditions qui en limitent le nombre et les caractéristiques.

En principe, seuls les textes chiffrés relativement courts peuvent donner lieu à plusieurs solutions admissibles cryptographiquement. Les textes longs ne comportent généralement pas d'ambiguïté, sauf à titre tout à fait exceptionnel, car l'avancement du travail de déchiffrement élimine successivement les solutions qui seraient en contradiction avec les conditions cryptographiques ou grammaticales ou historiques résultant du développement progressif du texte clair reconstitué.

L

Voici quelques renseignements que je trouve dans l'intéressant ouvrage de M. Granville C. Cuningham intitulé *Bacon's Secret disclosed in contemporary books,* imprimé à Londres en 1911 :

Le premier mariage secret entre Elisabeth et Robert Dudley fut célébré en 1554 à la Tour de Londres où tous deux étaient prisonniers;

il y avait eu un scandale au sujet des relations d'Elisabeth avec Sir Thomas Seymour qui était son geôlier;

ce premier mariage ne pouvait avoir de valeur légale, car la femme de Robert Dudley, la belle Amy Robsart, était alors vivante;

le second mariage secret, susceptible d'être légal celui-là, puisque la femme de Robert Dudley venait de mourir, eut lieu en septembre 1560;

ce mariage aurait eu lieu en présence de plusieurs témoins, dont Sir William Pickering (1);

Francis Bacon naquit le 25 janvier 1561, quatre mois seulement après le mariage.

M

Quelques correspondants me demandent de formuler une opinion au sujet de la valeur *historique* du déchiffrement de l'autobiographie de Francis Bacon,

J'ai déjà indiqué dans mes Conclusions que je n'étais qualifié que comme cryptologue.

Mais j'ai invoqué un certain nombre de témoignages *autorisés* pour appuyer les déductions historiques qui paraissaient résulter du texte décrypté.

En voici d'autres que j'emprunte à Sir Edwin

(1) Serait-ce le Lord P... du chapitre Ier de l'autobiographie?

Durning-Lawrence dans son ouvrage *Bacon is Shakespeare* 1910 : ce sont des opinions qui me paraissent susceptibles de retenir l'attention, car elles émanent de personnalités dont la compétence est universellement reconnue.

Lord Palmerston (1784-1865) avait l'habitude de dire qu'il se réjouissait d'avoir assez vécu pour voir trois choses : la réintégration de l'Italie, la révélation du mystère de la Chine et du Japon, *la destruction des illusions shakespeariennes.*

Lord Houghton (1800-1885) rapportait les paroles de Lord Palmerston et disait au Dr Appleton Morgan que lui-même ne considérait plus Shakespeare, l'acteur, comme l'auteur des drames.

Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), bien qu'il admît que Shakespeare fût l'auteur des drames, niait les particularités de sa vie et de son caractère; il écrivait :

« Demandez à votre cœur et à votre bon sens de concevoir la possibilité que l'auteur des drames soit le génie bas et vil, objet de notre critique journalière. Quoi! devons-nous admettre des miracles? Dieu choisit-il des idiots pour transmettre à l'homme les vérités divines? »

John Bright (1811-1889) déclare : « Tout homme qui croit que William Shakespeare de Stratford a écrit *Hamlet* ou *Lear* est un fou. » Dans son numéro du 7 mars 1887, le *Rochdale Observer* rapporte que John Bright était furieux de ce que des gens pussent croire que Shakespeare eût écrit *Othello.*

Ralph Waldo Emerson (1803-1882) dit :

« Tant qu'il s'agit de talent et de puissance intel-

lectuelle, le monde n'a pas d'égal à montrer..... Le verdict égyptien des sociétés shakespeariennes vient à l'esprit, qu'il était un acteur jovial et un administrateur. Je ne puis allier ce fait à ses vers. »

John Greenleaf Whittier (1807-1892) déclare :

« Que Bacon ait écrit ou non les drames merveilleux, je suis tout à fait sûr que l'homme Shakespeare ne l'a pas fait ni ne le pouvait faire. »

Dr W. H. Furness (1802-1891) écrivait à Nathaniel Holmes dans une lettre du 29 octobre 1866 :

« Je suis des nombreuses personnes qui n'ont jamais pu rapprocher la vie de Shakespeare et ses drames à une distance planétaire. Y a-t-il au monde deux choses plus incongrues? Si les drames nous étaient parvenus anonymement, si la tâche de découvrir leur auteur avait incombé aux générations qui ont suivi, j'estime que nous n'aurions personne autre que Francis Bacon à qui décerner la couronne. Dans ce cas, elle reposerait maintenant sur sa tête d'un accord presque unanime. »

Mark Twain (Samuel Langhorne Clemens, 1835-1910) écrivait :

« Vous pouvez suivre la biographie de toutes les célébrités mondiales excepté d'une, de beaucoup la plus colossalement prodigieuse, Shakespeare. Sur lui, vous ne pouvez rien découvrir : rien de la plus faible importance, rien qui vaille d'être retenu, rien qui indique même de loin qu'il fût autre chose qu'une personne vulgaire, un manager, un acteur de bas étage, un petit commerçant dans un petit village qui ne le considérait pas comme un personnage d'importance et l'avait oublié avant

qu'il fût froid dans sa tombe. Nous pouvons trouver tout ce qui concerne l'histoire de chaque cheval de course célèbre des temps modernes, — mais non de Shakespeare! Il y a beaucoup de raisons pour cela et elles ont été fournies par charretées (de suppositions et de divinations) par ces troglodytes; mais il y en a une qui vaut toutes les autres réunies et est largement suffisante par elle-même — il n'avait aucune histoire digne d'être conservée. Il n'y a aucun moyen de sortir de ce fait accablant. Et il n'y a aucun moyen d'échapper à sa formidable signification. Sa signification tout à fait claire — à tous excepté à ces ruffians (je n'emploie pas le terme méchamment) — est que Shakespeare n'avait aucune notoriété quand il vivait et qu'il n'en eut aucune jusqu'à deux ou trois générations après sa mort. Les drames, au contraire, jouirent d'une grande célébrité dès leur apparition. »

Le Prince de Bismarck (1815-1898) disait qu'il ne pouvait comprendre comment un homme, bien que doué des intuitions du génie, pouvait avoir écrit ce qui était attribué à Shakespeare, à moins qu'il n'ait été en contact avec les grandes affaires d'Etat, avec les dessous des scènes de la vie politique et, de plus, intime avec les courtoisies et raffinements de pensée qui, au temps de Shakespeare, ne pouvaient se rencontrer que dans la plus haute société.

Il lui semblait également « incroyable que l'homme qui avait écrit les plus grands drames de la littérature mondiale ait pu, librement et pendant qu'il était encore dans la première période de sa vie, se retirer à une place comme Stratford-sur-Avon et

vivre là des années, séparé de toute société intellectuelle et sans contact avec le monde ».

Lord Beaconsfield met la phrase suivante dans la bouche d'un des personnages de *Venetia :*

« Et qui est Shakespeare? nous connaissons autant de lui que d'Homère. A-t-il écrit la moitié des drames qui lui sont attribués? A-t-il seulement écrit un seul drame entier? J'en doute. »

M. Taco de Beer cite aussi les opinions suivantes :

James Russel Lowell désigne le célèbre auteur comme « l'apparition connue des modernes comme Shakespeare ».

Olivier Wendell Holmes écrit : « Je ne serais pas surpris de me trouver avec Mrs Pott et Juge Holmes du côté du philosophe contre l'auteur-acteur. »

M. Gladstone disait avec sa réserve caractéristique : « Considérant ce qu'était Bacon, j'ai toujours pensé que la discussion était absolument sérieuse et respectable. »

Voilà certes des références qu'on ne saurait mettre de côté et qui valent bien certaines critiques quelquefois très vives qui ont accueilli la publication des travaux de Mrs Gallup.

M. Taco H. de Beer ajoute d'ailleurs cette affirmation dont je lui laisse la responsabilité : « Les maîtres de la littérature anglaise mentionnent rarement cette question, car *ils savent que Bacon est Shakespeare.* »

Mais alors si le problème est résolu en ce qui concerne la question littéraire, il ne resterait à discuter que la question cryptographique et je

serais très heureux que la perspicacité des chercheurs soit orientée vers les trois questions que j'ai posées dans mes premières conclusions et notamment vers la troisième.

Comment l'autobiographie (vraisemblablement rédigée et chiffrée par Bacon lui-même) a-t-elle pu être typographiée et insérée dans les divers ouvrages d'où elle a été déchiffrée?

Cette question est surtout intéressante en ce qui concerne les parties chiffrées contenues dans des ouvrages imprimés après la mort de Francis Bacon.

La découverte de manuscrits, préparés pour l'impression par Bacon lui-même ou par des collaborateurs, fournirait évidemment des éléments précieux de discussion et ferait disparaître certains doutes qui existent encore, soit sur l'authenticité des cryptogrammes, soit sur la façon dont ils ont été réalisés.

J'ajouterai, pour les lecteurs peu familiarisés avec les opérations cryptographiques, que le déchiffrement par le procédé de Bacon est relativement facile et rapide dès qu'on sait l'alphabet à peu près par cœur : la désignation soit des formes *a* et *b* par des points et des traits, soit de la forme *b* seulement par des points ou des traits, est sensiblement aussi rapide que la manipulation de l'alphabet télégraphique Morse.

Il en résulte que l'opération du chiffrement des textes décryptés par Mrs Gallup n'a pas demandé un temps aussi long qu'on pourrait le supposer; le chiffrement est en tout cas beaucoup plus rapide que le collationnement des épreuves et surtout que

le décryptement qui exigent, le premier, une attention soutenue, le second une étude minutieuse des formes typographiques susceptible de fournir les éléments d'une classification en formes *a* et *b* aussi correct et complète que possible.

N

J'appelle l'attention sur un point qui paraît avoir échappé à quelques lecteurs : il n'est pas dit, dans l'autobiographie, que *toutes les œuvres* des écrivains dont Francis Bacon aurait emprunté le nom sont de lui.

Il serait intéressant de rechercher si, dans la collection complète des ouvrages de ces auteurs, il y en a qui diffèrent assez pour qu'on puisse en faire le partage entre Bacon et l'auteur désigné; ce travail semble susceptible d'intéresser les littérateurs et il permettrait peut-être de réduire à une limite raisonnable la production personnelle de Francis Bacon.

Quelques critiques se sont en effet élevés contre la prétention, qu'ils attribuaient d'ailleurs gratuitement à Francis Bacon, d'avoir écrit *toutes les œuvres* publiées sous le nom de Timothy Bright, Robert Burton, Robert Greene, Ben Jonson, George Peele, Edmond Spenser, William Shakespeare.

La liste complète de ces œuvres, jointe à celle des ouvrages publiées sous le nom de Francis Bacon, paraît à priori hors de proportion avec ce que

peut produire un écrivain, même particulièrement doué.

Si l'on se rappelle qu'un grand nombre d'ouvrages de la période envisagée n'ont été publiés qu'après la mort de leurs auteurs et que beaucoup ont apparu tout d'abord sans auteur désigné, il serait naturel de commencer les recherches parmi ces deux catégories.

Je n'émets là, bien entendu, qu'une suggestion, laissant aux intéressés qualifiés le soin de lui donner la suite qu'ils jugeront utile.

D'autre part, la plupart des écrivains qui ont étudié les ouvrages publiés à l'époque où Bacon avait acquis une maturité littéraire et scientifique suffisante ont cru reconnaître *sa manière* dans un certain nombre d'œuvres publiées sous d'autres noms que ceux que j'ai indiqués plus haut :

The Anatomie of the Minde, publiée en 1576 sous le nom de Thomas Rogers, dont le style personnel est tout à fait différent de celui de l'ouvrage en question;

Beautiful Blossoms, publié en 1577 sous le nom d'un inconnu, John Byshof;

l'*Histoire de l'Académie française* dont la publication commença en 1577 et dont la préface indique une collaboration de quatre jeunes philosophes : l'un de ces auteurs s'appelle Achitob, anagramme de *Baco hit,* qui a suggéré qu'il pouvait bien s'agir de Bacon.

La première traduction anglaise, ne comprenant que la première partie, fut publiée en 1586 sous le

nom de T. B. et l'ouvrage entier (cinq parties), traduit en anglais, fut publié en 1618.

Citons encore :

l'*Argenis* de John Barclay, qui fut publié tout d'abord en latin en 1621, mais dont une traduction anglaise, publiée en 1625 sous le nom d'un inconnu, Kingesmill Long, semble bien, par sa rédaction, être une production originale;

l'édition de 1598 des œuvres de Chaucer, presque inintelligibles dans l'édition originale de 1561.

Je pourrais continuer cette énumération.

Mais je dois signaler ce fait, c'est que de 1580 à 1597, c'est-à-dire pendant une période de 17 ans, il ne parut, sous le nom de Francis Bacon, que quelques documents sans grande importance :

Notes sur l'Etat du Christianisme, 1580 à 1584;

Lettre à la Reine, 1584-1586;

Notes sur l'Eglise d'Angleterre, 1586-1589;

Quelques discours, 1590-1592;

Observations sur un pamphlet injurieux pour la Reine, 1592;

A true report on the detestable treason, 1594;

Gesta Grayorum, 1594;

Bacon's device, 1594-1598;

Trois lettres au comte de Rutland, 1595-1596.

C'est peu, étant donné la puissance de travail et la facilité d'écrire de Francis Bacon.

En 1597 il publia les *Essais.*

Puis il faut attendre jusqu'à 1605 l'apparition des deux livres de l'*Advancement of Learning.*

On est donc amené à cette conclusion, c'est que pendant cette longue période, Bacon dépensa son

activité soit en écrivant sous d'autres noms, soit en collaborant à la rédaction d'ouvrages entrepris quelquefois sur son initiative.

Chose curieuse qui doit également retenir l'attention, c'est que Shakespeare et Bacon paraissent s'être complètement ignorés l'un l'autre : jamais l'un ne fait allusion à l'autre. D'autre part, ils semblent avoir conjugué leurs activités, car la période que j'ai indiquée plus haut, et pendant laquelle Bacon ne publia que peu de chose sous son nom, est celle où apparurent la plupart des œuvres attribuées à Shakespeare.

Enfin je crois devoir citer ces appréciations que j'ai trouvées dans divers ouvrages relatifs à l'œuvre de Francis Bacon.

« Le style de Bacon est tout à fait personnel. »

« On ne sait ce que l'on doit le plus admirer dans ses ouvrages : la force du raisonnement, la puissance du style, le brillant de l'imagination. »

« Le style de Bacon est aisément reconnaissable dans de nombreuses dédicaces et préfaces d'ouvrages non signés de lui. »

« Quand on est bien familiarisé avec le style de Bacon on ne peut manquer de le reconnaître. »

« La dédicace de l'édition de 1625 de l'*Argenis* est un des meilleurs spécimens de la manière de Bacon. Quel autre que l'auteur des pièces de Shakespeare aurait pu écrire ce spécimen de langage musical? Ecouter lire à haute voix cette dédicace donne absolument la joie d'entendre une belle composition musicale. Il en est de même avec les pièces de Shakespeare : c'est seulement quand elles

sont lues à haute voix que la richesse et le charme du langage peuvent être appréciés. »

Nous voilà loin de la cryptographie! Je m'excuse de cette digression dans un domaine qui n'est pas le mien. Mais j'ai cru devoir la faire pour fournir de nouveaux éléments d'appréciation aux lecteurs qui voudraient examiner l'autobiographie au point de vue littéraire. Quelques correspondants m'ont en effet écrit que le style de quelques pages de cette autographie était comparable à celui des meilleures pages de Bacon. Un autre m'a dit : « Ce n'est certainement pas de Bacon. » La discussion reste donc ouverte : je ne suis pas qualifié pour conclure,

O

Je voudrais maintenant essayer de répondre aux correspondants qui estiment que l'emploi du système de Bacon dans des ouvrages publiés de son vivant et après que la description du système avait été donnée dans les deux ouvrages *Advancement of Learning* 1605 et *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* 1623, n'aurait pu passer inaperçu et aurait exposé son auteur à un danger certain.

Tout d'abord, la description avait été donnée en 1605 sans exemples et d'une façon tellement sommaire qu'il est naturel qu'elle n'ait pas retenu l'attention des lecteurs.

Quand elle a été reproduite en 1623 avec tous les éclaircissements susceptibles d'en rendre la compréhension facile, elle comportait des exemples

en caractères manuscrits et il est probable que les lecteurs ont cru que l'emploi du système comportait exclusivement l'utilisation de caractères de cette nature.

D'autre part, il ne faut pas oublier que la différence des deux formes typographiques, *a* et *b*, si elle est aisément appréciable pour la plupart des lettres majuscules et quelques minuscules, est peu sensible pour la majorité des lettres minuscules dont la classification présente de réelles difficultés, même pour les personnes familiarisées avec l'emploi du système.

Il est donc tout à fait vraisemblable que l'emploi systématique, dans les ouvrages que nous avons indiqués, des deux formes typographiques qui constituent la base du système de Bacon, ait été ignoré de la grande majorité de ses contemporains.

Peut-être quelques observateurs ont-ils été frappés par la différence de certaines lettres et ont-ils essayé de les classer et d'effectuer un déchiffrement. Mais ils ont probablement éprouvé des difficultés de classement qui ont découragé les moins tenaces. Les autres se sont vraisemblablement heurtés, dès le début de leurs essais de déchiffrement, à des indécisions ou des erreurs produisant des séries incohérentes de lettres analogues à celles que nous avons données précédemment § C.

Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'aucun déchiffrement n'ait été fait avant les travaux de Mrs Gallup.

En ce qui me concerne, je n'en suis nullement surpris et l'exemple suivant me paraît de nature à

faire partager mon sentiment à quelques lecteurs.

Mr Granville C. Cuningham, que j'ai déjà cité, a publié à Londres, en 1911, un ouvrage intitulé *Bacon's Secret disclosed in contemporary books,* dans lequel il s'étend longuement sur le chiffre de Bacon. L'attention des lecteurs était donc appelée sur les particularités de ce chiffre. D'ailleurs, cet ouvrage ne s'adressait qu'à un public spécial, intéressé à l'œuvre de Bacon et par suite plus susceptible que celui de l'époque d'Elisabeth de relever tout ce qui concernait cet éminent encyclopédiste.

La planche de la p. 260 représente la page de tête de l'ouvrage en question; les planches de la page 261 sont des photographies de la préface.

J'avais cet ouvrage depuis quelques jours et, à la première lecture, je n'avais rien remarqué de particulier dans la préface que j'avais pourtant lue avec intérêt.

Ce n'est que tout à fait par hasard que mon attention a été attirée sur les deux formes typographiques employées pour chaque lettre : une forme arrondie avec pleins bien marqués et une forme plus réduite avec les pleins plus minces et les angles très aigus.

A priori, la forme arrondie est nettement plus fréquente que l'autre et j'ai essayé un déchiffrement en supposant que cette forme correspondait à la forme *a* de l'alphabet de Bacon, l'autre correspondant à la forme *b*.

J'ai tout d'abord laissé de côté les lettres majuscules trop peu nombreuses et j'ai obtenu le résultat suivant dans lequel la forme *a* est marquée par

260

BACON'S SECRET DISCLOSED IN CONTEMPORARY BOOKS

BY

GRANVILLE C. CUNINGHAM

LONDON
GAY & HANCOCK, LTD.
12 & 13, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN
MCMXI

All rights reserved

Pl. No 1

PREFACE

THE great interest that has grown up in recent years in the life and work of Francis Bacon induced me to collect early editions of his books, and of books that have a bearing on him and on his life. Reading these and comparing them has brought out many curious facts, and has suggested or compelled many still more curious inferences, while numberless questions that press for answers have sprung up. From reading and annotating the step to publishing is not a long one, though it is one often taken with great hesitation. But the facts that I have been able to gather together have convinced me that there IS a real mystery and a carefully-veiled secret about the life of Francis Bacon. The uncovering of all this has proved an absorbing pastime for myself, and to those who are interested in this question the windings of the trails I have been following will, I hope, prove also attractive and stimulat-

ing. This is what has led to the production of the present little book, which, small though it is, represents the search and thinking out of some years.

GRANVILLE C. CUNINGHAM.

37, CRAVEN HILL GARDENS, W.,
August 1, 1911.

un point (.), la forme *b* par un trait |, le signe + correspondant aux lettres majuscules dont la classification était douteuse.

PRÉFA	CETHE	great	inter	estth	athas	grown	upinr
		···|·	····|	·||··	···||	·|···	···||
		C	B	N	D	I	D
ecent	years	inthe	lifea	ndwor	kofFr	ancis	Bacon
·||··	·||·|	|··|·	···||	·|···	··|+·	·|···	+||··
N	O	T	D	I		I	N
induc	edmet	ocoll	ectea	rlyed	ition	sofhi	sbook
|··|·	|·|··	··|··	|·|·	|·||·	|···|	·|···	|.|.|
T	W	E	T	Y	S	I	X
sando	fbook	sthat	havea	beari	ngonh	imand	onhis
•••·|	|··||	|··|·	|····	··|··	|··|·	·|···	|···•
B	U	T	R	E	T	I	R

lifeR	eadin	gthes	eandc	ompar	ingth	emhas	broug
··|·+	···||	·|····	·||··	|··|·	·||·|	··||||	·|···
	D	I	N	T	O	H	I
htout	manyc	utiou	sfact	sandh	assug	geste	dorco
···||	·|····	·||··	··||·	·|·|·	·|··|	|··||	··|··
D	I	N	G	L	I	V	E
mpell	edman	ystil	lmore	curdo	usinf	erenc	eswhi
•··||	|··|·	·||·|	|··||	··|··	|····	|·||·	··||·
D	T	O	V	E	R	Y	G
lenum	berlc	ssque	stion	sthat	press	foran	swers
|····	··|··	·····	|··|·	·····	··||·	··|··	····|
R	E	A	T	A	G	E	B
haves	prung	upFro	mread	ingan	danno	tatin	gthes
|····	·|··|	·|+··	··||·	·|····	·||··	··||·	·||·|
R	I		G	I	N	G	O
tepto	publi	shing	isnot	along	oneth	oughi	tison
|··||	|··|·	|·|··	·||·|	|····	|···|	··|||	··|··
U	T	W	O	R	S	H	E
eofte	ntake	nwith	great	hesit	ation	Butth	efact
··||·	|····	·|···	··||·	·····	···|·	+|···	·||·
G	R	I	G	A	G		G

Les lettres correctement traduites permettent de rétablir le texte qui est évidemment le suivant :

Bacon did not die in twe(n)ty six but retired into hiding lived to very great age bringing out wor(k)s he...

A partir de là, les lettres correspondant aux groupes de cinq lettres forment une série complètement incohérente.

Comme il me paraissait peu probable que le chiffreur n'ait pas continué son texte, j'ai supposé qu'il y avait eu de sa part une omission ou une addition de lettres.

L'addition, en tête de la série incohérente, d'une lettre que j'ai représentée par une croix, puisque j'ignorais à quelle catégorie elle appartenait, a donné les groupements et le déchiffrement qui suivent : j'ai étendu au sentiment le déchiffrement aux mots en lettres majuscules qui constituent la signature et l'adresse.

Le commencement du déchiffrement ainsi obtenu permet de classer les dix premières lettres majuscules

P R E F A	C E T H E
a a a a b	a a a a a
B	A

ainsi que les majuscules intercalées dans le texte.

La classification des dernières majuscules est également faites au sentiment, mais elle n'est pas tout à fait arbitraire : elle ne doit être, néanmoins, considérée que comme très probable.

.eoft	entak	enwit	hgrea	thesi	tatio	nButt	hefac
+··||	·|···	··|··	···||	·····	····|	·+|··	|··||
	I	E	D	A	B		U
tstha	tIhav	ebeen	ablet	ogath	ertog	ether	havec
···|·	|+··|	·|···	|·|·|	|··|·	|·||·	··|··	·|···
T		I	X	T	Y	E	I
onvin	cedme	thatt	hereI	Sarea	lmyst	eryam	dacar
··||·	··|||	|··|·	....+	+··|·	·····	·|||·	··|··
G	H	T			A	P	E
efull	yveil	edsec	retab	outth	clife	ofFra	ncisB
·||·|	··|·|	··|||	|··||	·||··	···||	|·+··	··|.+
O	F	H	U	N	D		
aconT	heunc	overi	ngofa	llthi	shasp	roved	anabs
···|+	·····	·|||·	···||	|···|	··|··	|··||	··|··
	A	P	D	S	E	V	E
orbin	gpast	imefo	rmyse	lfand	totho	sewho	arein
·||··	|·|··	··|||	··|··	|····	··|··	·|····	·|··|
N	W	H	E	R	E	I	K
teres	tedin	thisq	uesti	onthe	windi	ngsof	thetr
·||··	·||·|	|·|··	·||··	·||·|	|··|·	····|	|··||
N	O	W	N	O	T	B	U
ailsI	haveb	eenfo	llowi	ngwil	llhop	eprov	ealso
|··|+	·|||·	|····	·||·|	····|	·+····	····|	·|·|·
	P	R	O	B		B	L
attra	ctive	andst	imula	tingT	hisis	whath	asled
|.||·	·····|	····|	|····	·||·+	·····	···||	|··|·
Y	A	B	R		A	D	T
tothe	produ	ction	ofthe	prese	ntlit	tlebo	okwhi
·····	·|···	|···|	|.|··	·····	|···|	·|··|	·||··
A	I	S	W	A	S	K	N
chsma	lltho	ughit	isrep	resen	tsthe	searc	handt
·||·|	|·|··	·||··	|··|·	·||·|	|···|	·||·|	·|·||
O	W	N	T	O	S	O	M

hinki ngout ofsom eyear sGRAN VILLE CCUNI NGHAM

··|·	.|···	·||··	··|··	·||··	|·||·	·|·|·	·····
E	I	N	E	N	Y	L	A

37 GRAVE NHILL GARDE NSWAu gust I 1911

·||··	···||
N	D

On lit aisément le texte :

died about sixty eight at age of hundred and seven where I know not but probably abroad this was known to some in England...

Le déchiffrement complet est donc le suivant :

Bacon did not die in twenty-six, but retired into hiding, lived to very great age, bringing out works; he died about sixty eight at age of hundred and seven; where, I know not, but probably abroad : this was known to some in England...

Ainsi voici un exemple d'un ouvrage contenant un passage cryptographié d'après le système de Francis Bacon, passage placé en vedette pour attirer l'attention des lecteurs puisque c'est la préface même de l'ouvrage, et qui est resté presque complètement ignoré pendant 11 ans. M. Cuningham m'écrit en effet qu'à sa connaissance *deux personnes seulement* ont remarqué et déchiffré son cryptogramme. Et cela se passe à notre époque de progrès incessants où tous les problèmes sont l'objet de recherches persévérantes et minutieuses! Je sais bien qu'il y a eu la guerre qui a pu détourner des études purement spéculatives un grand nombre de chercheurs. Mais l'ouvrage en question, comme je l'ai remarqué plus haut, ne s'adresse qu'à une catégorie de lecteurs, ceux intéressés par le mystère qui entoure la vie de Francis Bacon et documentés, par conséquent, sur son système cryptographique et sur les travaux de Mrs Gallup, lesquels avaient, quelques années auparavant, excité la curiosité des Baconiens du monde entier. La simple lecture de

la préface et la constatation facile qu'il y avait deux formes typographiques bien nettement différentes auraient dû suggérer à la plupart des lecteurs qu'il pouvait s'agir d'une application du système de Bacon et les inviter à une tentative de déchiffrement qui aurait abouti, comme je l'ai montré.

Eh bien! il n'en a rien été. L'ouvrage de Mr Granville C. Cuningham a été certainement lu par de nombreux lecteurs, plusieurs centaines vraisemblablement, sans que les particularités typographiques de sa préface aient paru faire l'objet d'une remarque quelconque. Sans doute, l'ouvrage est maintenant classé dans la plupart des bibliothèques qui le possèdent, pour n'être désormais consulté qu'occasionnellement : il y aurait donc eu de grandes chances pour qu'il conserve son secret si les recherches personnelles des deux personnes susvisées et mes propres études ne nous avaient amenés à le parcourir avec beaucoup d'attention.

S'étonnera-t-on après cela que des cryptogrammes insérés dans les ouvrages que j'ai cités aient été ignorés des contemporains et soient restés indéchiffrés pendant trois cents ans?

En ce qui me concerne, c'est le hasard qui m'a fait reconnaître la cryptographie de Mr Granville C. Cuningham. Je ne supposais pas qu'il eût pu songer à mettre ainsi à l'épreuve la sagacité de ses lecteurs.

Dans quelles circonstances Mrs Gallup a-t-elle été amenée à chercher des cryptogrammes dans les ouvrages de l'époque élisabethaine, comment a-t-elle tout d'abord remarqué et classé les deux

formes typographiques qui constituent la base du système de Bacon, quels ont été ses premiers déchiffrements? Autant de questions que me posait un correspondant et auxquelles je ne pus répondre?

Les erreurs que j'ai relevées dans le cryptogramme de Mr Granville C. Cuningham sont relativement nombreuses, étant donné la brièveté du texte chiffré. Celles qui concernent des substitutions accidentelles de formes typographiques *a* à des formes *b* et réciproquement peuvent être attribuées au typographe compositeur : elles auraient dû être relevées par Mr Cuningham s'il avait collationné avec soin les premières épreuves.

L'omission d'une forme est plus grave et elle ne peut être imputée qu'au chiffreur.

Mais j'ai montré que de telles erreurs ne peuvent empêcher un déchiffrement correct : elles pourraient, toutefois, déconcerter et décourager un déchiffreur inexpérimenté, surtout si elles se présentaient au début du texte; il semble bien que tel est le cas pour quelques opérateurs qui ont tenté de vérifier les déchiffrements de Mrs Gallup.

Je donne, à l'intention des lecteurs qui désireraient étudier pratiquement le système de Bacon, un autre exemple de cryptogramme qui a été inséré dans le *Foreword* (Préface) d'un ouvrage publié en 1919 par l'auteur que nous venons de citer.

Les planches des pages 269 et 270 représentent la première et la deuxième page de cette préface : l'œil le moins exercé reconnaît immédiatement l'emploi de deux formes typographiques, forme *a*

arrondie et grasse, forme *b* mince et réduite.

Le mot *Foreword* n'est pas compris dans le cryptogramme qui se termine au premier alinéa de la deuxième page.

Il suffira de marquer les lettres successives par un point (.) ou un trait (|), suivant qu'elles sont de la forme *a* ou de la forme *b*, de les grouper par cinq à partir du commencement, et d'appliquer le tableau de concordance de Francis Bacon, pour lire le texte qui suit :

In spite of all said, I fear nothing will be done to form empire gov(ernmen)t, task too big, men too much to do, no votes influence by it will be dropped, difficulties will become intense, none able put right, if war break up, if king takes it up through pr(i)vy council, work may be carried out.

Mr Cuningham, qui a bien voulu me signaler ce document, m'écrit qu'à sa connaissance son cryptogramme est resté ignoré jusqu'à maintenant, bien que l'ouvrage dans lequel il se trouve, *Wake up, England,* ait été, en raison de son caractère d'actualité, lu par de très nombreux patriotes et lettrés.

P

Je crois intéressant de donner un exemple de cryptogramme déchiffré par Mrs Gallup et dans lequel se trouve une omission analogue à celle que je viens de signaler.

La planche de la page 272 est une photographie

de la page 59 de l'ouvrage de Francis Bacon intitulé *The Historic of the Raigne of king Henry the Seventh*, édition de 1622.

FOREWORD

In the following pages I have undertaken a great work; a work that I know to be far beyond my capacity to carry out efficiently and thoroughly, but a work that must be done somehow and by someone, if the great aggregation of communities that we call the British Empire is to be preserved from disintegration, and is to be compacted into an entity that will be of inestimable good to humanity as a World Power, for the preservation of the World's Peace. The task is to rouse the British Nation to the necessity of forming a Government for the British Empire.

The subject is so large, and the considerations, for the proper elucidation of it, so numerous and so diverse that the mind and industry of a Gibbon would be taxed to the utmost to do it proper justice. Volumes would have to be written, years devoted to it, in order to work out the problems in all their bearings; and in the end few would read the volumes; while, in the passing of the years, constant growth and development would have changed the problems, and made their possible solution continuously

5

Pl. N° 4

Je donne pp. 273 à 275, d'après Mr Henry Seymour (1), la classification faite par Mrs Gallup, classification vraisemblablement rectifiée après

(1) *Baconiana*, n° 64, juin 1922.

different. Whatever may be done, to be efficient, must be done in the present; not deferred to the future. Perchance some two hundred years hence a learned historian may produce a great work on "The Decline and Fall of the British Empire"; if the men now living do not take up the task of preventing that catastrophe: for the present, the work to be done is that of trying to convince the British people that that catastrophe SHOULD *be averted.*

The difficulty is to know HOW *to do this. If elaborate volumes are written, dealing with the subject fully; practically speaking, no one will read them—they will never get to the heart and mind of the people. If the subject is treated briefly, as I have endeavoured to do in this short book, so as to come within the reach of all (if possible), the danger is that too great compression leaves out the consideration of points and problems that weigh most with certain classes of readers. Every man looks at a great question such as this from his own particular point of view, and if that view is not presented, he is apt to think that the whole matter is not worth his attention.*

I have, however, followed the plan of compression as being that more likely to get a hearing among the public at large, and I must beg of my readers to think out themselves the many subsidiary questions that arise. If only the public can be persuaded to think about this question, they will, as it seems to me, most certainly be brought to the conclusion, that

déchiffrement des lettres de cette page, en forme *a* (marquées par un point) et en forme *b* (marquées par un trait). En outre, les lettres sont groupées par cinq, chaque groupe devant être traduit conformément à l'alphabet de Bacon.

On remarquera, sur la dix-septième ligne, marquée par une croix +, la place d'une lettre omise : elle s'est signalée, au déchiffrement, par l'apparition, en cet endroit, d'une série incohérente succédant brusquement à un texte clair. Le déchiffreur a dû opérer, pour la localiser, comme je l'ai fait plus haut.

Voici le déchiffrement de la page 59 :

... wherein I should looke for many honours, since I was led to think I was borne t'nothing higher. Of a truth, in her gracious moodes, my Royall Mother shewed a certaine pride in me when She named me her little Lo'Keeper, but not th' Prince, never owned that (1)....

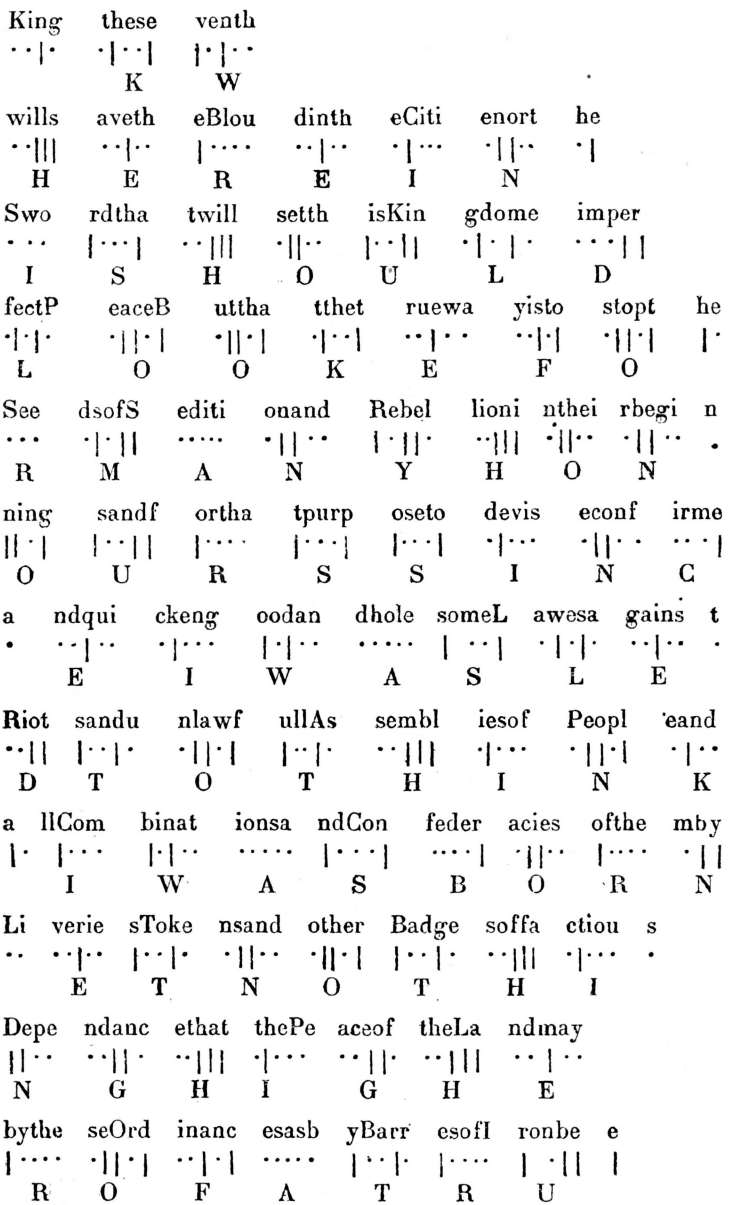
Q

Bien que je tienne à éviter toute appréciation historique ou littéraire qui me ferait prendre parti dans la discussion relative à la paternité des œuvres attribuées à Shakespeare, je crois que la curieuse remarque suivante de Mrs Lucy Derby Fuller est susceptible d'intéresser quelques lecteurs.

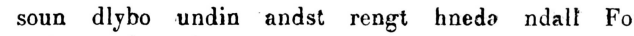
(1) Cette phrase se trouve dans le chapitre I de l'autobiographie : *Mercure de France* du 1er septembre 1912, page 303.

will ſaue the Bloud in the Citie; nor the Marſhals *Sword, that will ſet this Kingdome in perfect Peace: But that the true way is, to ſtop the Seeds of Sedition and Rebellion in their beginnings; and for that purpoſe to deuiſe, confirme, and quicken good and holeſome Lawes, againſt Riots, and vnlawfull Aſſemblies of People, and all Combinations and Confederacies of them, by Liueries, Tokens, and other Badges of factious Dependance; that the Peace of the Land may by theſe Ordinances, as by Barres of Iron, bee ſoundly bound in and ſtrengthned, and all Force both in Court, Countrey, and priuate Houſes, be ſuppreſt. The care hereof, which ſo much concerneth your ſelues, and which the nature of Times doth inſtantly call for, his Grace commends to your Wiſdomes.*

And becauſe it is the Kings deſire, that this Peace, wherein he hopeth to gouerne and maintaine you, doe not beare onely vnto you Leaues, for you to ſit vnder the ſhade of them in ſafetie; but alſo ſhould beare you Fruit of Riches, Wealth, and Plentie: Therefore his Grace prayes you, to take into conſideration matter of Trade, as alſo the Manufactures of the Kingdome, and to repreſſe the baſtard and barren Imployment of Moneyes, to Vſurie and vnlawfull Exchanges; that they may be (as their natu-

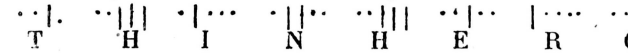

King these venth
K W
wills aveth eBlou dinth eCiti enort he
H E R E I N
Swo rdtha twill setth isKin gdome imper
I S H O U L D
fectP eaceB uttha tthet ruewa yisto stopt he
L O O K E F O
See dsofS editi onand Rebel lioni nthei rbegi n
R M A N Y H O N
ning sandf ortha tpurp oseto devis econf irme
O U R S S I N C
a ndqui ckeng oodan dhole someL awesa gains t
E I W A S L E
Riot sandu nlawf ullAs sembl iesof Peopl eand
D T O T H I N K
a llCom binat ionsa ndCon feder acies ofthe mby
I W A S B O R N
Li verie sToke nsand other Badge soffa ctiou s
E T N O T H I
Depe ndanc ethat thePe aceof theLa ndmay
N G H I G H E
bythe seOrd inanc esasb yBarr esofI ronbe e
R O F A T R U

soun dlybo undin andst rengt hneda ndall Force



T H I N H E R G

bothi nCour tCoun treya ndpri vateH ouses

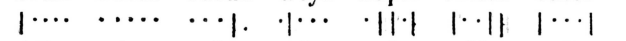


R A C I O U S

besup prest Theca reher eofwh ichso much

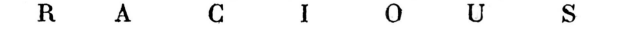
M O Q D E S M

c oncer nethy ourse lvesa ndwhi chthe natur eof



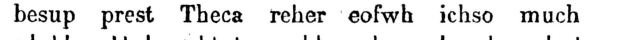
Y R O Y A L L M

Ti + mesd othin stant lycal lforh isGra cecom



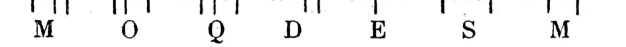
T H E R S H

mends toyou rWisd omes



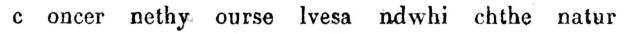
E W E D

A ndbec aussi tisth eKing sdesi retha tthis



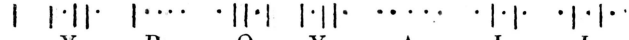
A C E R T A I

Peace where inheh opeth togov ernea ndmai n



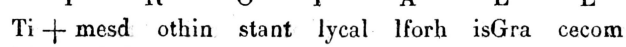
N E P R I D E

tain eyoud oenot beare onely untoy ouLea ves



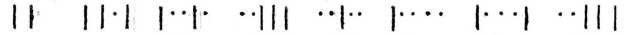
I N M E W H E N

fo ryout ouitu ndert hesha deoft hemin safat ie



S H F N A M E

but alsos hould beare youFr uitof Riche s

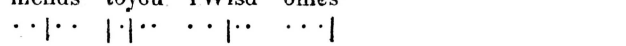


D M E H E R L

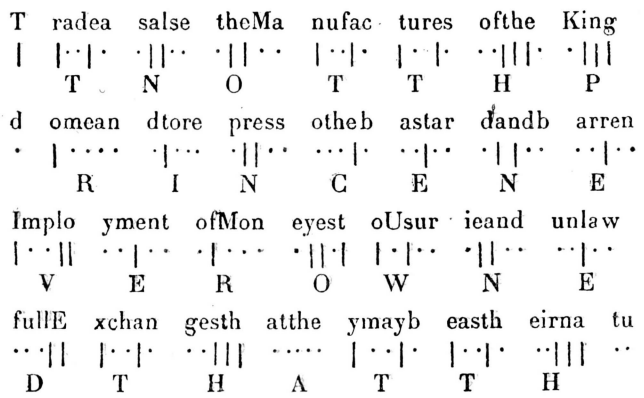
Weal thand Plent ieThe refor ehisG racc

I T T L E L O

p rayes youto takei utoco nside ratio nmatt erof



K E E P E R B U



Voici cette remarque, telle qu'elle a été exposée par son auteur dans *Baconiana* en 1913.

Le sonnet 136 de Shakespeare contient les lignes suivantes (ligne 8 à 14) :

Among a number, one is reckon'd none :
Then in the number let me pass untold,
Though in thy store's account I one must be;
For nothing hold me, so it please thee hold
That nothing me, a something sweet to thee :
Make but my name thy love, and love that still,
And then thou lovest me, for my name is Will.

D'autre part, on trouve dans *Love's Labour Lost* (Acte IV, Scène II) :

If Sore be Sore, then L to sore makes fifty Sores one Sorel! Of one Sore I a hundred make by adding but one more L.

La lettre L en chiffres romains vaut cinquante, et en y ajoutant une L, on obtient LL qui vaut cent représenté dans le même système par C.

Revenons maintenant au sonnet 136 dont la qua-

torzième ligne, rappelée plus haut, se termine par cette affirmation : « *My name is Will* », c'est-à-dire : « Mon nom est Will. »

A prori, cette indication semble d'accord avec l'hypothèse que l'auteur du sonnet est William Shakespeare.

Mrs Fuller y voit au contraire une signature de Francis Bacon et elle l'explique comme suit :

Dans l'alphabet employé par les écrivains anglais du seizième siècle, les lettres I et J étaient interchangeables, de même que U et V : la lettre W avait par conséquent le numéro 21.

La lettre I en chiffres romains, représente un, en anglais *ONE*.

En nous conformant aux prescriptions des deuxième et troisième vers, c'est-à-dire en écrivant le mot W I L L en sautant I *one* et en reportant cette lettre à la fin, nous avons W LL I.

Or W = 21 = B A, en remplaçant 2 et 1 par les lettres B et A qui sont respectivement la deuxième et la troisième de l'alphabet, LL = C, I = ONE.

Par conséquent W = B A.
L L = C.
I = ONE.
c'est-à-dire WILL = BACONE.

La signature du sonnet ne serait donc pas WILL (iam Shakespeare) mais (Francis) BACONE.

Cette transformation de WILL en BACONE est évidemment ingénieuse, et elle est d'autant plus suggestive qu'elle est indiquée, comme Mrs Fuller le fait remarquer, par l'auteur même du sonnet 136 et de *Love's Labour Lost*.

Il ne faut pas oublier que l'orthographe du nom de l'auteur du *Novum Organum* était aussi bien BACONE que BACON.

Dans l'ouvrage de Sir John Davies intitulé *Selected Odes of Horace, Epigrams, Anagrams and Epitaphs* publié en 1621, on trouve l'anagramme suivant :

To the right Honourable
Sir Francis Bacone Knight
Lord High Chancellor of England.

Anagramme { *Bacone* / *Beacon*

Thy virtuous name and office
Joyne with Fate
To make thee the bright Beacon of the State.

De plus, dans les *Manes Verulamiani* publiés après la mort de Francis Bacon, on trouve souvent son nom écrit Bacone.

De même que les anagrammes de Sir Edwin Durning Lawrence et Mr Henry Seymour du long mot honorificabilitudinitatibus, la transformation de *Will* en *Bacone* constitue une sorte de cryptographie.

Elle présente, sur les anagrammes précités, l'avantage d'être authentiquée, dans une certaine mesure, par les textes découverts et interprétés par Mrs Fuller.

Je crois qu'elle mérite d'être retenue et qu'il faudrait se garder de l'apprécier avec notre mentalité actuelle et sans tenir compte de l'intervalle de trois siècles qui nous sépare de l'époque où elle aurait été conçue.

Si d'autres exemples étaient découverts, de transformations analogues ou basées sur les mêmes principes, la valeur documentaire en serait évidemment accrue : il y a là une nouvelle piste proposée aux chercheurs.

R

Je crois intéressant, pour les personnes qui ne peuvent consulter un exemplaire de l'ouvrage *Advancement of Learning* 1605 ou de l'*Augmentis Scientiarum* 1623, de donner ici une traduction de la description du système cryptographique de Bacon telle qu'elle a été rédigée par l'inventeur.

Après avoir énuméré les divers systèmes connus avant lui et indiqué les trois conditions principales qu'ils doivent remplir, à savoir : être faciles à employer, ne pas exiger beaucoup d'efforts, être indéchiffrables, il ajoute :

« On ne doit pas seulement soupçonner, s'il se peut, que ce sont des chiffres. Car si les documents (visiblement chiffrés) tombent dans les mains de personnes ayant de l'autorité sur les expéditeurs ou les destinataires, bien que le système soit indéchiffrable, on peut essayer de les décrypter en les étudiant et questionnant, à moins que le système ne soit tel que l'on ne puisse se douter qu'il y a quelque chose de chiffré. »

Ainsi donc, à toutes les conditions généralement admises de son temps (et qui sont les mêmes encore aujourd'hui) Bacon ajoute celle de pouvoir passer

inaperçu de manière à ne pas provoquer les recherches des décrypteurs.

Voici comment il expose sa solution :

« Que quelqu'un ait deux alphabets, l'un de lettres véritables, l'autre de lettres sans signification;

« Qu'après cela, il envoie une lettre à double sens dont l'un constituera le secret et dont l'autre sera tel qu'il paraîtra vraisemblable qu'on l'aura voulu faire savoir, sans danger pourtant.

« Que si l'on presse le porteur, qu'il donne l'alphabet des nulles pour celui des lettres véritables et celui des véritables pour les nulles.

« Celui qui déchiffrera trouvera par ce moyen le sens extérieur, lequel lui paraissant vraisemblable, il ne se doutera pas qu'il y en a un autre de caché. »

Je signale en passant le problème ainsi défini, aux cryptologues qui ont étudié la possibilité de faire exprimer par un texte clair ou chiffré deux sens différents, suivant la transformation cryptographique qui lui sera appliqué. Francis Bacon ne donne pas de précision à ce sujet. Il est évident que le problème comporte plusieurs catégories de solutions et qu'il est relativement facile dans le cas d'un seul texte court. Il est beaucoup moins simple dans le cas de deux ou plusieurs textes. Mais revenons à l'exposé de Bacon.

« Afin d'éviter tout soupçon, j'ajouterai une autre invention que j'ai trouvée autrefois quand j'étais à Paris, encore fort jeune, et que je ne veux pas laisser perdre, car elle contient le meilleur

chiffre qui permet de chiffrer n'importe quoi dans n'importe quel texte, à condition toutefois que le texte chiffré soit cinq fois plus court que le texte clair : il n'y a pas d'autre conditions ni restriction. »

Il donne alors l'alphabet chiffrant que nous avons déjà rappelé et un exemple.

Il est intéressant de citer la suite du chapitre consacré aux chiffres :

« Cette science du chiffrement en a fait naître une autre qui est celle du déchiffrement, laquelle consiste à décrypter sans connaître l'alphabet ou le chiffre et les conventions secrètes entre les correspondants. C'est évidemment une science qui exige à la fois du travail et de l'ingéniosité et est (comme l'autre) destinée au secret des Princes. Toutefois, grâce à des mesures de prévoyance adéquates, elle pourrait être rendue inutile, bien que, dans l'état actuel des choses, elle soit d'un grand usage.

« Car si des chiffres bons et sûrs étaient imaginés et employés, plusieurs d'entre eux, bien qu'ils soient commodes à lire ou écrire, déjoueraient l'habileté des déchiffreurs. Mais l'inexpérience et l'inintelligence des Secrétaires d'Etats sont telles que, souvent, les affaires les plus importantes sont confiées à des chiffres enfantins et sans valeur. »

Bacon fait ainsi allusion à la science du décryptement, mais il ne donne aucune précision sur l'état d'avancement de cette science.

Toutefois, le seul fait qu'il ait prévu que chaque système de chiffrement pouvait comporter un procédé conjugué de décryptement permet de

penser qu'il n'eût pas commis l'imprudence d'utiliser son propre chiffre dans les conditions mêmes qu'il venait de décrire et avec l'alphabet manuscrit dont les deux formes typographiques n'auraient pu manquer de frapper les lecteurs.

Il est logique de supposer qu'il ait conservé le tableau de concordance tel quel, de manière à pouvoir l'employer de mémoire avec une rapidité compatible avec la longueur des textes qu'il pouvait avoir à chiffrer.

Mais il devenait indispensable de chercher le secret, ou plutôt un secret relatif, dans l'emploi de formes typographiques susceptibles de ne pas attirer l'attention; c'est pourquoi ses chiffrements ont dû être faits avec des caractères d'imprimerie, plus communément employés que les formes manuscrites; de plus, les différences entre les deux formes de chaque lettre ont été rendues aussi insensibles que possible, tout en étant néanmoins appréciables pour que le déchiffrement soit possible.

L'exemple que j'ai donné de chiffrements insérés dans des ouvrages imprimés en 1911 et 1919, et qui, malgré la netteté des différences qui distinguent les deux formes de chaque lettre, ont passé presque complètement inaperçus, est une preuve que le procédé ne manque pas d'une certaine sécurité.

Il sera intéressant de voir, dans trois cents ans, ce que seront devenus ces documents et comment l'action des siècles sur le papier et l'encre en auront modifié l'aspect. Seront-ils encore déchiffrables? Y aura-t-il quelque émule de Mrs Gallup pour

les remarquer et en entreprendre le décryptement?

C'est là une expérience de trop longue haleine pour être faite par les lecteurs. Puisse-t-il en rester au moins un exemplaire (de l'article bien entendu) pour signaler à quelque lecteur de l'année 2223 l'existence des cryptogrammes de Mr Cuningham et l'inviter à chercher ces cryptogrammes et à les décrypter!

Pourvu que la date 1911 n'en ait pas disparu! Qui sait quelles déductions ne manqueraient pas de faire les Baconiens de l'avenir, déductions qui laisseraient loin d'être elles les hypothèses les plus hardies des Baconiens actuels, puisqu'elles prendraient comme base l'affirmation, au moins discutable, de Mr Cuningham!

S

De nombreux lecteurs m'ont demandé d'indiquer la correspondance entre les chapitres de l'autobiographie de Francis Bacon et les ouvrages dont ils ont été extraits.

Je donne ci-après cette correspondance telle qu'elle m'est communiquée par le Colonel Fabyan.

Je rappelle tout d'abord les titres des ouvrages et, pour chacun, l'édition intéressante : ce dernier renseignement est très important, car on ne trouve de cryptographie concernant l'autobiographie que dans les éditions indiquées, lesquelles sont contemporaines de Francis Bacon ou ont suivi de près son décès.

Francis Bacon :

1. — *A Declaration of the Treasons of Essex*, 1601.
2. — *Of the Advancement of Learning*, 1605.
3. — *Novum Organum*, 1620.
4. — *The Parasceve*, 1620.
5. — *History of Henry the Seventh*, 1622.
6. — *Historia Ventorum*, 1622.
7. — *Historia Vitæ et Mortis*, 1623.
8. — *De Augmentis Scientiarum*, 1623.
9. — *id* 1624.
10. — *The Essays*, 1625.
11. — *New Atlantis*, 1635.
12. — *Natural History*, 1635.

Timothy Bright :

13. — *A Treatise of Melancholy* (2 éditions), 1586.

Robert Burton :

14. — *The Anatomy of Melancholy*, 1628.

Robert Greene :

15. — *The Mirror of Modesty*, 1584.
16. — *Planetomachia*, 1585.
17. — *Euphues*, 1587.
18. — *Morando*, 1587.
19. — Perimeds, 1588.
20. — *Pandisto*, 1588.
21. — *The Spanish Masquerade* (2 éditions), 1589.

Ben Jonson :

22. — *The Folio*, 1616.

Georges Peele :

23. — *The Arraignment of Paris*, 1584.

William Shakespeare :

24. — *Midsummer Night's Dream* Quarto, 1600.
25. — *Much Ado about Nothing* — 1600.

26. — *Sir John Oldcastle* — 1600.
27. — *Merchant of Venice* — 1600.
28. — *London Prodigal* — 1605.
29. — *King Lear* — 1608.
30. — *Richard the Second* — 1615.
31. — *The Whole Contention* — 1619.
32. — *Pericles* — 1619.
33. — *Romeo and Juliet* (sans date).
34. — *The first Folio*, 1623.

Edmond Spenser :

35. — *Shepherd's Calendar*, 1579.
36. — *id* 1611.
37. — *Complaints*, 1590-1591.
38. — *Colin Clout*, 1595.
39. — *Fairy Queen*, 1596.
40. — *id* 1613.

Dans l'énumération qui suit, les numéros qui accompagnent chaque ouvrage sont ceux des pages contenant de la cryptographie. L'énumération n'est pas faite dans l'ordre où les extraits des ouvrages se présentent dans le document chiffré. Je pourrais fournir des renseignements plus détaillés aux lecteurs qui le désireraient. Il m'a semblé inutile d'allonger par des précisions d'intérêt secondaire cette énumération qui est d'ailleurs suffisamment explicite sous sa forme concise. Les ouvrages précédés d'un astérisque sont ceux qui ont fourni les parties les plus longues de chaque chapitre.

La mise à leurs places respectives des nombreux fragments correspondant à chaque chapitre a constitué une sorte de puzzle dont la solution a été confiée à un expert qualifié n'ayant pas participé

au travail cryptographique, et qui a été ensuite contrôlée avec le plus grand soin avant d'être définitivement présentée sous la forme de l'autobiographie telle que nous l'avons publiée.

Chapitre I.

Novum Organum, 9, 23-24, 35, 66, 79-80, 188.
The Parasceve, 8-9, 11-13.
* *History of Henry the Seventh,* 46-59, 62-102.
Historia Vitæ et Mortis, 48-58.
* *De Augmentis Scientiarum,* 124-156, 169-171.
New Atlantis, 9-10.
* *The Mirror of Modesty,* 21-41.
Folio de Ben Jonson, 470-471.
Sir John Oldcastle, 51-58.
The whole Contention, 39-42.

Chapitre II.

* *Of the Advancement of Learning,* 42-48, 51-53.
Novum Organum, 284.
* *New Atlantis,* 10-19.
* *Natural History,* 106-108, 260-264.
A Treatise of Melancholy, 65-69.
* *Planetomacchia,* 6-8.
Midsummer Night's Dream, 34-61.
Merchant of Venice, 181-184.
Richard the Second, 60-63.
Romeo and Juliet, 9-11, 20-23, 37-49.
Folio de Shakespeare, 4-20, 225-226.
Shepherd's Calendar, 1579, 35-43.

Chapitre III.

The Parasceve, 14-15.
* *Mirror of modesty,* 2-6, 19-20.
* *Folio de Shakespeare,* 108-116.
Shepherd's Calendar, 1579, 8-14.
* *Fairy Queen,* 1613, 74, 109-156.

Chapitre IV.

* *Novum Organum,* 11-21.
* *Parasceve,* 15-21.
* *History of Henry the Seventh,* 120-126.
Historia Ventorum, 269-277.
De Augmentis, 1623, Livre V, chap. 2, 1-44.
* *Natural History,* 246-250.
* *Planetomacchia,* Préface, 3-6.
* *Morando,* 1-45.
Folio de Ben Jonson, 470, 472-479, 739-762.
Merchant of Venice, 58-73.
Folio de Shakespeare, 59-70.

Chapitre V.

* *A Declaration of the Treasons of Essex,* 2e Livre, 6-31.
Novum Organum, 2-5, 21-22.
De Augmentis, 1624, 48-65.
A Treatise of Melancholy, 1re édition, Introduction.
Mirror of Modesty, 9-12.
Planetomacchia, 6.
Perimedes, 1-7.
The Spanish Masquerade, 13-16.

The Arraignment of Paris, 24-33.
Much Ado about Nothing, 10-15.
Colin Clout, 19-54.
Fairy Queen, 1596, 1-32, 357-436.
* *Fairy Queen,* 1613, 156-265.

Chapitre VI.

Novum Organum, 24-26.
De Augmentis, 1624, 66-79.
* *Natural History,* 264-284.
Morando, 45-70.
Folio de Ben Jonson, 421-528.
Fairy Queen, 1596, 134-155.

Chapitre VII.

A Declaration of the Treasons of Essex, 18-38.
* *Novum Organum,* 237-470.
Historia Ventorum, 280-281.
* *New Atlantis,* 5-8.
Planetomacchia, 5.
* *Folio de Ben Jonson,* 470-625, 633-664.
* *Folio de Shakespeare,* 61-72, 91-137.

Chapitre VIII.

* *Of the Advancement of Learning,* 2e livre, 63-115.
The Essays, 108-109.
* *Folio de Shakespeare,* 94-102, 124-127.
Shepherd's Calendar, 1-2.

Chapitre IX.

A Declaration of the Treasons of Essex, 1-6, 111-119.
* *Historia Vitæ et Mortis,* 304-328.
The Essays, 114-134.
Folio de Ben Jonson, 239-241, 251-258.
King Lear, 45-71.
London Prodigal, 17-23.
* *Folio de Shakespeare,* 47-313.
* *Fairy Queen,* 1613, 11-66, 291-304, 336-350.
* *Shepherd's Calendar,* 1611, 2-19, 23-30.

Chapitre X.

A Declaration of the Treasons of Essex, 23, 62-95, 122-124.
Novum Organum, 353-355.
Of the Advancement of Learning, 2e livre, 32-42.
The Parasceve, 22-37.
* *Historia Ventorum,* 251-164.
* *Historia Vitæ et Mortis,* 334-350.
* *De Augmentis,* 1623, 330-347.
* *Natural History,* 190-194.
Folio de Ben Jonson, 259-273, 305-306, 370-392.
King Lear, 1-30.
Pericles, 111-120.
The whole Contention, 96-101.
Folio de Shakespeare, 128-132, 140-142, 316-318.
* *Shepherd's Calendar,* 1611, 47 et suite.
Complaints, 70-80.

To the decipherer.
* *Of the Advancement of Learning,* 1-4, 29-4.
* *Novum Organum,* 1-2, 158-161, 167-168, 257-266.
* *Historia Vitæ et Mortis,* 185-242.
* *De Augmentis,* 1623, 4-66, 299-306, 308-316, 323-330, 460-463, 469-476.
Natural History, 178-179; 182-183.
The Spanish Masquerade, 14-31.
* *Folio de Ben Jonson,* 42-70, 334-349, 429-431, 990-1008.
* *Pericles,* 17-54.
* *Folio de Shakespeare,* 33-50.

On sera peut-être frappé par le grand nombre des fragments qui composent chaque chapitre et leur répartition dans tant d'ouvrages différents.

Le nombre total (40) des ouvrages utilisés pour dissimuler cette autobiographie est lui-même impressionnant.

Il est évident qu'avec un tel raffinement de précautions, l'auteur devait pouvoir espérer que son cryptogramme échapperait à l'attention et aux investigations de ses contemporains.

Même dans le cas où un chercheur mieux avisé ou plus heureux aurait remarqué dans un ouvrage les deux formes typographiques qui constituent le système cryptographique de Bacon, il est probable qu'il aurait poursuivi ses recherches dans les ouvrages du même auteur ou du même éditeur. Il eût fallu un hasard providentiel ou un flair peu ordinaire pour l'orienter vers les multiples ouvra-

ges qui constituent la bibliographie spéciale de l'autobiographie.

D'autant plus que, du vivant de Bacon, on n'aurait vraisemblablement pas supposé qu'il eût pu dissimuler une partie de son œuvre sous les noms d'écrivains vivants, lesquels auraient pu refuser la paternité de chefs-d'œuvre qu'ils n'avaient pas produits, ou laisser après leur mort des preuves de la supercherie à laquelle ils auraient accepté de se prêter.

Cette observation ne s'applique pas à Shakespeare si, comme cela paraît établi, il ne savait ni lire ni écrire et était d'humeur à s'accommoder d'une combinaison qui lui rapportait honneurs et profits.

Ce n'est que très longtemps après la mort de Bacon et des personnages auxquels il aurait emprunté ses noms de guerre, que les érudits ont cru reconnaître sa manière dans des ouvrages publiés sous d'autres noms que le sien.

Cela explique que les investigations de Mrs Gallup ont été poursuivies non seulement sur les ouvrages de Bacon, mais aussi sur ceux de ses contemporains : sans doute, les résultats de ses déchiffrements, en lui fournissant des fragments de l'autobiographie visant les noms-masques de Bacon ont pu orienter efficacement ses recherches. Mais l'examen des nombreux déchiffrements qu'elle a effectués montre qu'elle n'a pas limité le champ de ses essais aux seuls ouvrages de Bacon et des auteurs désignés dans l'autobiographie.

Il convient pour comprendre comment une auto-

biographie relativement courte a pu exiger, pour son chiffrement, un aussi grand nombre de pages, de ne pas oublier :

1° que la longueur du texte clair doit être cinq fois plus grande que celle du texte chiffré qu'il dissimule;

2° qu'en principe, seuls, les passages imprimés en lettres italiques sont utilisés pour le chiffrement;

3° enfin que certains passages sont répétés, comme j'en ai donné un exemple (pages 221 et 222).

Je donne, pour les lecteurs qui posséderaient un exemplaire du *Novum Organum* 1620, le déchiffrement de la page 23 qui n'est autre que le commencement de l'autobiographie. Le cryptogramme commence avec les trois dernières lettres de la première ligne. Seules, les lettres en caractères italiques doivent être utilisées : les mots *Hœc vero est Operis pars Secunda* et *Phœnomena Vniuersi* qui se trouvent respectivement sur les treizième, quatorzième et dix-septième lignes n'entrent pas dans le texte chiffré qui s'arrête au second mot de la vingt-septième ligne.

Voici ce déchiffrement tel quel et sans rectification :

Though constantly hemmed about; threatened, kept under surveillance, I have written this history in full in the cypher, being fully persuaded in my owne minde and heart, that not onelie jesting Pilate but the world asks : « What is truth? »

La ponctuation seule a été ajoutée par le déchiffreur.

T.

Dans les conclusions qui suivent l'autobiographie (pages 188 et suivantes), je faisais remarquer que la rédaction de ce document semblait indiquer que Francis Bacon en était l'auteur.

Néanmoins, après cette remarque, je maintenais les questions suivantes pour bien signaler aux lecteurs que je ne considérais pas l'emploi du système cryptographique de Bacon, pour le chiffrement d'un texte quelconque, comme une preuve indiscutable que Bacon en était bien le rédacteur et le chiffreur :

a) qui l'a rédigé?

b) qui l'a chiffré?

c) comment a-t-il été inséré, par fragments de longueurs variables, dans les quarante ouvrages dont j'ai donné la liste dans le chapitre précédent?

L'examen critique du texte, s'il était établi que tous les faits mentionnés sont rigoureusement exacts, appuierait évidemment la thèse en faveur de la paternité de Bacon; mais ce ne serait pas encore une preuve susceptible de désarmer les contradicteurs.

La forme littéraire et des considérations philosophiques pourraient également constituer un utile élément d'appréciation.

Mais tout cela ne fournirait pas une preuve matérielle aussi concluante que le serait, par

exemple, un manuscrit présentant toutes les caractéristiques de l'écriture bien connue de Francis Bacon.

Il est une considération qui a aussi son importance dans la discussion actuelle : c'est le fait que le système de Bacon a été utilisé, dans des conditions analogues à celles que nous avons exposées, pour dissimuler des textes qui n'ont vraisemblablement pas été rédigés par Francis Bacon.

J'ai donné un exemple dans le *Mercure* n° 363 (pages 394 à 396) d'un cryptogramme de cette sorte inséré dans le folio de Ben Jonson 1616. Le texte déchiffré (page 396) ne donne aucune indication sur le rédacteur possible de cet avis énigmatique :

Reade some plaies by our Ben's active hand. Whe, more of our stories, which had truly fill'd all of our chiefe plaies, sought more room, it was almost more then penne of one man might do to prepare such books, much less write them also. Soone, he, publishing this famous woork, afforded us this waie by which th' biliterate may lead all our deciph'rers from bookes mani a suspecting enimie may possiblie too much note. Seeke not our chiefe of cyphers.

Il s'agit bien du chiffre bilitère inventé par Bacon et décrit sommairement par lui en 1605 dans son *Advancement of Learning*. Mais pourquoi ce conseil, chiffré, de lire les ouvrages de Ben Jonson : « Lisez quelques pièces écrites par la main alerte de notre Ben. » Et que veut dire la suite : « Il nous fallait chercher plus de place pour insérer le surplus de nos histoires qui avaient réellement rempli

toutes nos principales pièces. C'était presque plus que la plume d'un homme ne peut faire que de préparer de tels livres : les écrire aussi exigeait beaucoup moins de travail. »

Je donne ma traduction comme douteuse, bien que le sens général me semble être qu'après avoir utilisé tous ses ouvrages pour insérer ses histoires, l'auteur en avait encore d'autres à produire pour lesquelles il lui fallait plus de place.

C'est sans doute du chiffrement par le système de Bacon qu'il dit que cela représente un travail qui est presque impossible à un seul homme, travail plus long que l'écriture même des ouvrages.

Je continue : « Bientôt, en publiant cet ouvrage célèbre, il (Ben Jonson?) nous offrit ce moyen d'utiliser le chiffre à deux formes de lettres pour guider tous nos déchiffreurs de livres. »

Ensuite : « Plus d'un ennemi soupçonneux pourra peut-être noter trop de choses. »

Enfin : « Ne cherchez pas notre chef du chiffre. »

Je ne reconnais pas là le style de Francis Bacon et ne puis m'expliquer le sens d'une telle insertion chiffrée dans une édition des œuvres de Ben Jonson. Peut-être y a-t-il quelque erreur dans le déchiffrement : je n'ai pas les moyens de le vérifier sur les originaux.

Mais le deuxième exemple que j'ai donné (page 211, § II) est beaucoup plus significatif.

Il s'agit en effet d'un cryptogramme inséré dans *Resuscitacio* publié en 1657 par Rawley et qui signale une cachette contenant des manuscrits de

Francis Bacon. Ce cryptogramme n'est certainement pas de Bacon : est-il de Rawley?

Dans le cas de l'affirmative, il y aurait intérêt à examiner attentivement les ouvrages de Rawley et ses manuscrits, s'il en reste, pour y chercher d'autres cryptogrammes ou la minute de celui que je viens de citer.

Sans doute, Rawley était particulièrement qualifié pour connaître le système de Bacon et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait songé à l'utiliser.

On peut toutefois s'étonner qu'il ait attendu trente ans après la mort de Francis Bacon pour indiquer, par un tel procédé, l'existence de manuscrits dont il ne pouvait ignorer l'intérêt.

Quoi qu'il en soit, ce déchiffrement ouvre deux nouveaux champs d'opérations aux chercheurs :

a) que sont devenus les manuscrits qui se trouvaient (?) dans la cachette de Canonbury Tower?

b) y a-t-il d'autres cryptogrammes dans les ouvrages de Rawley?

U.

Les photographies que je donne pages 27, 28 et 30, pages 36, 37, 38 et 39 et pages 223, 224 et 225 m'ont été communiquées par le Colonel Fabyan et la classification des lettres en formes *a* ou *b* est celle donnée par Mrs Gallup.

Cette classification a provoqué de nombreuses

observations au sujet desquelles je crois nécessaire de donner quelques explications.

Je reconnais que cette classification, qui est exacte pour la majorité des lettres, paraît inexacte pour quelques-unes et discutables pour un certain nombre d'autres.

Si l'on examine, par exemple, les lettres minuscules de la p. 395 du *Mercure*, n° 363, on est frappé par ce fait que des lettres certainement de formes différentes sont classées comme étant de la même forme, que d'autres lettres qui paraissent semblables ne sont pas classées comme étant de la même forme, et qu'enfin un certain nombre de lettres de forme indécise sont classées *a* ou *b* bien qu'elles ne présentent pas les caractéristiques apparentes des mêmes lettres logiquement classées *a* ou *b*.

Pour les lettres *majuscules*, les observations de ce genre sont très peu nombreuses :

A de *Anglis*, 1re ligne, 2e colonne, classé forme *b*, est certainement de la même forme que l'A de *Acumen* et *Artem*, ligne n° 10 de la 1re colonne, qui sont classés *a*, et diffère par contre nettement de l'A de *Ad*, 1re ligne de la 1re colonne qui est classée *b* : la classification de l'A de *Anglis* semble donc erronée.

T de *Tellus*, ligne n° 20 de la 1re colonne, classé forme *a*, a les mêmes caractéristiques que le T de *Tam*, deux lignes au-dessus, classé forme *b*, et diffère du T de *Te* ligne n° 6 de la 1re colonne, classé *a*; il est donc vraisemblable que la classification du T de *Tellus* est erronée.

De même, le D de *Dramaticum*, 1re colonne, ligne

n° 17, qui est classé *a*, semble avoir la même forme que le D de *Dignas*, deux lignes au-dessus, qui est classé *b*. Cependant on peut remarquer une légère différence dans le tracé de la branche terminale qui est plus courbe et mince dans le D de *Dignas* que dans les autres D classés *b*.

L'E de *Efflictim*, 2e colonne ligne n° 52, classé *b*, ressemble beaucoup aux autres E classés *a* : toutefois les crochets extrêmes y sont moins accentués.

Le F de *Facetias*, 1re colonne, ligne n° 14, classé *b*, ne paraît pas différer de *Fore*, même colonne, ligne n° 31, classé *a*.

Le M de *Mercurio*, 1re colonne, ligne n° 15, classé *a*, diffère de ceux classés *b* par ses crochets supérieurs qui sont moins marqués; toutefois, il ne présente pas de différence appréciable avec le M de *Mirum*, 1re colonne, ligne n° 11, classé *b*.

Le S de *Saturno*, 1re colonne, ligne n° 29, et celui de *Sparsis*, 2e colonne, ligne n° 37, tous deux classés *b*, ont la boucle supérieure légèrement plus empâtée que celle des autres S marqués *a*.

En résumé, pour les lettres majuscules, les formes *a* et *b* sont généralement nettement appréciables et les erreurs apparentes de la classification de Mrs Gallup sont relativement rares.

Pour les lettres *minuscules*, les différences des formes *a* et *b* sont beaucoup moins nettes.

Prenons l'agrandissement que je donne pages 36 et 37.

Il y a des différences de formes *a* et *b* qui sont très nettes :

les 2 *l* de *Illotis* (4e ligne), classés *b*, diffèrent évidemment des autres *l*;

les *a*, *m*, *n*, *œ* du mot *Camœnas*, 6e ligne, sont bien différents de ceux du mot *camœnæ*, 7e ligne;

les *m* de *Raptam* (1re ligne), *carmina* et *Palœmon* (2e ligne) sont plus minces que le *m* de *lyram* (1re ligne);

le *c* de *carmina* (2e ligne) est plus large que les *c* de *Threicy* (1re ligne), *circulis* (2e ligne), *scribat* (3e ligne).

On pourrait trouver de nombreux autres exemples à l'appui de la classification de Mrs Gallup.

Mais les contradictions apparentes sont également très nombreuses : même les différences angulaires qui sont sans doute destinées à distinguer les *b* de *manibus* (3e ligne) et *Probum* (4e ligne) des *b* de *Scribat* (3e ligne), *auribus* (5e ligne) et *auribus* (6e ligne) ne me paraissent pas concluantes.

J'ai signalé dans la note précédente que le texte déchiffré par Mrs Gallup donnait lieu à certaines objections et qu'une vérification semblait nécessaire avant de l'accepter tel quel.

J'appelle, à ce sujet, l'attention des lecteurs sur la convenance, quand cela est possible, d'étudier les originaux plutôt que des photographies qui manquent quelquefois de netteté. De plus, il faut rapprocher au contact les lettres à comparer : la comparaison des caractéristiques de deux lettres éloignées sur la même page et surtout de deux lettres non situées sur la même page est très difficile et pénible. Enfin, il faut avoir un bon éclairage et employer une loupe suffisamment puissante.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir mettre en doute les conclusions de Mrs Gallup avant d'avoir pu examiner ses arguments justificatifs, je pense, avec quelques correspondants, que sa classification est discutable si l'on ne dispose que des photographies données pages 36 à 39.

L'étude de la photographie de la page 192 du *Novum Organum,* donnée pages 38 et 39, est plus facile, en faisant usage des alphabets des pages 51 et 52.

Enlevons, au canif, les trois rectangles ombrés de la page 52 : le rectangle supérieur permet de classer très nettement les lettres majuscules, le rectangle du milieu permet une classification concluante pour une partie des lettres minuscules, le rectangle inférieur donne un résultat beaucoup moins net en ce qui concerne les lettres doubles.

Je signale au lecteur quelques particularités des alphabets en question :

pour les *majuscules,* il y a deux modèles de C ayant chacun une forme *a* et une forme *b*;

pour les *minuscules,* cette particularité existe pour les lettres *c, e, i, l, t*;

pour les *doubles lettres,* chacune présente les quatre solutions *aa, ab, ba, bb,* et le classement doit se faire avec l'alphabet inférieur sans tenir compte de celui du milieu correspondant aux lettres simples.

Il est regrettable que je n'aie pu publier les alphabets sans les réduire sensiblement : la comparaison des formes de lettres de dimensions différentes est moins commode et plus fatigante que

celle de lettres ayant exactement le même format.

Pour la plupart des *majuscules* et pour le &, la différence entre la forme *a* et la forme *b* est très nette; il ne peut y avoir d'indécision que pour les lettres F, H, L, R, X. La proportion des lettres majuscules douteuses est donc très faible.

Les lettres minuscules sont moins faciles à classer et, sauf pour la seule lettre V, la différence des formes *a* et *b* est plus difficile à caractériser.

Pour la lettre *a,* la forme *a* est plus arrondie que la forme *b.*

Pour la lettre *b,* la forme *b* est plus grasse que la forme *a.*

Pour les lettres *d, f, g, h, j, m, o, p, q, r, s, t, x, z,* on distingue assez facilement, à l'œil nu, les caractéristiques qui distinguent les deux formes *a* et *b.*

Pour les autres lettres, il faut s'aider d'une bonne loupe et ne pas hésiter à considérer comme douteuses les lettres qui ne présentent pas de caractéristiques assez nettes pour permettre de les classer.

Il est indispensable de s'imposer un examen préliminaire assez long des lettres à classer de manière que l'œil s'habitue progressivement à distinguer les détails souvent infimes qui distinguent les deux formes typographiques.

Je conseille comme travail préparatoire :

De découper toutes les lettres après avoir numéroté au verso, pour chacune, le numéro de la ligne dans la page et celui du mot dans la ligne;

Puis de grouper tous les *a,* tous les *b,* etc., ainsi que les lettres doubles, les signes &;

Ensuite, pour les lettres fréquentes, de séparer chaque groupe en deux lots présentant des caractéristiques typographiques différentes : ce sous-groupement se fera par étapes successives, d'abord en tenant compte de l'ensemble de la lettre, puis de la forme d'un détail bien défini, chaque détail différent pouvant donner lieu à un sous-groupement nouveau;

Enfin, de procéder à un sous-groupement définitif tenant compte de toutes les différences de détails examinées précédemment.

Le sous-groupe le plus nombreux sera considéré comme correspondant à la forme *a*, l'autre étant classé comme forme *b*.

Cette manière de procéder me semble indispensable pour familiariser l'œil avec les caractères typographiques qu'il importe de connaître et de classer.

Quand on aura fait cette étude sur la page 192 précisée du *Novum Organum,* édition de 1620, je recommande de faire une application sur les pages 9, 188 et 189 dont les photographies sont données pages 223, 224 et 225. La dimension des lettres y est à peu près la même que dans la photographie des alphabets des pages 51 et 52.

La classification avec l'aide de ces alphabets me semble possible pour beaucoup de lettres. Pour la classification des autres et pour le redressement des erreurs, on devra escompter les résultats des déchiffrements partiels fournis par les lettres classées.

J'ai fait ce travail sur la page 9 sans m'aider des

alphabets et, malgré des divergences assez nombreuses avec le classement de Mrs Gallup, j'ai trouvé un nombre suffisant de lettres et de mots concordant avec le déchiffrement de Mrs Gallup pour ne pas hésiter à adopter l'ensemble de sa version.

J'ajouterai qu'au cours des vérifications que j'ai faites de fragments de déchiffrements pris au hasard dans l'ensemble du travail de Mrs Gallup, j'ai été amené à demander des précisions au Colonel Fabyan qui m'a toujours répondu avec une inlassable complaisance et qui a presque toujours fait disparaître les doutes que m'inspiraient certaines hardiesses apparentes des déductions de Mrs Gallup.

Je conseille aux lecteurs qui auraient des objections motivées à présenter au sujet des déchiffrements de Mrs Gallup de les soumettre au Colonel Fabyan avec toutes les précisions nécessaires : je ne doute pas qu'il ne leur réponde avec la même obligeance qu'il n'a cessé de me témoigner et dont je le remercie bien vivement.

Je dois mettre les déchiffreurs amateurs en garde contre une manière de procéder qui a été employée par quelques correspondants et qui les a conduits à des résultats erronés. Il serait, en effet, dangereux d'opérer sur les lettres successives du texte et d'essayer de classer chacune d'elles en forme *a* ou forme *b* sans tenir compte de l'examen d'ensemble des autres lettres du texte. Je veux dire par là qu'il est indispensable d'étudier d'abord tous les *a*, puis tous les *b*, tous les *c*, et ainsi de suite, de

manière à marquer par un point (.) ou un (|) les lettres identifiées qui constitueront ainsi une sorte d'ossature à laquelle le déchiffrement détaillé devra s'adapter, sauf corrections ultérieures.

Si l'on procédait uniquement par lettres successives, en essayant de les classer en formes correspondant à des mots probables, on risquerait de s'auto-suggestionner et d'arriver progressivement ou par des corrections isolément admissibles à constituer des mots et même des phrases ne correspondant nullement au vrai texte chiffré. L'établissement initial de repères soigneusement identifiés évitera les erreurs de ce genre en imposant au déchiffreur l'obligation de n'admettre que des lettres s'adaptant à ce repérage de base.

S'il est naturel d'admettre qu'il y a des erreurs dans les textes qui ont été étudiés par Mrs Gallup, les chiffreurs et les typographes du XVIIe siècle n'étant pas plus infaillibles que ceux d'aujourd'hui, il ne faudrait pas néanmoins se croire autorisé à considérer comme des erreurs toutes les formes typographiques qui ne cadreraient pas avec les lettres ou mots que l'on voudrait constituer.

Comme je l'ai déjà dit, je ne connais pas la manière de procéder de Mrs Gallup, mais il me paraît indiscutable qu'elle a rencontré assez fréquemment des erreurs ou des indécisions : il aurait été intéressant qu'elle en donnât un exemple dans une page déchiffrée en signalant nettement les lettres dont la classification initiale lui a servi de base, et celles dont la classification n'a été faite qu'au fur et à mesure de l'avancement du dé-

chiffrement, ces dernières comportant des erreurs certaines dues au chiffreur ou au typographe compositeur et des indécisions imputables probablement au fondeur des lettres ou à l'effet de déformation résultant de l'action du temps sur le papier et l'encre d'imprimerie.

Il est évident que la classification indiquée par Mrs Gallup sur les photographies que j'ai données est discutable pour beaucoup de lettres et que c'est l'examen de ces lettres douteuses qui a pu déconcerter les lecteurs qui ont tenté de vérifier ses travaux.

J'insiste donc sur ce point qu'il ne faut pas se laisser arrêter par des erreurs ou des indécisions isolées. Mais qu'il faut d'abord procéder sur l'ensemble du texte comme je l'ai indiqué et essayer ensuite de corriger les erreurs et les indécisions en s'appuyant sur les identifications certaines données par le travail préliminaire susvisé.

Cette longue digression m'a paru nécessaire pour éviter à certains lecteurs un jugement trop hâtif, quand un examen rapide leur aura fait reconnaître dans les travaux de Mrs Gallup des classifications qui leur sembleront inadmissibles.

Il ne faut pas oublier, comme je l'ai fait remarquer dans une note précédente, que les erreurs de classification sont beaucoup plus dangereuses que les indécisions, car elles peuvent induire le déchiffreur à s'appuyer sur des bases incorrectes pour choisir, entre plusieurs classifications possibles, celles qui donnent des lettres ou des mots susceptibles de former, avec ceux déjà trouvés, des phrases acceptables.

Mon expérience personnelle ne s'est exercée que sur un nombre très restreint de textes relativement courts : il m'est en effet difficile de me procurer les originaux indispensables et, d'autre part, mes obligations personnelles m'interdisent de consacrer à un travail de cette nature le temps et l'attention qu'il exigerait.

La collaboration de Mrs Gallup aurait évidemment facilité et accéléré ce travail, car elle eût pu me donner au fur et à mesure la justification de ses conclusions. Il n'est pas certain *a priori* que j'aurais toujours accepté sa manière de voir.

Mais il est bien évident que les cryptologues qui l'entourent n'ont pas manqué d'examiner, comme je l'aurais fait moi-même, les minutes de ses déchiffrements et qu'ils n'ont apposé le cachet de leur bureau sur les feuilles qui m'ont été communiquées qu'après s'être entourés de toutes les garanties d'exactitude.

Les travaux de technique pure effectués par ces cryptologues dénotent chez leurs auteurs une haute culture cryptographique et des aptitudes que j'ai rarement rencontrées dans ma longue carrière, bien que mes fonctions m'aient mis en relations avec les techniciens cryptologues les plus qualifiés du monde entier : il y a donc, de ce fait, en faveur de l'exactitude des déchiffrements que j'ai publiés et qui portent tous le timbre de *Riverbank Laboratories,* des garanties que ne présenteraient pas les déchiffrements d'opérateurs travaillant isolément et sans contrôle.

V.

Miss Alicia A. Leith, dont j'ai déjà signalé certains intéressants travaux, m'adresse le curieux renseignement suivant.

Francis Bacon, pendant son séjour en France de 1576 à 1579, visita le monastère de Saint-Victor.

Son père (légal), Nicolas Bacon, descendait d'une famille franc-comtoise, la famille Bascoin de Molay, de Besançon.

Le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, Jacques de Molay, qui fut brûlé vif en 1314, était son ancêtre.

Ainsi, Francis Bacon serait d'origine française, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le grand nombre de Français qui s'établirent définitivement en Angleterre après la conquête.

Il est donc naturel que l'attention du public français soit appelée sur la vie et les œuvres de ce philosophe qui fut l'initiateur de la philosophie expérimentale, si séduisante au premier abord, mais si décevante aussi quand on songe aux possibilités d'erreurs d'observation et d'interprétation susceptibles de fausser les conclusions en apparence les plus solidement étayées.

Du temps de Bacon, on ne songeait pas encore à la relativité restreinte ou généralisée!

W.

La première *Vie de Bacon* fut publiée en France en 1631, cinq ans seulement après sa mort, comme préface de la traduction française, par Pierre Amboise, de l'*Histoire Naturelle* de Bacon.

Ce n'est qu'en 1657 que Rawley donna la première biographie anglaise du philosophe et, chose curieuse, non seulement Rawley ni aucun écrivain anglais ne font allusion à l'ouvrage de Pierre Amboise, mais l'histoire de Bacon écrite par ce dernier est beaucoup plus complète que celle de Rawley et elle contient des détails qui semblent indiquer que leur auteur connaissait intimement Bacon. C'est ainsi, par exemple, que Pierre Amboise écrit que Bacon voyagea pendant quelques années, quand il était jeune, en France, en Italie et en Espagne.

M. Granville C. Cuningham publia une traduction anglaise de la préface précitée de Pierre Amboise dans l'ouvrage que j'ai déjà cité : *Bacon's secret disclosed in contemporary books,* qui parut à Londres en 1911.

Je recommande aux lecteurs désireux de se documenter sur Bacon la lecture de cet ouvrage si intéressant et, en particulier, celle du chapitre intitulé *A new life of Lord Bacon,* où l'auteur signale toutes les particularités de la biographie écrite par Pierre Amboise, lequel semble bien avoir eu à sa disposition un manuscrit plus complet que celui utilisé par Rawley, ou des notes originales qui lui seraient

parvenues on ne sait comment. Que sont devenus ce manuscrit ou ces notes?

X.

M. Cuningham a donné dans *Baconiana* d'octobre 1917 de nouvelles observations sur les particularités de la *Vie de Bacon* par Pierre Amboise, et je crois intéressant de les résumer ici à l'intention des lecteurs qui m'ont demandé sur quoi était basée l'hypothèse que Francis Bacon n'était pas mort en 1626.

Tout d'abord, on est frappé par le fait que cette biographie ne contient aucune date ni aucun lieu de naissance ou de mort, ni noms de père ou de mère, ni indication de résidence : elle ressemble en cela à l'autobiographie déchiffrée par Mrs Gallup.

Bacon y déclare que, dès sa jeunesse, il était « destiné à tenir un jour le gouvernail du royaume ». N'est-ce pas étrange étant donné les révélations ultérieures de l'autobiographie déchiffrée?

Pierre Amboise fait allusion à une lettre écrite par Bacon au roi James après sa condamnation, lettre qui ne fut rendue publique qu'en 1702 : comment l'aurait-il connue dès 1631 si elle ne lui avait pas été communiquée par Bacon lui-même?

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette biographie, c'est le soin de l'auteur de ne faire aucune mention directe et précise de la mort de Bacon : « Le froid, agissant plus activement sur

un corps déjà fatigué par l'âge, dissipa tout ce qui lui restait de chaleur naturelle et le réduisit à la condition extrême qui est toujours atteinte trop tôt par les grands hommes. »

Le mot de mort est évité et il n'y a aucune indication de lieu ni de date.

La même réserve est observée par Sir Henry Wotton, Sir Tobie Matthew, Sir Thomas Meautys, Ben Jonson, Rawley, Boswell.

Il n'y a nulle part de détails sur les funérailles.

On ne sait pas quelle était sa résidence habituelle en 1626, bien qu'il existe une lettre de lui, du 26 janvier 1626, écrite à Gray's Inn.

Lloyd, dans son ouvrage *Statesmen and Favourites,* 1665, écrit, dans un chapitre, que Francis Bacon mourut chez Lord Arundel, à Highgate, et dans un autre qu'il mourut dans la maison de Sir Julius Cœsar, à Mushwell Hill.

Si l'on veut se documenter sur les funérailles en consultant le registre des enterrements de l'église Saint-Michel, à Saint-Albans, on apprend que ces registres ont été détruits et que les copies qui existent à l'abbaye de Saint-Albans manquent de 1600 à 1629 : il n'y a donc aucun acte relatif à l'enterrement de Lady Anne Bacon en 1610, pas plus qu'à celui de Francis Bacon en 1626.

Faut-il en conclure, avec M. Cuningham, qu'on a intentionnellement déchiré les pages manquantes du registre des décès de Saint-Albans pour qu'on ne puisse y constater qu'il est faux que Bacon soit mort en 1626 et ait été enterré à Saint-Albans?

Francis Bacon avait été membre de la corpo-

ration de Saint-Albans à partir de 1612 et il avait été élu député de cette ville en 1601, 1604 et 1614. Il n'avait pas siégé pour Saint-Albans et avait préféré représenter d'abord Ipswich qui l'avait aussi élu en 1601 et 1604, puis Cambridge, qui l'avait élu en 1614. Néanmoins, il était un personnage assez marquant pour que le registre de la corporation d'Ipswich mentionne son décès et ses funérailles : il n'y est fait aucun allusion au décès ni aux funérailles.

Autre fait également troublant.

Sir Thomas Meautys fit élever, dans l'église Saint-Michel, un monument à la mémoire de Bacon dont l'épitaphe fut composée par Sir Henry Wotton : cette épitaphe, qui est en latin, ne contient pas le mot mort ou mourut. La date n'indique que l'année 1626 contrairement à l'usage qui est d'indiquer aussi le jour.

Je recommande la lecture de cet article intéressant de M. Cuningham qui contient des remarques tout à fait impressionnantes dont on ne peut s'empêcher de reconnaître l'ingéniosité, quelles que soient les réserves que suggère la conclusion hardie de M. Cuningham,

J'ai fait allusion, dans la note A, à une étude très documentée de Miss Alicia A. Leith, parue dans *Baconiana* de juin 1922 et qui corrobore les conclusions de M. Cuningham. On y trouve, entre autres, cette assertion que Francis Bacon n'a pas été enterré à Saint-Albans. « Le défunt comte Verulam, à Gorhambury, aurait en effet affirmé que la crypte de l'église Saint-Michel avait été examinée soigneu-

sement par un groupe d'experts et par lui-même, que chaque cercueil avait été vu et identifié et que celui de Francis Bacon n'y était pas. » Cette même étude signale, dans l'ouvrage intitulé *Thought that Breathe and Words that Burn,* de Grosart, un chapitre intitulé *Bacon in retirement* 1629.

D'autre part, M. Parker Woodward, dans *Baconiana,* vol. XIII, 3e série, appelle l'attention sur une lettre publiée pour la première fois par Montague dans sa *Life of Bacon* qui est adressée à Bacon et se rapporte à des événements de 1631.

Miss Leith croit que Bacon se retira au château de Wolfenbüttel, sur l'Ochre d'après Bacon, sur l'Oder d'après Spedding, chez le Prince Heinrich Julius, duc de Brunswick, lequel fit jouer, par des acteurs anglais, les œuvres immortelles de Bacon.

D'après un savant allemand, dont le nom n'est pas donné, Bacon aurait vécu 106 ans et ne serait mort qu'en 1668, « en pleine possession de ses facultés et ayant eu quarante ans après sa mort supposée pour continuer à écrire... »

Il est à remarquer que Bacon avait étudié la possibilité de prolonger la vie humaine. Dans l'*Advancement of Learning* et dans *History of Life and Death,* il s'étend sur les moyens de résoudre ce problème. « Vieille complainte que la brièveté de la vie », écrit-il.

Y.

Dans la note S relative à l'intéressante étude de Mrs Fuller, je faisais remarquer que la valeur documentaire de remarques de ce genre serait accrue par la découverte de transformations analogues ou basées sur les mêmes principes.

Mr W.-H. Prescott, de Boston (Etats-Unis), me signale un curieux ouvrage publié sans nom d'auteur en 1644, à Londres : je donne ci-après (page 313) la photographie de la page de titre.

Je n'ai pu trouver à Paris d'exemplaire de cet ouvrage et je dois à l'obligeance de M. Prescott la communication de la photographie précitée ainsi que celles des pages 4 et 5.

Il me semble que l'objet de ce petit livre, qui n'a que huit pages, est de démontrer que William Laud, archevêque de Cantorbury, est l'incarnation de la bête de l'Apocalypse. Le dessin le représente assis sur un siège de juge entre deux plaideurs qui lui présentent des cadeaux pendant qu'un dragon lui apporte un chapeau de cardinal.

Sur son front, on peut remarquer trois boucles qui forment le nombre 666.

Voici comment s'explique l'auteur inconnu pour établir que William Laud correspond au nombre 666 :

Le numéro de son nom Will Laud est le numéro de la bête, compté comme suit :

W est deux fois V (5), c'est-à-dire 10,

A PROPHECIE

Of the Life, Reigne, and Death of WILLIAM LAUD, *Archbiſhop of Canterbury:*

By an Expoſition on part of the 13. and 15. Chapters of the REVELATION of JOHN.

Wherein the ſumme of all his actions are foretold, his name nominated, his correſpondancy with the Pope, his cruelty to the Church, and the ſtrange wonders declared, which in his time ſhould be done by fire from heaven: and his Courts, Seals, Marks, yea the very Monopolies all clearly foreſhewed: Alſo how by the ſupreme Councell he ſhalbe put to death; after which they ſhall rejoyce, and obtaine a ſmall victory over the Papiſts in Armes againſt them.

Amos 3. 8. *The* LORD *hath ſpoken, who can but propheſie?*

Peruſed and Allowed.

Printed for *R, A.* 1644.

I est l'unité, soit 1,
LL en deux fois L (50), c'est-à-dire 100,
L est égal à 50,
A n'est pas un nombre,
U est V, c'est-à-dire 5,
D est égale à 500,

La somme des nombres représentés par les lettres successives de Will Laud est bien égale à 666.

C'est ainsi que Will Laud, archevêque de Cantorbury, semble par son nom être la bête appelée par Jean une autre bête.

Ce calcul est évidemment très curieux et doit être pris en considération dans l'appréciation des conséquences qui pourraient être tirées de calculs du même genre. L'authenticité du document n'étant pas discutable, il faut bien reconnaître qu'au temps de Francis Bacon on avait recours à des représentations numériques qui constituaient une sorte de cryptographie susceptible d'être comprise par les initiés.

Mr Prescott remarque en outre que l'ouvrage en question a été « printed for R. A. 1644 » et que la somme des numéros, dans l'alphabet de 1600, des lettres R (17) et A (1), augmentée de celle des chiffres de 1644 (15) est égale à 33, nombre représentatif de Bacon.

Z

Mr W.-H. Prescott, que je viens de citer dans la note précédente, me donne au sujet des travaux

de Mrs Gallup quelques renseignements qui me paraissent susceptibles d'intéresser certains lecteurs.

Mrs Gallup et sa sœur vécurent quelque temps, en 1899, chez M. Prescott où elles déchiffrèrent quelques documents et notamment *A Declaration of the Treasons of Essex* 1601. Elles disposaient de deux exemplaires de ce document, l'un des exemplaires appartenant à la bibliothèque de la ville de Boston et l'autre au Docteur John Dane, baconien très érudit.

Mrs Gallup déchiffrait l'exemplaire du Docteur Dane pendant que sa sœur et Mrs Prescott travaillaient sur l'autre exemplaire.

Mr Prescott affirme qu'il n'y eut pas collusion entre les deux équipes et que les deux déchiffrements furent semblables.

Mr and Mrs Prescott suivirent de près les travaux de Mrs Gallup au British Museum, à Londres, en 1900.

En 1907, Mrs Gallup revint chez Mr Prescott à Boston où elle déchiffra le *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* 1623, dont il existait deux exemplaires, l'un appartenant à Mr Prescott et l'autre au Docteur Dane.

Mrs Prescott collabora à ce travail qui fut exécuté d'une façon absolument correcte.

Mr Prescott cite même ce fait que sa fille aînée, alors âgée de dix ans, voulut essayer de faire le classement des lettres en forme *a* ou forme *b*, d'après les indications de Mrs Gallup : sur 93 let-

tres qu'elle classa seule, 91 se trouvèrent correctement classées.

La conclusion à tirer de ces témoignages est d'abord que la bonne foi de Mrs Gallup ne saurait être suspectée, puis qu'il serait nécessaire, avant de critiquer ses classifications, de savoir d'elle-même quelles sont les caractéristiques qui lui ont servi de base pour différencier les formes *a* des formes *b*.

Pour pouvoir porter un jugement justifié sur l'ensemble de ses travaux, j'estime indispensable d'avoir cet élément d'appréciation : j'ai déjà dit que le laboratoire d'études, auprès duquel elle travaillait et qui endossait la responsabilité de ses déchiffrements était composé de spécialistes dont la compétence était hors de cause et dont il ne me paraît pas possible de mettre en doute la parfaite correction.

Une personne travaillant seule et sans contrôle pourrait être victime de l'auto-suggestion invoquée par quelques critiques pour infirmer les découvertes de Mrs Gallup. Un bureau tout entier ne saurait être mis en défaut par un phénomène de cette nature.

APPENDICE

(Extraits du MERCVRE DE FRANCE)

I

DES LETTRES

Arnhem (Hollande), 10 déc. 1921.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 1er déc. 1921 se trouve un article, intitulé *Un Problème d'Histoire et de Cryptographie.* Comme je me suis occupé pendant plusieurs années d'études cryptographiques (étant docteur ès sciences et professeur de mathématiques), plus spécialement pour faire des recherches sur un chiffre probable dans les œuvres de Shakespeare, votre article m'a inspiré un vif intérêt.

Etant un ardent « Baconian », membre du Conseil de la Société Bacon-Shakespeare en Autriche, et auteur de divers livres et articles sur un chiffre, employé par Bacon, nul ne pourra m'accuser de discréditer intentionnellement les recherches des Baconians. Cependant l'article du *Mercure* m'a causé une consternation vive. Car un lecteur non au courant des prétendues découvertes de chiffre dans les œuvres de Shakespeare dans les dernières trente années, croira que les *spécialistes* du colonel Fabyan, de l'armée américaine, sont des *savants,* spécialistes en chiffre, peut-être officiers du service d'espionnage du département de guerre de l'Amérique, auxquels il peut se fier sans réserve.

Mais les Baconians initiés savent depuis des années que le colonel Fabian est un *particulier* très riche de Chicago, et que ses spécialistes sont *Mrs Gallup* et la sœur de cette dame (la dernière morte il y a quelque temps). Et tous les étudiants de l'art cryptographique reconnaîtront aisément dans le chiffre publié par le *Mercure* une *variation* du *chiffre bilitéral* à quintuple répétition, si ardemment *propagé par Mrs Gallup* depuis trente années.

Or, quiconque est à la hauteur de la controverse Bacon-Shakespeare sait que les prétendus déchiffrements de Mrs Gallup, publiés depuis 1890 (sans que le lecteur ait eu l'occasion de les vérifier), ont suscité de l'incrédulité et du mépris dans la presse européenne chez Baconians et Stratfordeans, aussi bien à cause du contenu que de la méthode employée. Sommée de la part de ses adhérents et de ses adversaires de donner l'occasion de faire vérifier ses déchiffrements, en publiant les textes originaux et son chiffre appliqué, elle se décida enfin à obtempérer à ces sollicitations, en publiant quelques pages du texte, avec le déchiffrement désiré (1). Mais elle essuya un échec lamentable. Premièrement les différences des types divers d'une même lettre de l'alphabet étaient si *minimes en forme*, qu'il serait *impossible* d'en faire dépendre un déchiffrement *incontestable*, indépendamment de la fantaisie arbitraire du déchiffreur. Secondement, quand même deux formes différentes pour une même lettre de l'alphabet étaient inconnaissables, il était absolument laissé au bon plaisir du déchiffreur de la classer dans le type A ou B du bilitéral, et, pour terminer, le texte déchiffré présentait des embrouillements, que le déchiffreur n'était parvenu à éclaircir que par des substitutions arbitraires, non permises dans un chiffre aussi complexe que le bilitéral de Bacon, et dont on a le droit d'attendre, après le déchiffrement, un *texte sans faute*.

Depuis lors, toute personne non prévenue prononcera la mort sans phrase sur la méthode et les recherches de Mrs Gallup.

(1) Gayand Bird, Londres, 1910. Boston, Londres, 1913.

Or, la même méthode, avec quelques variations qui n'ont eu pour résultat que de *multiplier les fautes,* a été appliquée par le spécialiste de Mr Fabyan dans l'article du *Mercure.*

Au lieu du bilitéral de Bacon, on s'est servi ici du chiffre de Frédérici, emprunté à sa Cryptographie de 1685. Ce chiffre consiste dans le *remplacement* de *chacune* des 27 *permutations itératives des trois lettres* A, C, T, par *une* des 24 lettres de l'alphabet usuel, trois de ces permutations n'ayant pas d'équivalent, à savoir A A A, C C C et T T T.

Or un chiffre, formé d'une permutation de trois lettres, à savoir A, B, C, était bien connu du temps de Bacon. Pour la première fois, il en est fait mention dans le *Traité des chiffres par Blaise de Vigénère,* Paris, 1586, et il a été cité complètement par Gustavus Selenus, dans sa *Cryptographie,* 1624. Le premier livre est écrit par Bacon lui-même, comme l'auteur de la présente critique le publiera dans le numéro prochain d'un périodique Hollandais.

Une table carrée de 16 lettres contient :

MAG. FR. BCN. EDIT. OPUS,

dont la traduction est :

Maître Francis Bacon est l'auteur de ce livre.

Or chez Vigénère, le chiffre des trois lettres est un tout autre que celui de Frédérici. Chez Vigénère il est (1) :

a a a, a a b, a a c, a b a, a b b,... c a b, c a c, c b a, c b b, c b c.

D E F G H C ET. L.L. R.R. S.S.

Si Bacon avait employé le chiffre trilitéral, il se serait certainement servi de son propre chiffre. Selon le spécialiste de Mr Fabyan, Bacon aurait connu en 1616 et employé un chiffre, transformé en 1685 par Frédérici d'après le chiffre même de Bacon ou, cette transformation n'ayant pas été publiée avant 1685, Frédérici aurait révélé en 1685 un autre chiffre propre de Bacon. Or, aucun de ces deux cas n'est possible et par là le prétendu déchiffrement du spécialiste de Mr Fabyan a perdu tout fondement.

(1) Dr H. A. W. Speckman : *Le chiffre secret de Bacon.* « Néophilologus », III, 2, 3, La Haye, 1918.

Mais admettons, un moment, que Bacon se soit réellement servi du chiffre des triples lettres et qu'il ait réellement fait imprimer ses manuscrits, de manière que *chaque lettre* de l'alphabet usuel ait *trois formes différentes,* et que chaque forme d'une même lettre ait une signification particulière. Comment le déchiffreur sait-il, dans ce cas, laquelle de ces trois formes correspond à son équivalent A, B ou C de Vigénère ou A, C ou T de Frédérici?

D'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur, bien plus encore que dans le bilitéral. Or c'est le cas des déchiffrements du *Mercure,* faits par le spécialiste de Mr Fabyan.

Mais non seulement son chiffre n'est d'aucune valeur, les *textes eux-mêmes* ne sont pas authentiques et sont *inadmissibles.*

Le texte de l'épitaphe de Shakespeare à Stratford, employé par lui, diffère, comme l'auteur de l'article lui-même l'indique, de celle de la pierre tumulaire, telle qu'elle existe à présent. Le déchiffrement de son texte étant de plus basé sur les minimes différences du type des lettres, l'auteur aurait dû avant tout établir que le texte, dans la forme citée par lui, est réellement le texte authentique. Or, ce texte est entièrement inconnu à quiconque a étudié le problème Bacon-Shakespeare.

De même, les lignes, *For ever live thy fame* (1), etc., ne se trouvent nulle part sous l'unique portrait authentique de Shakespeare, le portrait du folio 1623, et la nullité totale du déchiffrement est évidente.

Mais l'auteur de la présente lettre peut donner une explication probable des motifs qui ont mené le spécialiste de Mr Fabyan à appliquer le chiffre du trilitéral à l'épitaphe et aux vers d'un portrait de Shakespeare.

Le Docteur H. A. W. Speckman, professeur de mathématiques, à Arnhem, Hollande, a donné un déchiffrement de

(1) Ils accompagnent le portrait fictif de Abarshall dans l'édition des Sonnets de 1640.

l'épitaphe dans un journal maçonnique de Hollande, déchiffrement basé sur les méthodes de substitution de Trithemius, connues et employées par Bacon. Le déchiffrement, clair et contrôlable par chacun, donne : BACON HIT. La traduction est : *Bacon, Bien trouvés.* Mais aussi : *Bacon cache* (*hit* est une forme ancienne pour *hides*).

Ces déchiffrements, avec beaucoup d'autres, ont été communiqués à des Baconians d'Amérique, adhérents fidèles de Mrs Gallup et en relation avec elle. L'auteur les aurait depuis longtemps portés à la connaissance du grand public, si la publication du périodique dans lequel ils doivent paraître n'avait pas été ajournée à cause des frais d'imprimerie. Et la certitude que les inscriptions des épitaphes de Bacon et de Shakespeare, et les textes des vers sous les portraits de Shakespeare, contiennent un chiffre, aurait fourni une occasion bienvenue au spécialiste de M. Fabyan d'appliquer de nouveau ses méthodes à des textes qui contiennent réellement un chiffre et de divulguer par de prétendus déchiffrements, que Bacon emploie parfois d'autres chiffres.

Veuillez agréer, etc.

Dr H. A. W. SPECKMAN.

★

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à l'auteur de l'article, M. le général H. Cartier, qui nous a répondu :

Paris, 30-12-1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai pris connaissance, avec beaucoup d'intérêt, de la lettre que M. le *Dr M. A. W. Speckman* vous a adressée le 10 décembre 1921 de Arnhem (Hollande) au sujet de l'article intitulé : *Un problème d'histoire et de cryptographie,* paru dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1921.

Cette lettre donne lieu de ma part aux observations suivantes :

(*a*) D'après M. Speckman, le colonel Fabyan serait simplement *un particulier très riche de Chicago*. Je dois ajouter que le colonel Fabyan est en outre un cryptologue très averti qui est l'auteur de plusieurs études techniques intéressantes sur des problèmes de cryptographie pure et dont la compétence ne saurait être discutée.

(*b*) Je ne puis que répéter ici ce que j'ai écrit dans l'article précité, à savoir que je laisse au colonel Fabyan la responsabilité des deux déchiffrements concernant le système dit de Frédérici, n'ayant pas assez de documents de comparaison pour vérifier l'exactitude des identifications qui servent de base à ces déchiffrements.

Mais je ne doute pas que le colonel Fabyan ne possède les éléments nécessaires pour justifier sa traduction et qu'il ne les tienne à la disposition de M. Speckman, si celui-ci manifeste le désir de les consulter.

(*c*) Le dédain de M. Speckman pour les travaux de Mrs Gallup ne me semble pas justifié, et je me propose de publier prochainement dans le *Mercure* un document suffisamment agrandi pour que les différences de formes typographiques y soient aisément appréciables et pour que les lecteurs puissent y faire une vérification concluante.

J'ai d'ailleurs reçu récemment une lettre significative du professeur Liddell (1) qui a eu l'occasion d'examiner sur place les minutes des travaux cryptographiques effectués sous la direction du colonel Fabyan et qui déclare nettement s'incliner devant la probité et la science avec lesquelles ils ont été contrôlés avant d'être acceptés comme exacts.

(*d*) M. Speckman fait état des erreurs (*embrouillements*) que présentent les textes déchiffrés et qui exigent du déchiffreur des rectifications *arbitraires*, non permises, dit-il, avec un chiffre aussi complexe que celui de Bacon dont on a le droit d'attendre, après le déchiffrement, un texte sans faute.

(1) Purdue University, Lafayette, Indiana.

Il est évident que M. Speckman n'a jamais fait beaucoup de cryptographie *pratique,* car il saurait que les systèmes les plus simples donnent toujours lieu à de nombreuses erreurs et que le déchiffreur doit en conséquence se livrer au travail de redressement qu'il reproche à Mrs Gallup.

(*e*) Il peut être intéressant de signaler à M. Speckman qu'il n'est pas le premier à attribuer à Francis Bacon la paternité du *Traité de chiffres ou secrètes manières d'escrire* qui fut publié à Paris en 1586 par Blaise de Vigenère. La même suggestion se rencontre dans l'ouvrage publié à Londres en 1910 par Sir Edwin Durning-Lawrence sous le titre *Bacon is Shakespeare.*

(*f*) Je ne puis que renvoyer au colonel Fabyan les déclarations de M. Speckman concernant la non authenticité de l'épitaphe originale de Shakespeare.

Je ne puis pas suivre M. Speckman sur le terrain mathématique qui exigerait des développements hors de proportion avec l'intérêt de la question examinée ici.

Je dois toutefois lui signaler qu'il est peut-être imprudent d'assurer que « *d'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur* ». La science du décryptement consiste précisément à résoudre des problèmes de ce genre que M. Speckman ne semble pas avoir encore abordés dans ses études cryptographiques.

Veuillez agréer, etc.

II

★

L'inscription cryptographique du tombeau de Shakespeare.

On nous écrit :

Monsieur,

Vous avez publié dans un de vos derniers numéros un article très intéressant et très documenté, relatif aux décou-

vertes récentes sur l'application de la méthode cryptographique de François Bacon aux pièces de Shakespeare.

L'auteur recommandait à quiconque pourrait lui fournir quelque renseignement ou même quelque hypothèse à ce sujet de ne pas hésiter à le lui communiquer.

Or, en appliquant la méthode cryptographique à l'inscription du tombeau de Shakespeare, il la mettait sous cette forme :

« *Fr. Bacon hazards a cipher in a Ms within WmR.* »

Avec raison, il traduisit MS par « *manus-scriptum* », mais il disait que l'interprétation de WmR lui semblait mystérieuse.

Je crois avoir trouvé le sens de ce chiffre et mon hypothèse est basée sur des preuves que j'oserai dire mathématiques. C'est de cette interprétation que je veux vous faire part, monsieur. Je vous demanderai, si cela ne vous dérange pas, de la communiquer à l'auteur de l'article en question.

Je crois que WmR signifie tout simplement William SHAKESPEARE. Deux raisons peuvent le montrer :

1° Dans l'ensemble Wil-li-am-SHAKES-PEARE, les lettres W, m, R, se trouvent placées de trois en trois syllabes.

De plus, si l'on compte 1, 7, puis 10, on retrouve les lettres W, m, R. :

W i l l i a m SHAKESPEARE.
1 2345 6 7 1 2 3 4 567 8 9 10

Or, François Bacon appartenait à l'ordre de la Rose-Croix, dont tous les systèmes cryptographiques (symbolique sacrée, symbolique hermétique, symbolique mosaïque, cf. Fabre d'Olivet : *la Langue hébraïque restituée*) étaient basés sur l'arithmétique sacrée, et la théosophie nous montre par la théogonie que 1, 3, 7, 10, et le nombre de ces chiffres, qui est 4, forment les nombres sacrés. M. Edouard Schuré en donne la démonstration dans son ouvrage des *Grands Initiés,* au chapitre de Pythagore.

Pythagore, l'un des plus remarquables grands maîtres de

l'initiation ésotérique, n'a-t-il pas dit : « Le nombre trois partout règne dans l'univers » (Vers dorés, traduction Fabre d'Olivet) ?

2° Un système mathématique de cryptographie transforme aisément William SHAKESPEARE en WmR. Représentons chaque lettre par le nombre qui désigne son ordre dans l'alphabet :

A,B,C,D,E,F,G,H,I,J, K, L, M,N, O,P, Q, R, S, T,U, V,W,X, Y, Z.
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8,9,10,11,12,13,14,15,16,17,18,19,20,21,22,23,24,25,26.

Remplaçons dans l'ensemble William SHAKESPEARE chaque lettre par son symbole numérique et faisons la somme de tous ces nombres. Nous trouvons :

William SHAKESPEARE

23+9+12+12+9+1+13+19+8+1+11+5+19+16+5+1+18+5 = 187.

Si nous ajoutons à 187 le nombre de lettres contenu dans l'ensemble W i l l i a m S H A K E S P E A R E

1 2 345 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18, soit 18,

nous obtenons le nombre 205, qui, en additionnant les chiffres qui le composent, donne 7. En prenant la première et la septième lettre de l'ensemble, nous avons W m.

Retranchons ensuite de 205 les plus grands multiples des nombres sacrés 1, 2, 3, 4, 7 et 10 qui y soient contenus. Nous obtenons 0 1 1 1 2 5, et 1+1+1+2+5 = 10. Ce dernier nombre donne R :

W i l l i a m S H A K E S P E A R E

1 2 3 4 5 6 7 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Nous obtenons finalement WmR. On peut remarquer qu'en appliquant à 11.125 l'opération que nous avons fait subir à 205, et en continuant, nous trouvons indéfiniment ce même nombre 011125, ce qui est une marque de la vérité de l'arithmétique sacrée et du système de cryptographie proposé. Ce système est général et peut s'appliquer à d'autres exemples.

Je vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir ce que vous pensez de mon hypothèse. Si vous dési-

riez des renseignements au sujet des propositions que j'avance, je me tiens à votre disposition.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur, que j'ai quinze ans, que je m'intéresse vivement aux recherches philosophiques et spiritualistes et que je suis élève de première au Lycée Pasteur. J'ai pour professeur d'anglais M. Emile Saillens, dont vous avez dernièrement publié une lettre.

En attendant l'honneur de recevoir votre réponse, je vous prie d'accepter le témoignage de l'admiration que je ressens pour votre Revue. Croyez, monsieur, à mes sentiments de respect.

JEAN DAUJAT.

★

Dans le *Mercure de France* du 1er février 1922 (n° 567, page 795) M. Jean Daujat propose une explication des trois lettres : *WmR* qui terminent l'inscription *décryptée* du tombeau de *Shakespeare* :

« Fr. Bacon hazards a cipher in a MS within WmR. »

Nous devons signaler au lecteur que le système cryptographique, dans lequel est chiffrée cette inscription, ne comporte pas de signes de ponctuation et ne différencie pas les lettres majuscules des minuscules.

M. Jean Daujat croit que WmR signifie *William Shakespeare* et, pour le démontrer, il fait état de certaines considérations qui semblent discutables, et qui sont basées sur l'emploi des nombres 1, 2, 3, 4, 7, 10 qui forment la base de l'arithmétique *sacrée*.

a) Tout d'abord M. Jean Daujat remarque que, dans l'ensemble « William Shakespeare », les lettres W M R se trouvent placées de trois en trois syllabes :

Wil	li	am	Shakes	peare
1	2	3	4	5

La décomposition en syllabes qu'il adopte est évidemment fantaisiste, et, même sous cette forme, les intervalles entre les syllabes qui contiennent les lettres W M et R ne sont pas égaux à 3 mais à 2.

b) La considération des numéros des lettres n'est pas plus concluante :

W i l l i a m S h a k e s p e a r e
1 2 3 4 5 6 7 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Pour obtenir les numéros sacrés 1, 7, 10, il faut recommencer le numérotage après la lettre *m* : pourquoi pas également après la lettre *W*?

c) Le troisième calcul, basé sur les numéros des lettres dans un alphabet de 26 lettres, se heurte au fait que *Shakespeare* et *Bacon* employaient un alphabet de 24 lettres seulement, les lettres I et J étant indifféremment utilisées l'une pour l'autre, de même que U et V.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la méthode suggérée par M. Jean Daujat pour extraire les numéros 7 et 10 des mots *William Shakespeare* est un peu compliquée.

Qu'on en juge :

1° additionner les numéros des lettres des mots *William Shakespeare*, les numéros étant comptés dans un alphabet de 26 lettres :

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
W I L L I A M S H A K E S P E A R E
23+9+12+12+9+1+13+19+8+1+11+5+19+16+5+1+18+5=187

2° ajouter à ce total 187 le nombre 18 des mots *William Shakespeare* : on obtient 205 dont la somme des chiffres donne 7.

3° diviser 205 successivement par les nombres sacrés 1, 2, 3, 4, 7, 10 et écrire les restes comme suit : 0 1 1 1 2 5; la somme de ces chiffres donne 10.

Quelque ingénieuse que soit cette méthode et quelles que soient les propriétés curieuses du nombre 0 1 1 1 2 5 ainsi trouvé, il nous est difficile d'admettre les conclusions de M. Jean Daujat.

Nous pensons que Wm est simplement une abréviation de *William,* qu'on employait au temps de François Bacon et de Shakespeare et qu'aucune intervention d'arithmétique

sacrée n'est à invoquer pour justifier cette manière de faire.

Quant à la signification de la lettre R, elle reste obscure: à moins qu'on ne soit en présence d'une erreur du chiffreur, ou du graveur, ou peut-être même du décrypteur, qui aurait substitué R à S!

Nous croyons intéressant de signaler à M. Jean Daujat un exemple de considérations arithmétiques, analogues aux siennes, invoquées par Sir Edwin Durning-Laurence Bt, dans un ouvrage intitulé : *Bacon is Shakespeare,* publié à Londres en 1910, et auquel nous avons déjà fait allusion (*Mercure de France* du 1er février 1922, page 794).

C'est au sujet du mot « honorificabilitudinitatibus » qui a 27 lettres et qui se trouve dans le folio de 1623 de *Shakespeare* sur la 27e ligne de la page 136 dont il est le 151e mot.

Voici comment l'ingénieux défenseur de la doctrine baconienne établit une relation arithmétique entre les numéros 136 ou 151 et le long mot précité, qu'on rencontre d'ailleurs dans le Quarto de 1598 de *Loues Labor's Lost,* lequel folio porte la mention « Newly corrected and augmented by W. *Shakespere* (sic) » :

1° L'anagramme suivant du long mot ci-dessus lui paraît s'imposer :

Hi ludi F Baconis nati tuiti orbi

dont la signification est :

« Ces œuvres de F. Bacon sont conservées pour le monde. »

2° Ecrivons les mots successifs de cet anagramme en séparant les lettres initiales, les finales et les intermédiaires, et donnons à chaque lettre son numéro d'ordre dans l'alphabet de 24 lettres utilisé par Bacon et Shakespeare :

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U W X Y Z
J V
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24

Nous avons :

H		I
8		9
L	U D	I
11	20 4	9
F		
6		S
B	A C O N I	
2	1 3 14 13 9	18
N	A T	I
13	I 19	9
T	U I T	I
19	20 9 19	9
O	R B	I
14	17 2	9

3° Additionnons les numéros des lettres des trois groupes, nous avons 73,*151*, 63

La somme 73+63 donne *136*.

Faut-il en conclure, comme Sir Edwin Durning-Lawrence, que François Bacon a introduit ce mot d'une longueur anormale, à la page 136, du folio de Shakespeare 1623, sur la ligne 27, et à la place 151, après avoir fait l'anagramme 1° et les opérations arithmétiques que nous venons de décrire ainsi que les adaptations typographiques nécessaires?

Sans doute il y a là des coïncidences troublantes, mais il serait imprudent de baser sur elles seules une théorie et des conclusions dont la partie littéraire semble hors de proportion avec des considérations aussi spéciales.

Il est à remarquer que toute la théorie de Sir Edwin Durning-Lawrence repose sur l'anagramme :

ho no ri fi ca bi li tu di ni ta ti bus = hi ludi F Baconis nati tuiti orbi.

Il serait intéressant de proposer à M. Jean Daujat, ainsi qu'aux lecteurs dont la tournure d'esprit est adéquate à ce genre d'exercice, de chercher quels autres anagrammes pourraient être faits, qui donneraient un sens admissible, en *latin* ou en vieil *anglais*.

Sir Edwin pose d'ailleurs la question dans son ouvrage précité (p. 102) :

« Quelqu'un aura-t-il la prétention de former avec les 27 lettres du mot : ho no ri fi ca bi li tu di ni ta ti bus, une autre phrase qui exprimera aussi le numéro de la page (136) et la place (151) du long mot sur cette page? »

Mais il ajoute aussitôt après :

« Je répète que cela (1) surpasse l'intelligence humaine et que, par conséquent, la vraie explication de la signification du long mot : ho no ri fi ca bi li tu di ni ta ti bus, au sujet duquel tant d'absurdités ont été écrites, doit, sans possibilité de doute ou de discussion, être trouvée dans l'arrangement des lettres (de ce mot) pour former un hexamètre latin :

« Hi ludi F. Baconis nati tuiti orbi. »

Nous posons aux lecteurs du *Mercure de France* la question formulée par Sir Edwin et nous serons très reconnaissants des réponses qui nous parviendront.

Sans vouloir discuter la valeur de la solution donnée par cet érudit baconien, il nous semble que la présence d'une lettre isolée (F) dans son anagramme, et surtout dans un hexamètre attribué à un écrivain comme Francis Bacon, dont la maîtrise poétique ne saurait être discutée, affaiblit un peu l'autorité de ses déductions : les solutions que nous sollicitons devront, autant que possible, ne pas comporter d'abréviations.

(1) C'est-à-dire trouver une autre solution.

TABLE DES MATIÈRES

LIMINAIRE 7

AVANT-PROPOS 13

GÉNÉRALITÉS 19

UN DOCUMENT NOUVEAU 44

BACON'S LIFE. Autobiographie de Bacon chiffrée d'après le système bilitère 60

Notes annexes 203

Appendice 317

ACHEVE D'IMPRIMER

le quatorze novembre mil neuf cent trente-huit

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE